De victimes à témoins

Témoignages adressés à
la Commission indépendante
sur les abus sexuels
dans l'Église

De victimes à témoins

Témoignages adressés à
la Commission indépendante
sur les abus sexuels
dans l'Église

Cet ouvrage accompagne le rapport d'octobre 2021
de la Commission indépendante sur les abus sexuels
dans l'Église.

De victimes

à témoins

Préface

Si la chape de silence recouvrant les violences sexuelles sur des mineurs et des personnes en situation de vulnérabilité a fini par se rompre dans l'Église catholique, nous le devons d'abord aux personnes ayant subi ces violences. Ces personnes ont dû surmonter leur souffrance, parfois des sentiments de honte et de culpabilité et, souvent, le déni familial ou ecclésial, pour prendre la parole après des décennies de silence contraint ou d'oubli traumatique.

Ce sont ces personnes qui ont été à l'origine d'une prise de conscience décisive et salutaire sur la réalité des violences sexuelles dans l'Église. Il faut saluer le rôle déterminant et le courage qui a été le leur. Sans leur initiative, rien de ce qui a été engagé et mené à bien n'aurait pu voir le jour : obtenir que des comptes soient rendus, des responsabilités établies, des condamnations prononcées, des mesures de réparation et de prévention décidées. Les personnes victimes ont été de véritables « lanceurs d'alerte » et plus encore, car c'est dans leur chair et dans leur esprit que s'est inscrit l'outrage. Il convient de leur rendre hommage pour leur engagement personnel et collectif dont je mesure combien il leur a coûté.

Au-delà de cette fonction essentielle de déclencheur, les personnes ayant subi des violences sexuelles ont acquis, bien malgré elles, une connaissance et une expérience sans égales de ces douloureuses questions. Le travail d'établissement des faits, d'analyse des mécanismes des abus et de leurs conséquences de toutes natures devait en priorité prendre appui sur ce qu'elles avaient à dire et à transmettre. Car pour rendre compte de cette réalité tragique dans sa densité et sa complexité, ce sont les victimes qui, à l'évidence, détiennent le savoir et c'est par elles seules qu'il est possible d'y accéder, pour le mettre en mots et le restituer.

C'est la raison pour laquelle la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) a placé les personnes victimes au cœur de son travail et au centre de ses préoccupations. Par elle-même, elle n'avait ni les connaissances, ni la légitimité pour avancer. Elle a par conséquent entrepris de recueillir leur parole par un appel à témoignages long de 17 mois. Elle leur a proposé de répondre à un questionnaire très dense sur leur vécu, qui a été mis au point en relation avec elles pour que sa pertinence et sa justesse soient éprouvées. Elle a aussi proposé à toutes les victimes qui le souhaitaient une audition par des membres de la commission. Au total, des centaines d'auditions, formelles ou informelles, ont eu lieu et des milliers de témoignages écrits ont été reçus. La commission a également cherché à saisir de manière plus abstraite ce qui s'est passé au travers d'une enquête portant sur un échantillon de 28 000 personnes représentatif de la population résidant en France.

C'est un matériau considérable en volume et d'une très grande richesse que les personnes victimes ont partagé avec les membres de la commission. Elles se sont ouvertes à nous et nous ont légué des pages de vie,

Préface

c'est-à-dire une expérience à chaque fois singulière et douloureuse et les mots mêmes pour en rendre compte. Leur confiance envers nous qui s'est exprimée de multiples manières au cours des trente derniers mois nous a touchés et nous obligeait tout spécialement envers elles.

Les personnes victimes, par leur vécu et leurs réflexions, ont également joué un rôle dans l'élaboration de propositions pour que ces violences puissent être éradiquées. C'est la raison pour laquelle la CIASE a travaillé avec leurs associations et groupements sur ses pistes de réflexion dans le cadre d'un groupe mixte respectueux du positionnement et de l'indépendance des uns et des autres.

Si le rapport de la CIASE, ainsi nourri de la parole, de l'expérience, des propositions et, souvent aussi, de la douleur, du mal-être et/ou de l'espérance des personnes victimes, a été conçu comme une réponse à tout ce qu'elles nous ont apporté au fil des mois, la commission a estimé que cela ne suffisait pas à effacer sa dette envers elles.

Au don qui lui a été consenti, elle a souhaité répondre par un contre-don par lequel ses membres entendent, dans la mesure du possible, leur restituer une part de ce qui leur a été donné. C'est ce dessein qui a conduit la commission à concevoir et réaliser ce recueil de textes et de paroles de victimes. Ce recueil contient une petite part – que nous espérons significative et représentative – de ce que nous avons reçu. Nous le dédions à toutes les personnes qui ont subi des violences, avec l'espoir qu'il les aide à franchir l'étape qui sépare la condition de victime du statut de témoin. Nous le dédions à celles qui nous ont parlé, comme à celles bien plus nombreuses qui n'ont pas pu nous parler. Nous souhaitons aussi partager ce recueil avec les femmes et les hommes qui, dans l'Église catholique et en dehors, veulent prendre la mesure du désastre qui s'est produit, de ses causes, de ses effets, afin que tout soit mis en œuvre pour que de pareils événements ne puissent plus se reproduire.

Ce recueil qui doit aider à comprendre l'indicible clôt une phase importante de notre travail. Il ouvre un nouveau temps dans la relation singulière qui s'est nouée entre les personnes victimes et les membres et collaborateurs de la CIASE. Il entend nourrir l'échange à la fois visible et invisible qui s'est construit entre nous et qui survivra à la remise du rapport de la commission.

À toutes les personnes qui, ayant subi des violences sexuelles dans l'Église catholique, ont bien voulu coopérer à nos travaux et nous ont ainsi apporté une aide et des lumières inestimables, j'exprime, au nom de la commission et en mon nom personnel, ma vive considération et ma profonde reconnaissance.

Jean-Marc Sauvé
Président de la CIASE

Comment rendre les témoignages ?

Avant-propos

De très nombreux témoignages ont été déposés à la CIASE sous diverses formes (courriels, courriers, auditions, réflexions, ouvrages autobiographiques – le plus souvent non publiés –, poèmes). Leurs auteurs peuvent être des victimes directes de violences sexuelles des clercs – parfois de prêtres eux-mêmes abusés –, des proches, voire des personnes ayant constaté des pratiques qui les avaient choquées. Certains formulaient une requête précise, d'autres demandaient à être entendus, d'autres encore souhaitaient seulement informer d'un fait ou d'une situation. La plupart sont bouleversants, mais certains semblent avoir échappé au pire et veulent que « cela » soit su (notamment quelques prêtres qui n'en ont pas nécessairement parlé à leur hiérarchie). Ce qui réunit pratiquement tous ces témoignages est le désir de dénoncer plus que d'accuser, de se libérer d'un secret, de laisser une trace de l'ignominie. « Je veux vivre en paix avec mes enfants et mes petits-enfants. Je vous confie ce fardeau » lit-on dans un courrier.

Leurs genres sont très divers, d'un bristol qui dit l'essentiel dans un recto verso jusqu'à l'aide-mémoire apporté pour une audition, en passant par le poème ou le récit de vie rédigés entre deux moments de hantise. Les faits sont dévoilés avec une authenticité d'autant plus crédible que ces courriers sont sans véritable enjeu immédiat et qu'ils sont, pour leur immense majorité, assumés et signés. À cet ensemble d'extraits de témoignages, seront ajoutés une sélection d'extraits d'auditions puis un récit envoyé par une victime, reproduit *in extenso*.

Il faut avoir conscience que ces faits sont très difficiles à énoncer dans un courrier, car ils concernent la sexualité et les auteurs doivent donc surmonter une pudeur naturelle et trouver le vocabulaire approprié, ce qui ne va pas de soi surtout par écrit – d'autant que s'agissant d'une expérience qu'ils ont vécue enfant, ils n'avaient aucune expérience de la sexualité et ne disposaient pas des « mots pour le dire » ni des concepts pour le penser. L'enjeu ensuite pour les auteurs est de rapporter des faits, mais sans se dévaloriser soi-même (c'est bien le problème des victimes, notamment d'inceste).

La lecture de ces témoignages est terrible ; elle requiert du temps tant la première lecture est magnétisée par les faits dramatiques. Il faut néanmoins dépasser ce stade pour s'intéresser à l'enveloppe narrative qui en dit beaucoup, sur la manière de dire et de se dire. Dans ces courriers en effet, une vie tout entière se dit. Des faits souvent anciens sont révélés dans un récit qui les englobe dans une totalité narrative, qui intervient de surcroît en fin de parcours (la plupart de ces textes émanent de personnes relativement âgées). Ces récits s'organisent autour d'une rupture, d'une cassure, d'une dynamique existentielle entravée, d'un élan vital interrompu, d'un destin brisé : « j'étais un enfant gai qui réussissait bien en classe, puis un jour… ».

Avant-propos

Il ressort de la lecture intégrale de ces courriers que ces crimes ont affecté non pas une époque ou des aspects, mais la *totalité* d'une vie, l'intégrité d'une existence, entendue comme une cohérence morale, qui a été entravée, souillée par le viol. « Semer la mort dans la vie » dit le pape François. C'est particulièrement vrai lorsque c'est un suicide qui est relaté. Même lorsqu'il n'y a pas eu de symptômes ni de trouble psychologique, toute la vie reste néanmoins marquée, bouleversée par ces violences. L'acte violent imposé par l'adulte à un enfant en plein développement vient saper profondément des choses aussi importantes que l'estime de soi, la confiance en soi et en ses choix, la confiance dans l'adulte, et c'est tout l'univers de sens de l'enfant et ses croyances fondamentales qui sont profondément altérés, ce qu'un témoin désigne sous le terme d'une « confusion » qui ne l'a plus jamais quitté. L'enfant se retrouve abandonné par tout ce qui le soutenait, seul, dans un monde auquel il ne peut plus trouver de sens, et c'est ainsi qu'il devra grandir et devenir adulte.

Une vie est mise en intrigue à partir des abus. Il y a un avant – le paradis perdu de l'enfance, les promesses d'une vie qui partait bien, celle d'un enfant doué, puis la catastrophe, l'effondrement, et un après. Le détail des tourments et la démarche de témoigner qui prétend y mettre un terme définitif se confondent. Le courrier est le dénouement de cette mauvaise intrigue, l'épilogue d'une histoire qui a duré toute une vie, mieux, qui l'a occupée (comme on parle de l'occupation d'un pays), qui l'a « pourrie », qui a empêché une vie de se vivre. Le simple fait de le dire signale la volonté de sortir de la résignation.

Si la condition de victime se caractérise par la passivité, une passivité enfermante, pathologique, qui confine à la sidération, la sortie de cette condition commence par une initiative, le plus souvent un acte de parole. Cette sortie du silence réclame un courage que quiconque qui n'a pas connu cet enfer, ne peut soupçonner : « c'est comme se jeter du deuxième étage de la tour Eiffel » ; « je n'en ai pas dormi de tout l'été à la pensée de venir témoigner devant vous ».

Au-delà de leur contenu, ces témoignages sont à prendre comme des « événements de parole » ; une prise de parole qui exprime à la fois le désir de refermer une histoire et celui d'en commencer une autre. Certains, mais pas tous, expriment un désir de justice (très rares sont ceux qui paraissent vengeurs). D'autres semblent résignés, revenus de tout. C'est pourquoi l'essentiel se trouve en amont dans une décision au-delà des mots (« j'ai lu dans le journal et j'ai décidé de vous écrire… »).

Un tel récit, centré sur une rupture vécue le plus souvent comme insurmontable, se présente à son tour comme la volonté d'une seconde rupture – positive cette fois – pour s'en sortir, dénoncer, accuser, parler. Ils étaient victimes, les voilà témoins : souvent les faits sont prescrits, mais

la prise de parole sublime la forclusion juridique ; ils continuaient d'être hantés par l'effroi et la honte, mais la décision de parler leur permet de vaincre l'enfermement psychologique.

Nous sommes ici aux antipodes d'une certaine littérature du Moi friande d'exhibitions, tout comme des accusations publiques qui fleurissent sur les réseaux sociaux : les témoins ne se victimisent pas, et ils accusent pour se libérer, certes, démêler l'écheveau souvent complexe des responsabilités, mais aussi réfléchir à des solutions pour éviter que des crimes ne continuent et se répètent. Ils passent de l'accusation à la mise en garde, puis à l'éducation.

Souvent, l'échec des tentatives pour trouver du soutien vient redoubler la violence des actes : c'est la famille, l'Église, l'institution judiciaire, l'adulte, qui ont été défaillants et qui n'ont pas voulu croire ou qui ont minimisé. On voit bien que désormais, tout témoignage ou prise de parole est un risque supplémentaire, et que ces paroles, en attente parfois depuis des décennies, espèrent trouver enfin un interlocuteur fiable : qui croira, qui ne cherchera pas à minimiser, ni à nier, ni à se protéger de ces paroles, mais qui les écoutera avec empathie, de manière désintéressée afin de tenter d'en faire quelque chose en n'ayant, lui aussi, d'autres ressource que la parole ?

Un tel interlocuteur ne peut être une institution : ni l'Église, ni la justice, ni la médecine… Toutes certes ont pu parfois, trop rarement, être de quelque secours, mais se sont montrées insuffisantes. D'ailleurs cette prise de parole est souvent le fruit d'années de thérapies. En tous les cas, s'ils attendent la justice, ce n'est probablement pas celle des tribunaux ni celle de l'Église, mais une justice d'un autre type aux contours toujours imprécis. Beaucoup de témoins ont souligné que le caractère indépendant de la CIASE avait permis de libérer leur parole, de revenir à une confiance suffisante pour libérer les pouvoirs d'une écoute bienveillante, un simple accueil, dépourvu de toute arrière-pensée et de tout préjugé. La nécessité ressentie d'un groupe bienveillant pour accueillir de tels témoignages et permettre la reconnaissance par le semblable devra à l'évidence être méditée et peut-être étendue à d'autres situations analogues. En attendant, une telle confiance nous obligeait.

Comment être à la hauteur de cette confiance ? Comment la rendre ? Ces textes sont émouvants, criants de vérité et d'une extrême richesse : comment la restituer sans les réduire ? C'est du côté de l'analyse littéraire qu'on trouvera probablement les instruments les plus adéquats pour dégager de ces divers récits des caractéristiques récurrentes sans chercher à simplifier l'immense variété des histoires de vie qui nous ont été confiées. Le rôle de la CIASE, au-delà de l'analyse du contenu des messages, est bien de les relayer, de se faire le passeur le plus fidèle. C'est la raison pour laquelle les éditeurs de ce recueil ont eu à cœur d'intervenir

le moins possible (en dehors bien sûr de la sélection et de la présentation), de se taire afin d'écouter ce que ces témoignages avaient à dire à une audience plus large et diversifiée ; c'est la magie de la publication que de communiquer avec des publics que l'on ne connaît pas.

Ces courriers ont été traités par la CIASE pour remplir la mission qui lui était confiée. Mais la commission a vite pris conscience qu'elle ne pouvait se limiter à sa mission formelle, car ces témoignages lui délivraient également un mandat implicite qu'il lui fallait saisir entre les lignes. « Il y a la connaissance "objective", explique Albert Béguin, qui a ses domaines réservés, sa dignité, sa fonction ; mais elle ne saurait saisir certaines profondeurs en nous. Il y a le témoignage, qui se reconnaît à l'irremplaçable accent d'une voix, et qui établit entre les hommes la plus réelle communauté. »[1] Ces témoignages nous sollicitaient en tant qu'hommes, ils faisaient de nous des « témoins des témoins », des « témoignaires » selon l'expression de Régine Waintrater[2] ; ils nous liaient par un « pacte testimonial ».

Ces témoignages ne nous appartenaient pas, ils ne nous avaient été confiés qu'à charge pour nous de les publier dans le sens le plus fort du terme. Dans leurs écrits comme dans leurs paroles, ces personnes s'adressent, au-delà de celles et ceux qui les ont recueillis, à toute la société, voire à l'ensemble de l'humanité. Ils cherchaient à retrouver la confiance qui a été rompue, à dépasser les mensonges et les omissions. Beaucoup d'entre eux ont en effet vécu l'amère expérience de l'absence d'empathie, du déni de leur parole, d'une écoute légère sans lendemain qui ne faisait qu'augmenter leur solitude morale.

Il fallait répondre à ce don par un contre-don, qui rend à ces témoins une partie de ce qu'ils nous avaient donné, enrichie par la vue d'ensemble que nous procurait la lecture d'un grand nombre de textes de même teneur. La réponse juste à tous ces témoignages qui nous étaient confiés devait se situer sur le même registre, celui de la parole vraie. D'où cette tentative, peut-être gauche et certainement incomplète, de répondre aux attentes de justice de ces milliers de témoins par un mémorial de phrases et d'expressions anonymisées, de récits qui traduisent la validité exemplaire d'un destin, dans lequel pourront se retrouver nombre d'autres victimes.

Thierry Baubet
psychiatre,
membre de la CIASE

Antoine Garapon
juriste, membre
de la CIASE

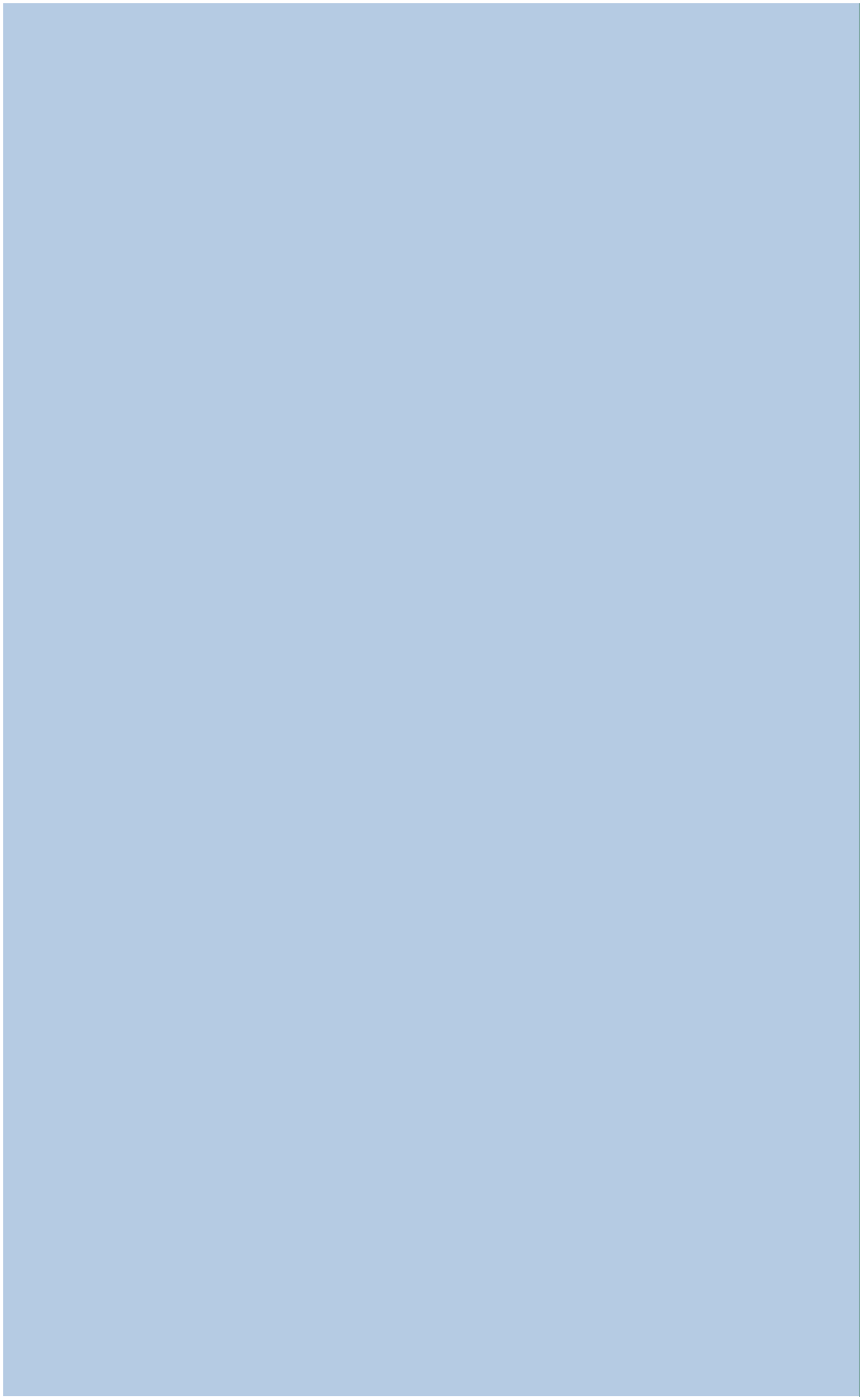
François Rastier
linguiste

Sylvette Toche
secrétaire générale
de la CIASE

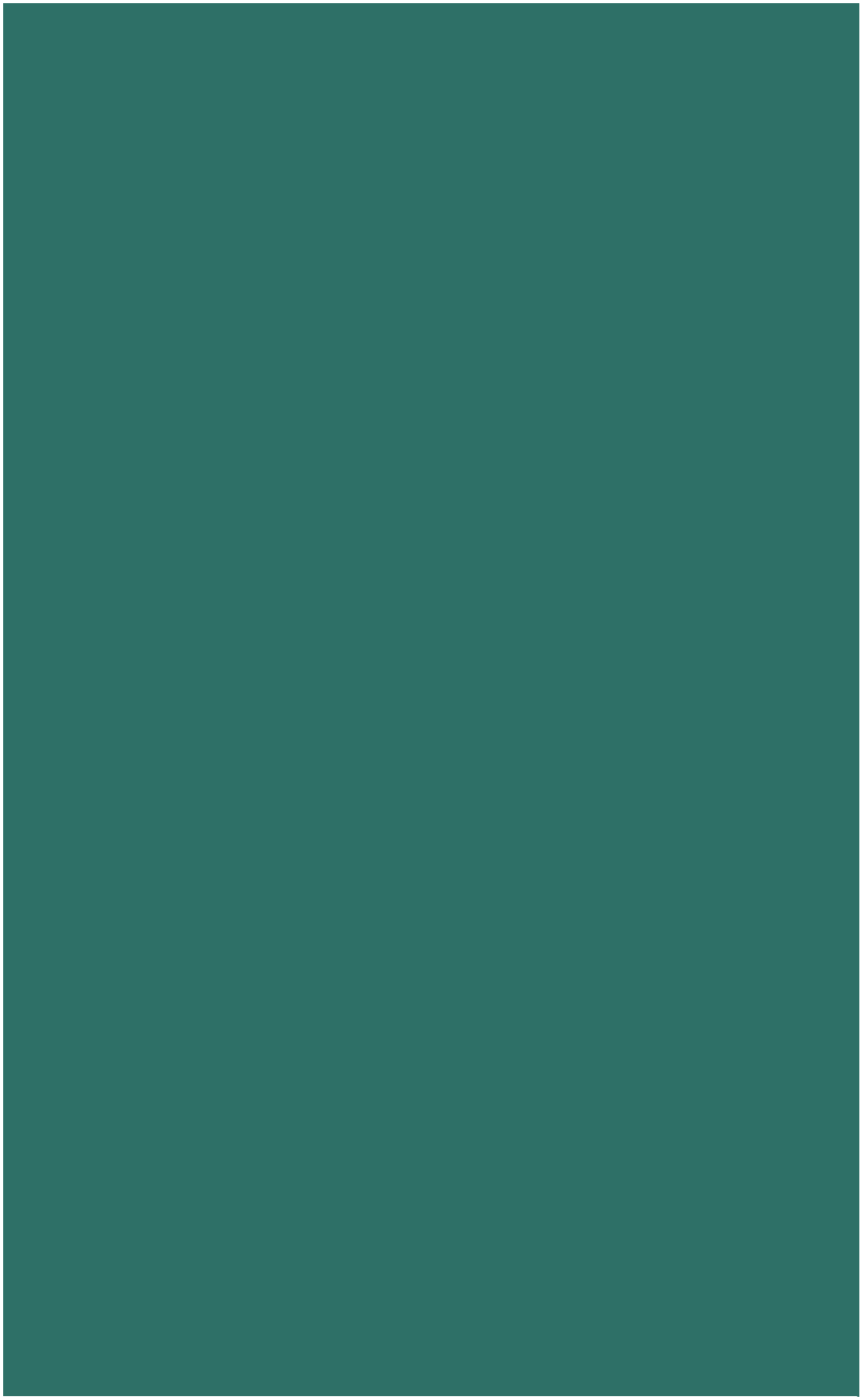
Avant-propos

1. Albert Béguin, « Fidélité et imagination »,
   Esprit, novembre 1950

2. Régine Waintrater, « Témoignaire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire,* [En ligne] 2014 ; (117), mis en ligne le 1er juin 2015, consulté le 1er août 2021
   URL : http://journals.openedition.org/temoigner/1213
   DOI : https://doi.org/10.4000/temoigner.1213



Éclats



I.

Se décider à témoigner

: 01
Pourquoi et comment témoigner ?

Il m'est arrivé souvent de faire une relation à moi-même de ma vie de manière chronologique et je crois que c'est un peu comme ça que je vais procéder. Mais je souhaite que ce ne soit pas, que je ne me raconte pas trop, parce que les souvenirs ils sont interprétés, donc on peut aussi greffer beaucoup de choses, donc autant que faire se peut, je vais essayer d'être, d'avoir un désir d'objectivité même si c'est éminemment subjectif tout ce que je vais dire. Pourquoi ? Parce-que je ne pense pas que mon histoire personnelle intéresse qui que ce soit, ce qui intéresse tout le monde c'est l'histoire de tous, de toutes les personnes abusées et comment faire pour que ça ne se reproduise plus ou bien moins que dans les années passées et aujourd'hui encore.

J'ai décidé de vous parler comme exactement je parle à mon psychiatre. Je suis toujours suivi par un jésuite qui m'accompagne. Je vais vous expliquer un peu mon histoire. Je vais vous dire des choses que mon évêque ne sait pas.

Pourquoi j'ai accepté de faire cette démarche auprès de vous ? J'ai beaucoup réfléchi, je suis de formation universitaire, donc j'ai toujours eu l'habitude d'aller chercher, de lire... J'ai déjà enseigné, pour mes cours j'avais l'habitude d'aller utiliser des livres. Donc j'ai eu envie de comprendre, un peu, de comprendre tout ça. Et je me place en fait, dans le sillage du texte du pape François au mois d'août dernier, la lettre au peuple de Dieu, et vous avez ces mêmes textes que j'ai pris. Le Pape parle de la manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église comme le cléricalisme. Qui s'est vérifié dans des abus sexuels, des abus de pouvoir et de conscience. Et quand j'ai lu ce texte, j'ai trouvé confirmation de deux abus que j'ai subis. L'un est d'ordre sexuel et l'autre est d'autorité. Mais pour moi ils ont la même racine. Donc voilà j'étais rassuré. Même en étant une victime d'abus, je fais partie du peuple de Dieu.

: 02
Évoluer sur des sables mouvants

Je vous remercie d'offrir cette possibilité de parole...
Je voudrais juste raconter ce que j'ai vécu il y a maintenant trente ans, et qui m'a perturbé durablement dans mon chemin de vie (et me rend toujours la vie compliquée aujourd'hui). J'ai hésité à le raconter, car cela me paraît finalement assez banal et « pas grand-chose ». Je le fais dans un souci de participer à une compréhension de ce phénomène si profondément malsain que sont les abus en tous genres ; le plus dur, c'est la confusion durable dans laquelle cela m'a plongé (apprendre à se repérer entre le bien, le mal, le mensonge ou le semblant et le vrai, la loi, la morale, l'amour, l'engagement, l'obéissance...). Tout cela devient bien complexe. Tout devient très relatif avec un sentiment d'évoluer sur des sables mouvants.

: 03
Délivrance

Je ne sais pas si j'appartiens
À l'oubli ou bien à la haine
Mais à chaque heure du quotidien
Mon encre sous le papier saigne

Comme un vieux livre abandonné
Ma bouche demeure sans mot
J'aimerais pouvoir sectionner
La gangue qui couvre mes maux

Les épines que dans mon cœur
Je garde, inondent mon esprit
Il est loin où enfant de chœur
De destinée, j'étais épris

Sous perfusion émotionnelle
Comme un temps volé à la vie
Je transporte sous mes semelles
L'affliction qui m'asservit

Cette indicible solitude
Je veux à tout prix m'en défaire
Pour retrouver la quiétude
À tout jamais quitter l'enfer

C'est pourquoi je livre les mots
Des viols subis dans mon enfance
Je les gueule fortissimo
Pour retrouver l'indépendance

J'ose aux feux de la parole
Briser les miroirs trop polis
De tous ces religieux idoles
Qui abusent d'enfants salis.

: 04
Quatre années de maturation

Voilà maintenant environ quatre ans que j'ai commencé à ébaucher cette lettre et je suis enfin arrivé à la terminer. Je réalise maintenant que cette lettre est une lettre de dénonciation, même si je sais que l'abbé *** n'est plus de ce monde ; même si je sais pertinemment qu'il ne sera jamais jugé pour ses crimes, car c'est bien de crimes qu'il s'agit. Le seul jugement qu'il aura pu recevoir c'est celui de Dieu lui-même mais, à mes yeux, ce n'est pas suffisant : avant de recevoir le jugement de Dieu, il aurait aussi dû être jugé par la justice des hommes afin que toutes les victimes qui sont tombées entre ses griffes se sentent réhabilitées dans leur dignité si tant est que ce soit possible !

: 05
Faire avancer les choses

Je ne sais pas comment vous réagirez à ma lettre, ni ce que vous ferez. Je ne sais pas ce que nous pouvons inventer... Mais il me semble qu'il y a un appel à la fraternité. Sachez que si je vous ai exprimé ma blessure, ce n'est que pour faire la vérité et me libérer avec la grâce de Dieu de ces chaînes qui m'enchaînent si bien. C'est aussi pour nourrir la réflexion de l'Église sur ces questions.

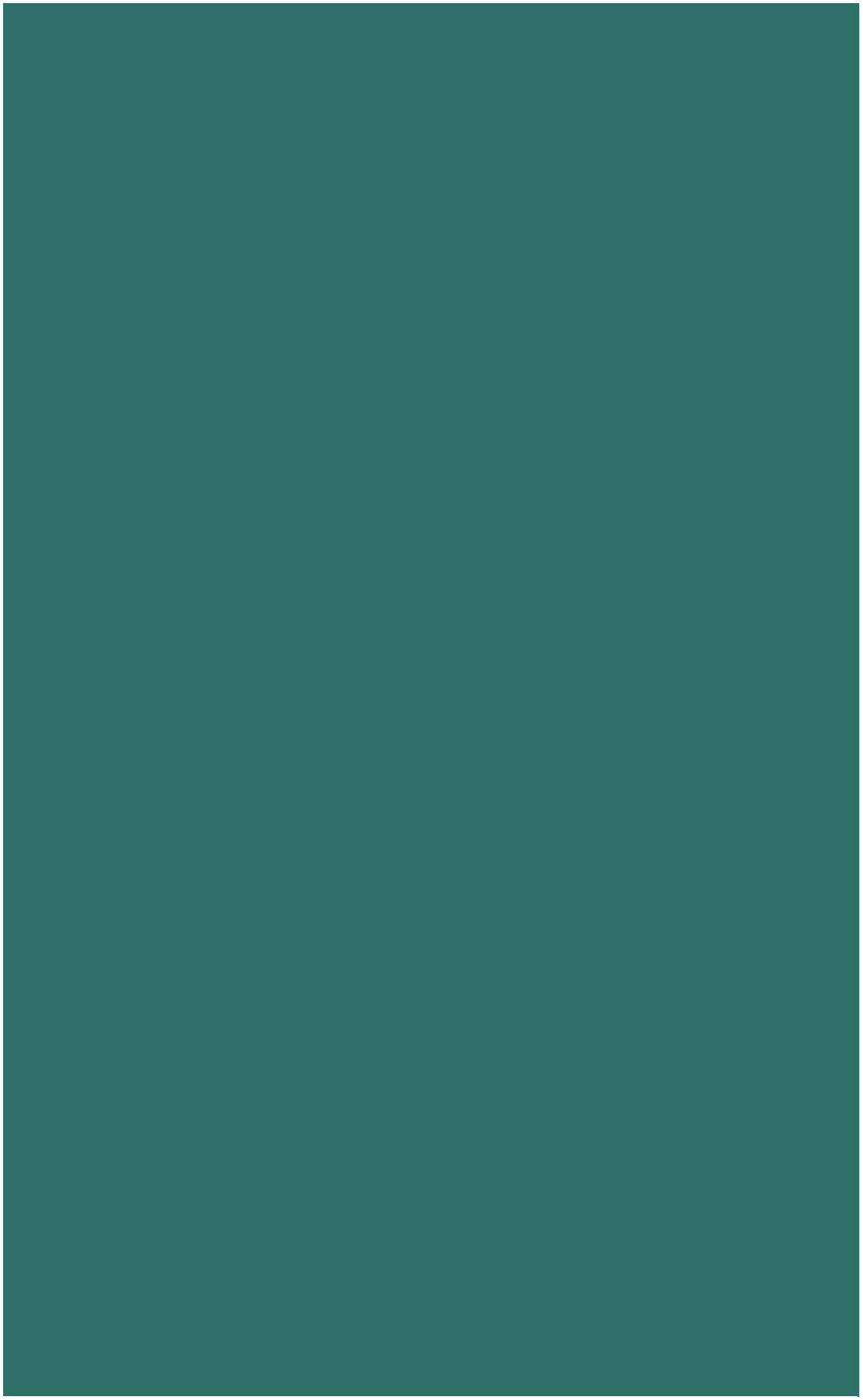
: 06
Un événement déclencheur

Je lis l'interview de Jean-Marc Sauvé dans *La Vie* du n° 3871 et notamment « 35 % ont 71 ans ou plus » – j'ai eu 71 ans il y a un mois – et la « victime » – avait 10 ans ou moins – : aussitôt une émotion douloureuse m'envahit et je sanglote irrésistiblement, longuement à la pensée de ce que j'ai dû subir à 9 ans et avant puisque le curé *** resta quatre ans dans mon village de 1953 à 1957.

(...) Il a fallu l'interview de *La Vie* pour me décider à vous écrire... J'y suis arrivé enfin ce matin où d'un trait et sans sanglot, je me suis confié... avec courage et confiance envers les personnes qui me liront. Merci à vous pour votre travail « rédempteur ».

: 07
La perspective de témoigner

Tous les jours il y a des choses qui venaient, et j'ai commencé à écrire. J'ai commencé à rédiger il y a longtemps. Et puis de temps en temps je donnais le document à ma femme, parce qu'elle me connaît beaucoup. Elle m'a fait un bien énorme. J'étais en train de prendre mon petit déjeuner dans un hôtel et puis d'un seul coup c'est sorti. J'ai trouvé que c'était salutaire. Ce n'est pas très chrétien, mais c'était salutaire et ça fait du bien, car enfin, j'accuse quelqu'un de m'avoir fait du tort et de m'avoir volé ma vie.



II.

Le choc

: 08
Les mots et leur définition

Le père m'a entraîné vers sa tente, qu'il a fermée, il m'a serré contre lui, il sentait le cigare froid (il fumait des cigarillos), je détestais cette odeur, je tentais de me dégager mais il a serré encore plus fort et il a commencé à m'embrasser sur la bouche en y mettant la langue, il me dégoûtait. Il continuait à me caresser, j'étais complètement *tétanisé*. (...) Je ne connaissais rien de tout cela et ce soir-là, il m'a appris des mots et des actes que je ne connaissais pas de la sexualité ! Fellation, masturbation, etc. Je suis retourné dans ma tente pour me coucher en me disant que cela était peut-être normal, il était le père ***, il avait autorité, il fallait le respecter, il était prêtre. Je ne savais plus que penser, surtout que mes parents le considéraient tellement.

Le week-end a fini, je suis rentré ne disant rien à mes parents, puis j'ai pris une douche. Dans mon cerveau, j'avais l'impression que des cadenas s'étaient verrouillés, me disant que cela était peut-être normal. Dans la salle à manger de la maison, il y avait au fond de la pièce à gauche un buffet, avec des crayons, des papiers, et un *Petit Robert* : mon père nous disait toujours d'aller chercher le sens des mots. J'ai cherché les mots et leur définition que le père *** m'avait soufflés à l'oreille, définitions qui étaient très succinctes.

Le lendemain, j'ai repris le chemin de l'école, j'étais en 5e.
Je repensais à ce sale week-end, à partir de ce jour, je ne comprenais plus rien en maths, plus rien n'était pareil.
Le prof me tapait avec la brosse du tableau ou le dictionnaire me volait dessus. En parler, mais en parler à qui ?
Où, comment ? Quels mots mettre sur ce qui venait de m'arriver ? Et puis qui va me croire ? C'était tellement énorme.

: 09

Comme un gibier que l'on sort de sa tanière

Le prêtre me demandait parfois de dormir à l'entrée de la tente, comme cela il pouvait venir me chercher pendant la nuit pour m'emmener dans sa tente pour assouvir ses plaisirs ; j'avais l'impression d'être un gibier que l'on sort de sa tanière.

: 10
Répliques

Après le coup de fil (d'un membre d'une association de victimes), ce fut violent, mon cerveau a explosé, c'était comme si j'ouvrais une boîte de conserve vieille de plus de trente ans, une boîte de conserve rouillée dont le couvercle était bombé par les gaz, prête à exploser.

Tous les souvenirs y sont restés intacts. Et bien faisandés ; de quoi pourrir une vie par bien des aspects. (...) Aujourd'hui, je n'arrive plus à refermer cette vieille boîte de conserve, les cadenas que j'avais mis dessus pour oublier toutes ces saloperies restent ouverts. Comme si j'avais perdu les clés !

: 11
La peur… que le scandale éclate

J'avais 9 ans. La rentrée des classes s'annonçait radieuse : nous avions entendu dire que le frère *** était un instituteur hors pair. Pensez, il nous apprenait la grammaire en chansons, il avait un harmonium. Extraordinaire !

Bien vite, les choses se sont accélérées : il fermait les rideaux noirs des fenêtres et nous appelait un à un à son bureau pour corriger les devoirs. Il avait à ses pieds, à sa gauche, une bassine dans laquelle il se lavait régulièrement les mains. Il nous prenait un par un, nous obligeait à toucher sa verge et mettait sa main dans notre culotte. Cela a duré toute l'année scolaire. Garçon ou fille, sans distinction. 25 petits. Il proférait régulièrement des menaces si nous ne gardions pas le secret. Il était évident que l'enfer nous attendait à coup sûr. Il nous terrorisait et dans le même temps il faisait figure de héros, fort sympathique et affable au demeurant, aux yeux de nos parents. Il avait gagné leur totale confiance. Que vaut la parole d'un enfant de 9 ans face à celle d'un instituteur aussi habile ? Qui nous aurait crus ?

Et puis une élève s'en est ouverte à ses parents, l'affaire a été révélée, nous étions alors au collège. Je me souviens comme si c'était hier des « ça se sait », nul besoin d'en rajouter. Chacun d'entre nous savait de quoi il était question. Nous sommes en milieu rural et maritime, les hommes sont à la pêche, pendant de longues périodes parfois. Les femmes sont le plus souvent seules face à la responsabilité de l'éducation des enfants aux tâches quotidiennes. Face à ce problème je crois qu'elles étaient perdues, et c'est la honte qui prend le dessus. Non pas la honte par rapport à son enfant, mais la honte par rapport à la communauté. Le monde des croyants.

Et puis un jour ma mère est montée, est entrée dans ma chambre, son air était grave, j'aurais voulu me fondre dans le sol, disparaître. « Alors c'est vrai ce qui se raconte ? », j'ai répondu par la positive et voilà. Il n'en a plus jamais été question.

: 12
Mains souillées

Une fois par mois, j'allais rejoindre le père *** dans le couloir de la salle paroissiale. C'est alors qu'il me faisait mettre à genoux, tête baissée, et lui était sur une chaise. Il avait une soutane noire, ma tête était juste à la hauteur de son sexe. J'avais 7 ans. Pendant que je disais ce que je pensais avoir fait de « pas bien », je l'entendais faire des bruits que je trouvais bizarres, je voyais des mouvements sous sa soutane, là où était une de ses mains, tandis que l'autre était posée sur ma tête et la tenait penchée. Je sais aujourd'hui qu'il se masturbait pendant que je me confessais à lui. Et ensuite, de cette main qui me tenait la tête, il me donnait l'absolution, le sacrement du pardon.

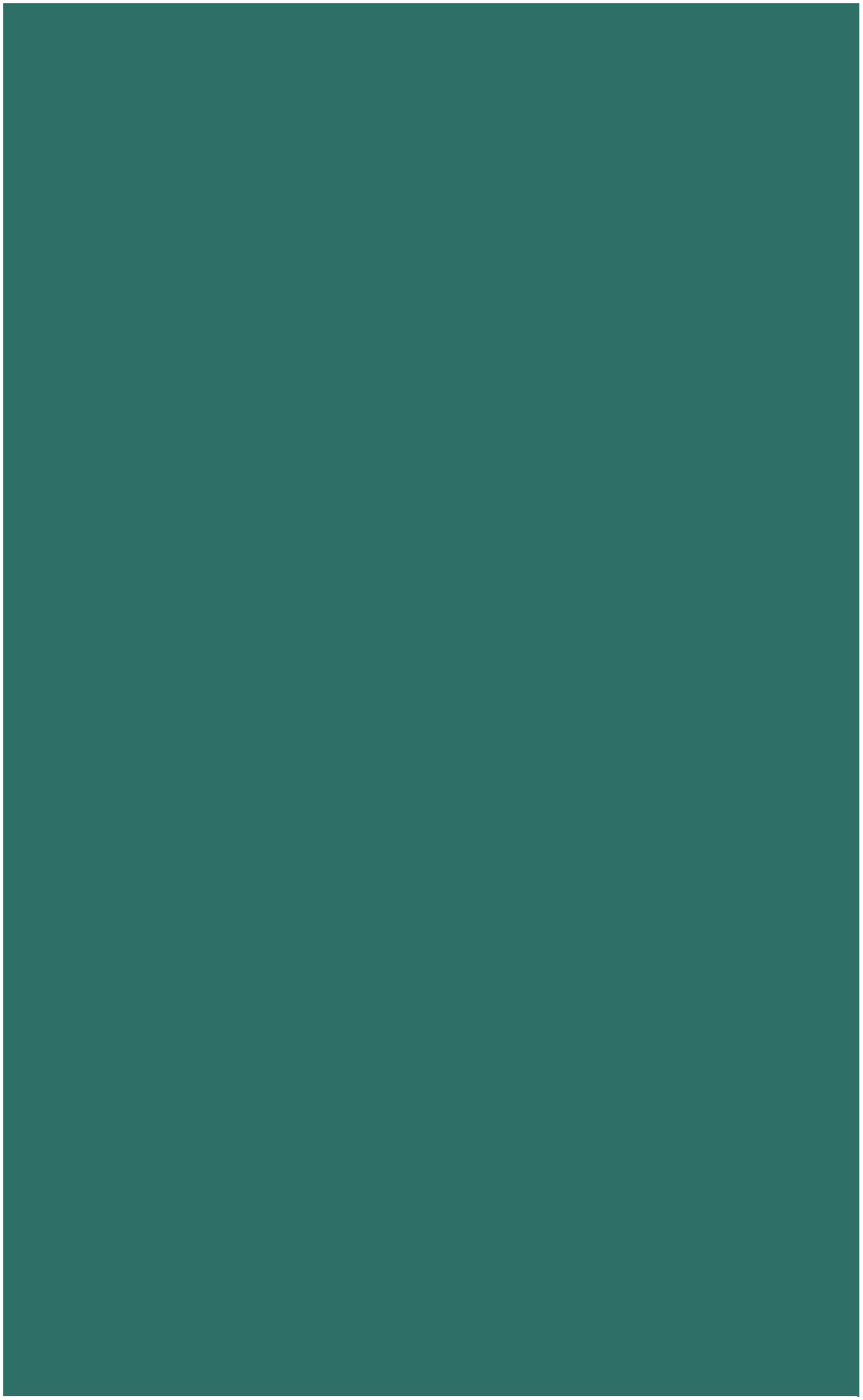
Plus tard, alors que j'avais 8,5-9 ans, au cours de plusieurs de ces séances, il m'a mis la tête sous sa soutane et obligée à lui faire une fellation. Et ensuite, de cette main qui me tenait la tête, il me donnait l'absolution, le sacrement du pardon.

Lors de la retraite de première communion, il m'a à un moment demandé d'aller chercher des crayons à l'intérieur. Je suis donc rentrée, et il m'a suivie. Il y avait un bout de couloir entre 2 pièces, une zone sombre où je ne voyais plus mes camarades... c'est là qu'il m'a plaquée contre le mur, la tête en avant avec une main sur ma bouche, avec l'autre il a soulevé ma robe et écarté ma culotte de petite fille et il m'a violée, un viol anal. Puis, retour vers le groupe... Avec ces mêmes mains, il m'a présenté le pain consacré 2 jours plus tard.

Lors de chacune des agressions, une par une, une après l'autre, un geste m'a fait une violence très forte : celui de ses mains sur moi.

Je l'appelais « père », pour moi, il représentait l'autorité, la loi, la loi de Dieu. Moi qui suis enfant de Dieu par mon baptême. Par ses actes, il a transgressé l'interdit de l'inceste et le cadre posé par l'Église institution.

N.B. : Écrit peu avant la messe. Texte diffusé 15 ans après.



III.

Effondrement

: 13
La tentation d'en finir

Lorsque vous avez un problème, un échec, vous pensez au suicide. À la première difficulté, le suicide devient une option, car vous repensez aux viols subis lors de votre enfance. Votre vie est terrible à cause de ce qu'il s'est passé. C'est un poids terrible que l'on ne peut mesurer. (...) Si j'avais vécu un autre drame, je pense que j'aurais franchi le pas. (...) Comme des centaines de jeunes, je m'en suis sorti. Je plains ceux qui n'ont pas pu s'en sortir. On vit avec cette fragilité, on ne se suicide pas, on vit avec. Ceux qui ne s'en sortent pas, c'est ceux qui se suicident. Ils se suicident à tous les âges.

: 14
Tout le monde savait

Il y a eu un camp scout l'année de mes onze ans. Au mois d'août, j'étais encore louveteau, il est venu me chercher dans une tente un soir. Il m'emmenait dormir dans sa caravane. On y passait la nuit. Je ne sais pas à quelle heure il nous faisait rentrer... Il devait nous renvoyer dans nos tentes vers six heures du matin peut-être. (...) Dans cette caravane, durant ce camp, on a toujours été plusieurs enfants. Les premières fois où c'est arrivé, je n'étais pas tout seul avec lui, nous étions deux. Je ne suis plus sûr de l'identité de ce gamin... Il me semble que c'était un garçon qui s'appelait X, j'ai un doute. Figurez-vous qu'il s'est suicidé récemment. Un autre s'est suicidé également, vers l'âge de quarante ans. Je sais qu'il faisait partie de ceux qui avaient eu des soucis avec le prêtre. C'est quelque chose d'assez fréquent. (...) La cheftaine ne pouvait pas ne pas savoir. Mais elle était jeune, elle avait dix-sept ou dix-huit ans, que vouliez-vous qu'elle dise ? (...) Il y avait aux scouts des jeunes chefs et cheftaines, mais il y avait aussi des adultes, des pères de famille. Ils le savaient forcément. *** mettait sa caravane à l'écart, à l'autre bout du camp. On imagine bien ce qu'il pouvait se passer... L'un des adultes le savait forcément. Il s'appelait Y. Il était présent à tous les camps. Il a vu tout cela, il le savait. Si les enfants le savaient, les adultes le savaient. Tout le monde le savait. C'est quelque chose qui m'a révolté.

: 15
Paroles testamentaires d'un suicidé

Pour mon enterrement, je ne veux pas aller à l'église,
trop de mauvais souvenirs d'un sale curé ***, il m'a violé
toute mon enfance. (...)

Ma vie est foutue depuis longtemps. Ne cherchez pas de photo
de moi, je n'en ai pas, je me suis toujours caché, je me sens sale.
Je n'ai confiance en personne pour quoi que ce soit.

Il est 6 h 30 du matin, le dimanche 20 juin 2004.
J'ai rendez-vous avec la mort.

: 16
Un vol d'enfance

Ma toute première fois, c'était quand j'avais 5 ans,
tu intervenais dans l'école pour nous apprendre
les vraies valeurs de la vie.

J'y suis restée de 1958 à 1965.
J'y allais pour apprendre à lire, à écrire
et pour avoir accès à la connaissance,
pas pour baiser.

J'avais 5 ans et tu en avais 50.

Tu m'as tout pris.
Tu as volé ma vie.
Tu m'as détruite.

Tu as détruit ma vie la première fois que tu m'as violée.
Je suis devenue étrangère à moi-même
pour pouvoir survire sans affect, sans émotion.

Je suis une morte vivante pour la vie.

À 66 ans, je suis tellement vide
que j'ai du mal à trouver les mots
pour me révolter contre toi.

: 17
Un effondrement du désir

Et puis et surtout, il y a le manque de désir, manque du désir vibrant de vie, du désir d'honorer la vie dans toutes ses composantes. Ce désir a été sauvagement réduit au silence par l'état de sidération dans lequel tombe la victime face à son agresseur. Cette sidération est finalement un effondrement du désir. Et c'est sûrement le pire de tout.

: 18
Il était élitiste

« Mon petit, mon petit, on va prier la Vierge » et en même temps, il me masturbait. C'était le père Y. Le père Z, lui, c'était beaucoup plus grave, c'est-à-dire qu'il repérait les enfants les plus esthétiques, les plus beaux. (...) Il disait « Tu es très brillant, je te sens très proche de notre Seigneur, machin, il va falloir que je te voie en particulier, nous allons prier ensemble ». Il m'a tiré... une fois, dans son antre, voilà. Et, là, moi, je suis ressorti avec le pantalon baissé.

Donc, confessions extrêmement traumatisantes. (...) Ce bonhomme était extrêmement dangereux. Alors, moi, très vite, quand il y avait les confessions obligatoires, j'évitais absolument le père Z, je préférais le pédophile léger, le père Y. De toute façon, on n'avait pas le choix : c'était l'un ou l'autre.

Je pense que pratiquement tous les élèves de ma promotion ont dû passer à la casserole, sauf ceux qui n'étaient pas beaux, qui ne leur plaisaient pas. (...) Je pense que c'était des gars qui étaient des prédateurs. Alors, le père Z, il était un peu élitiste, il choisissait ses proies. Le père Y, tout le monde y passait, tout le monde. Tout le monde y passait. Le père Z était très très vicieux, très intelligent et la preuve, c'est qu'il ne s'est jamais fait attraper puisqu'il a fini sa carrière avec tous les honneurs.

: 19

Nous avons pressenti des choses...

Pierre était né dans une famille croyante, à 11 ans il est entré au petit séminaire de *** en internat bien sûr. Au bout de quelques mois, quelque chose se brise en lui... Malgré tout, il souhaite toujours devenir prêtre, ce à quoi il ne parviendra pas car il commence à souffrir de « dépression », vers 18-20 ans. Nous sentons bien qu'il est écrasé par quelque chose, mais ce n'est que dans les dernières années de sa vie que l'on peut percevoir quelques phrases, et surtout voir des dessins réalisés lors d'ateliers à l'hôpital, qui mettent en évidence ce que l'on ne pouvait pas imaginer.

Nos parents morts en 1996 ont passé les dernières années de leur vie dans la souffrance et le doute, se refusant sans doute à imaginer le pire grâce ou à cause d'une foi inébranlable...

Voilà, si nous témoignons aujourd'hui, c'est parce que peut-être cela viendra corroborer d'autres « histoires » de quelques survivants du petit séminaire de ***, car au fil des ans tout au long de la maladie de notre frère, nos parents apprenaient qu'ici ou là d'autres élèves des années 1956 à 1962... étaient tombés dans la « déprime », si ce n'est pire. Si c'est le cas, il serait peut-être intéressant de retracer les différents parcours de tous ces élèves, dont certains ont sans doute été sacrifiés par une institution aveugle.

Voilà quelques extraits de l'hommage rendu par notre sœur aînée sur le cercueil de Pierre le jour de ses obsèques en décembre 2012 :

« À l'œil nu, très facile de résumer ce que fut ta vie, ou du moins les 2/3 de ta vie. Depuis 43 ans tu souffrais d'une maladie mentale. (...) Le Pierre de notre enfance, 2e enfant de notre fratrie, bien dans sa peau, amuseur, rieur... a peu à peu disparu. (...) Ta vie pleine de souffrances, nous ne pouvons rien en dire, même si souvent nous avons pressenti les choses... mais tu avais aussi des moments où tu étais heureux. (...) Et puis peu à peu des problèmes physiques et physiologiques t'envahissant, tu as lâché la barre. (...) Alors c'est vrai, même avec les yeux du cœur, nous ne savons pas ce que fut pour toi ta vie, ta souffrance, ta solitude, et surtout pourquoi tout cela... ».

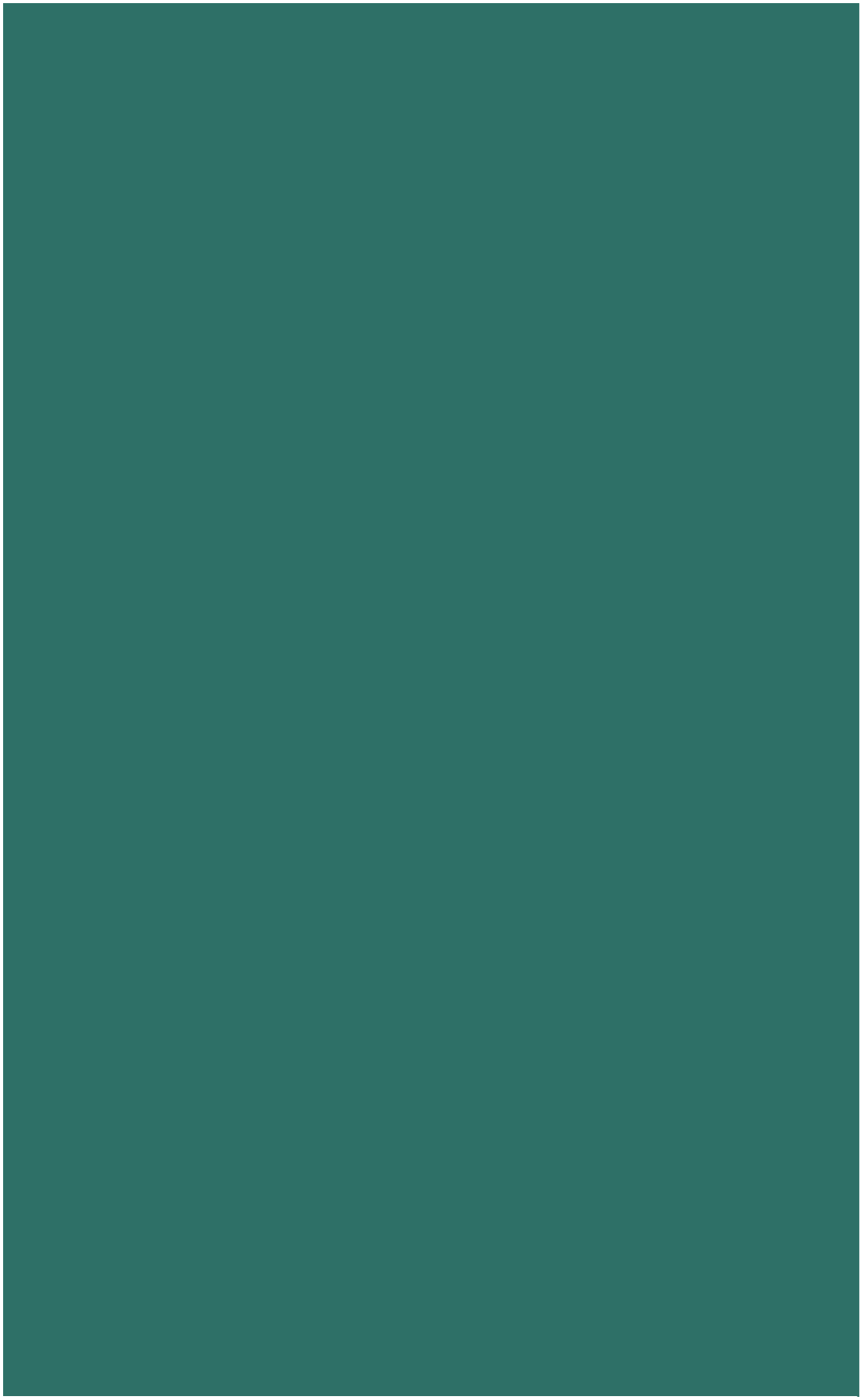
: 20
Une gare désaffectée

Tu arrives à un arrêt en tout point semblable à la gare désaffectée de Saint-B. L'herbe pousse sur les voies et le klaxon de la micheline n'est qu'un souvenir de tes oreilles d'enfant. Ta joie s'est fatiguée à l'ombre du faux. Faux de tout ce qui te saute à la gorge depuis ces années de chutes et de fossés.

Tu as trop vu à l'âge d'apprendre à voir. Aujourd'hui un élan te manque. Tu n'auras jamais pu croire les marionnettistes. Qui peut savoir la douleur sourde et constante de l'enfant qui a vu l'ami de ses parents pratiquer un double langage et duper tout son entourage du haut de sa chaire morale. Qui peut savoir le sang qui coule indéfiniment de ce coup de poignard dans un corps d'enfant ?

: 21
Quelque chose de très méthodique

Je viens d'un milieu plutôt populaire, avec un niveau d'instruction pas très élevé, je suis le premier de ma famille à avoir eu le baccalauréat. Cet homme était plutôt instruit, il avait voyagé, il en imposait, il avait une certaine culture, s'exprimait bien et puis c'était une espèce d'autorité, le prêtre dans le cercle d'amis, la famille. Il arrivait assez bien à flatter les adultes par sa présence, en partageant leur table, en discutant avec eux, en discutant de choses qui les épataient un peu, étonnés qu'un homme si instruit s'intéresse à eux. Il y avait une manipulation des familles, pas seulement des enfants, pour gagner la confiance de ces familles et de sorte que aucun adulte n'ait été troublé par le fait qu'il y ait des sorties régulières. Dans ces sorties on parlait de sexualité comme si les parents étaient assez contents, rassurés, qu'une personne s'occupe de faire un peu l'éducation sexuelle de leurs enfants, là ou eux n'étaient pas trop à l'aise pour en parler. Cela allait très loin, il y a peut-être des éléments qui auraient pu faire douter les adultes mais cela ne s'est pas passé. Il y avait ce côté manipulation. (...) Petit à petit, il m'a coupé affectivement de tout ce qui constituait une sécurité émotionnelle, affective. Le lien avec mes parents, avec l'entourage familial. En fait c'est aussi là-dessus que j'ai envie de transmettre : pour nombre de pédophiles on a tendance à penser que c'est occasionnel, des pulsions irrépressibles. Dans le cas de ce prêtre qui a abusé de moi, plus j'y pense au fil des années, plus je me rends compte qu'il y avait quelque chose de méthodique, de très planifié. Un *modus operandi* qui n'avait rien à voir avec le hasard, aujourd'hui après tant d'années quand j'y pense. (...) La manière dont il m'a d'abord repéré, dont il m'a approché, le livre qu'il m'a offert, *Le Temps des secrets* de Pagnol, un non-dit absolument incroyable, d'offrir ce livre à un enfant qu'on s'apprête d'isoler émotionnellement, affectivement de son entourage. Ça a commencé comme ça. Pendant un an, il y a eu quelque chose de très progressif, je serai incapable d'en donner les étapes aujourd'hui mais il n'y a pas eu une sexualisation immédiate de ces rencontres. C'est venu petit à petit, très progressivement ce qui m'a rendu par la suite d'autant plus difficile d'accepter que j'avais été victime.



IV.

Enfermements

: 22
Solitude absolue

Je suis concernée par l'article paru ce jour, dans les années cinquante par un abbé lors de la préparation de la profession de foi. Je n'ai jamais parlé, à l'époque nous n'avions pas la possibilité, famille rigide, peurs. Depuis une personne proche m'a questionnée mais je n'ai rien dit, je suis restée dans le secret en gardant ma souffrance qui s'amplifie ; il m'est impossible de vous donner mon nom ; ce serait un scandale dans la famille.

: 23
Un crime parfait

Le viol sur des enfants en bas âge relève du crime parfait. Pourquoi je dis cela ? Parce que et c'est en bien des cas, s'il n'y a pas révélation au moment des faits, le traumatisme s'installe et mène à l'amnésie. L'enfant n'a que les émotions, il ignore les mots même si aujourd'hui, de réels efforts sont faits pour que les enfants apprennent à dire. Quelle meilleure protection pour des agresseurs que le silence amnésique de leurs victimes ! Et même si la parole se réveille bien des années après, même si la victime n'est pas freinée par la prescription ainsi que les décès de l'agresseur et de ceux qui l'ont couvert, de quelles preuves dispose-t-elle ? Ce sont parole contre parole à moins de disposer de témoins. (choses très difficiles si longtemps après). Quelles preuves me reste-t-il des agressions que j'ai subies, seulement, le stress post-traumatique sur lequel je fais un véritable travail archéologique en thérapie pour d'abord me réapproprier mon histoire ? Mais devant un tribunal sans déjà tous les aléas de la prescription et des décès, c'est indéfendable car je suis incapable de faire une description telle qu'on peut le faire dans un rapport de police.

Toute sa vie durant, mon père a cherché à être entendu et reconnu pour la souffrance qu'il connut enfant. Je n'ai jamais connu mon père autrement que dépressif.

Quand j'étais enfant, il me paraissait étrange, très dépendant émotionnellement parlant et socialement assez inadapté.

Habitué à laisser faire les personnes en position d'autorité et sachant que de toute façon personne ne l'avait défendu jusque-là, mon père n'a jamais su se faire respecter face aux abus de pouvoir. Il souffrait alors d'une grande dépression qu'il soignait tant bien que mal par l'alcool. Cet état de frustration et de répression le poussa à une conduite violente envers moi alors que j'étais adolescente. Toute ma jeunesse, j'ai entendu la mère de mon père et ses sœurs lui dire qu'il devait pardonner et à quel point « c'est difficile d'être prêtre ». Sa famille n'a pas voulu l'entendre et la prière et le pardon forcé semblaient la seule réponse au problème. Mon père a stoppé le médicament qui l'empêchait de ressentir quoi que ce soit et est entré en phase maniaque délirante. Il a alors demandé le divorce à ma mère.

Mon père n'a jamais perdu la foi. Il a toujours cru que l'Église finirait par reconnaître et payer sa dette envers lui. Il aurait d'ailleurs voulu une reconnaissance financière (sans doute pour compenser le prix qu'il a payé de sa personne).

En 2014-2015, il se décide alors à écrire au Pape lui-même. Lorsqu'il reçut la lettre du Vatican en 2016, il ne fut pas plus apaisé. Mon père commença alors à avoir des vertiges qui le mettaient à terre en pleine rue.

Je suis convaincue que si l'Église avait réagi différemment, en s'engageant pour la reconnaissance active de la souffrance de mon père comme elle le fait aujourd'hui pour toutes les victimes des abus sexuels, mon père se serait repris en main et aujourd'hui il pourrait peut-être encore marcher et parler.

: 25
L'Acte

C'est un jour de printemps 1979,

une fin d'avril, il fait beau...

C'est un mercredi, un mercredi matin,

c'est jour de catéchisme,

il y a un gamin qui court,

il a presque 12 ans,

il court vite, aussi vite qu'il peut.

Il a quelque chose à dire,

il en pleure,

il en pleure bruyamment,

cet enfant, c'est moi,

je m'appelle Éric,

j'ai 52 ans,

c'était il y a donc 40 ans...

: 26
L'impossible refoulement et le retour de la mémoire

Le fait de vouloir oublier, et que mon esprit occulte cette réalité... fait que l'on se construit sur des sables mouvants, et qu'un moment le corps s'exprime. Cela s'est soldé par différentes crises, m'a mené dans un hôpital psychiatrique pendant 1,5 mois (alors que je n'avais rien à y faire) à l'âge de 24 ans. Mais je n'arrivais toujours pas à parler... à admettre... ce qui m'était arrivé.

: 27
Comme une huître

Aujourd'hui, même si c'est tard, tant pis, je trouve que c'est très bien que l'on commence à écouter les gens. Parce que quand vous ne pouvez pas vous exprimer, quand on ne veut pas vous croire, vous vous renfermez, vous êtes comme une huître. Vous essayez de faire ce que vous pouvez, avec ce que vous avez. Je trouve aussi très bien que l'on ait augmenté le délai de prescription. J'aurais pu porter plainte, mais j'étais prescrit, parce que le délai de prescription était encore de vingt ans à compter de la majorité. Mais à trente-huit ans, je n'étais pas prêt. J'avais honte. Quelqu'un a dû le savoir dans ma famille, a dû l'apprendre, parce que j'ai reçu des SMS anonymes : « t'aimes sucer les curés » (...)

C'est sûrement un proche. Mais cette espèce d'enfoiré avait un téléphone prépayé, parce que j'ai quand même regardé qui c'était. Il ne devait avoir dans ce téléphone que mon numéro, puisque quand j'ai essayé d'appeler en anonyme, j'ai reçu un SMS qui disait : « bâtard, je n'ai rien à te dire ! » Quand vous recevez ce genre de chose, ça vous conforte dans l'idée que vous ne pouvez pas en parler.

: 28
Envie de meurtre

J'ai rêvé, en pension, de m'échapper et d'aller le tuer.
Il a cessé de me toucher à partir de treize ans, probablement parce que j'étais trop grand pour lui. À partir de seize ou dix-sept ans, j'ai eu des envies de meurtre en rêve, au moment du coucher, de l'endormissement. Pas seulement en rêve d'ailleurs, c'était plus fort que ça. Bien évidemment, je ne l'aurais jamais fait, mais j'ai souhaité sa mort encore parfois à l'âge de 30 ans, dans certains moments de faiblesse.
Avant que je dévoile tout à ma femme, jamais je n'aurais voulu que ça se sache. J'ai eu envie de lui couper la gorge, de le faire disparaître, parce qu'il était trop présent dans ma vie, et dans ma vie sentimentale plus particulièrement.

: 29
Comme le sarcophage de Tchernobyl

Ça continue toute la vie en fait, c'est comme Tchernobyl,
on met ça sous un sarcophage mais cela continue.

: 30
S'approprier : un oxymore

Dans l'expression « s'approprier quelqu'un », j'ai toujours été frappé par, comment dire, l'oxymore. Enfin, cette comparaison de deux termes : propre et sale. Pour s'approprier quelqu'un, il faut le salir. Pour s'approprier un territoire, il faut le salir. (...)

Quand vous êtes un chien, ou peu importe, vous pissez pour faire votre territoire. Pareil pour les hommes. Et quand vous allez prendre la propriété de quelqu'un, vous le salissez. Et la personne qui est salie se sent sale, toute sa vie. Toute sa vie.

: 31
Joie bannie

Je m'interdis la joie. (...)
Parfois, il y a une immense joie qui arrive :
« Ah mais d'où tu viens ? T'es sale toi. »

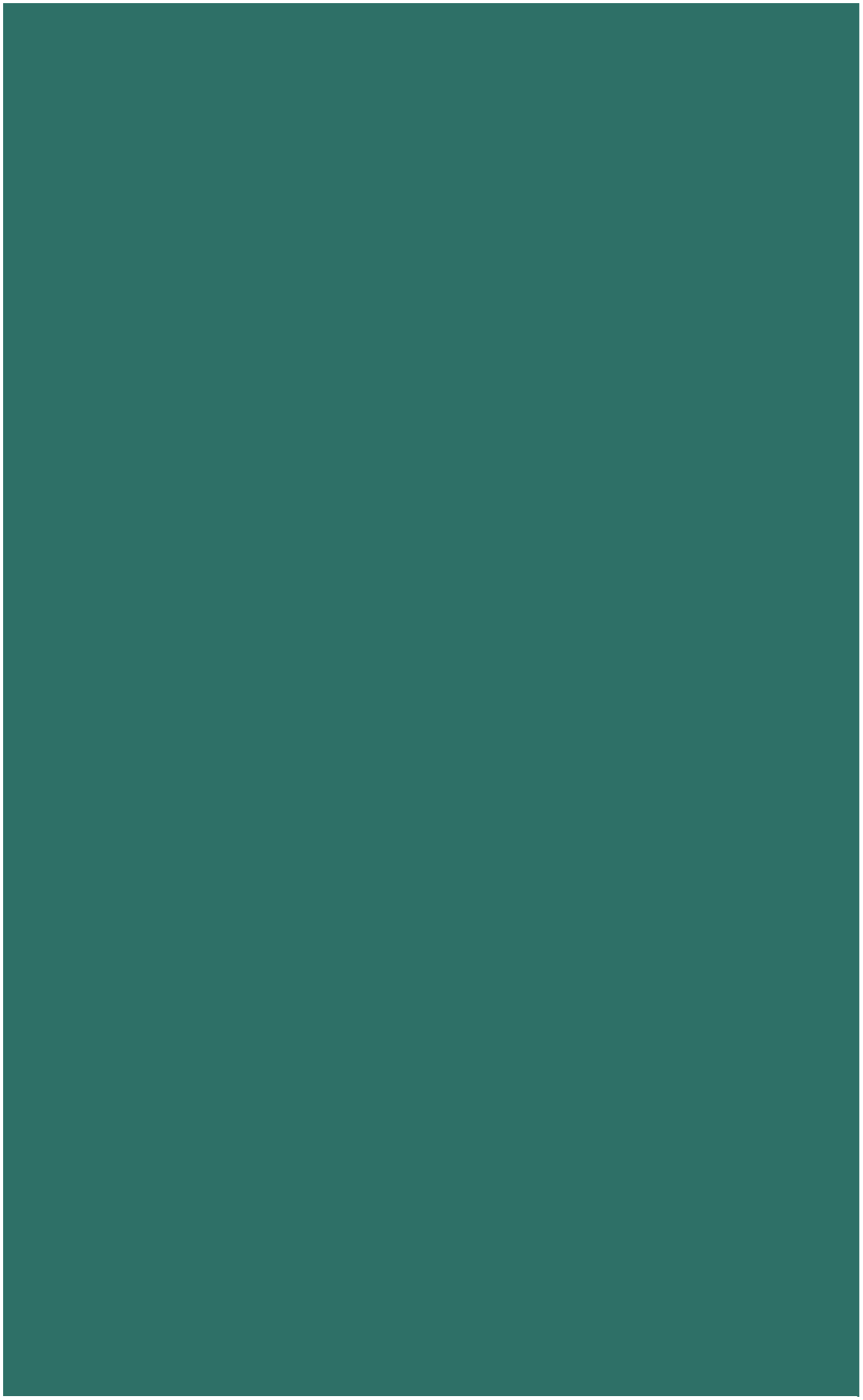
: 32

La mort : mon « plus jamais ça ! » et pourtant elle rôde toujours...

Mon « plus jamais ça ! ». J'avais 23 ans le jour de la naissance de ma fille aînée. Lorsque je l'ai prise pour la première fois dans mes bras, je me suis secrètement juré une seule chose : « Toi, tu ne seras JAMAIS élevée comme je l'ai été ! »

Six ans plus tard, ma secrète familiarité avec la mort s'encombre d'une autre tentative de suicide. Mais à quarante ans, lors de ma séparation avec la mère de mes filles, je me jure de ne jamais me suicider pour ne pas leur infliger cette douleur. Pourtant, écrivais-je à cinquante ans, il y aura toujours...

> *... cette putain de mort qui rôde en permanence, je suis un mort vivant, un absent. Et je m'attache à bien conserver cette distance, cette frontière avec les autres. Alors bien sûr, chez mon psy, parler de la mort ! Quoi d'autre d'important ! Ou alors, le reste est si important, mais si lointain qu'il ne reste que la mort ! Et ça me déglingue !*



v.

Souvenirs obsédants

: 33
Longtemps j'ai pensé l'avoir tué...

Plus de soixante-dix années se sont égrenées depuis les agressions ignobles sur ce petit garçon que j'étais. Je l'avais – je ne sais comment et par quelle force de vie –, complètement oublié pendant longtemps mais l'Ignoble devait revenir à la surface et se présenter à nouveau face à moi ; son visage, son odeur et sa violence ne me quitteraient pas. Sa présence toujours aussi réelle, aussi physique aussi insupportable.

Il a fait de moi une tête brûlée.

Un Indigne.

Longtemps, longtemps j'ai pensé l'avoir tué, anéanti, détruit. Je ne savais même plus qu'il avait existé. Je ne savais même, plus rien du mal qu'il m'avait infligé. Mais il a continué son travail de sape, de minage, de destruction de ma vie à mon insu.

: 34
Dégoût

Le père avait un petit clebs noir avec un poil rêche type « balais brosse » ; il sentait mauvais, son chien dormait dans la tente. Aujourd'hui, je ne peux pas voir et caresser un chien qui a un poil dur ou rêche. J'ai compris pourquoi quand l'affaire a éclaté.

: 35
La hantise

Parfois quand j'ai une relation intime avec mon épouse,
l'ombre du prêtre plane toujours au-dessus de ma tête.
Cela me fait perdre mes moyens.

: 36
Des flashs intempestifs

Tu ne pourras jamais savoir comme c'est douloureux les flashs qui s'imposent à moi, à mon esprit. Ces flashs sont des visions de toi et en même temps ta voix, ton odeur de mauvaise haleine. Une vidéo courte mais nette, précise, de tous tes gestes sur moi. Ce n'est pas figé, bien vivant : ressentir ta main qui me caresse ma jambe gauche jusqu'à mon sexe... Tes bras sous ma tête et tu essaies de m'embrasser sur la bouche. Dès que ce flash est venu, quel dégoût en moi ! Je voulais arracher mes lèvres, c'est insupportable. Depuis je serre les lèvres, me les mordille sans arrêt, les rentre dans ma bouche.

: 37
La clé du trauma

Depuis 2017, je fais un cauchemar très violent ou un monsieur m'impose une fellation sous la menace. Je ne vois pas son visage, mais il y a dans cette scène deux chérubins qui m'observent. Ce cauchemar est devenu récurrent et m'a hanté au point que j'ai fini en hôpital psychiatrique pour que j'arrête de me faire du mal...

Au bout de 3 mois (après ma sortie), ce n'était plus supportable, je recommençais à me scarifier, m'écraser des cigarettes sur les mains... le seul moyen que j'avais trouvé pour arrêter de penser à tout çà... jusqu'au moment où mon épouse m'a trouvé dans le salon avec une lame de rasoir, les bras ensanglantés, en larmes...

Je me suis donc retrouvé, une fois de plus, hospitalisé dans une clinique spécialisée dans le traitement des traumatismes. Bingo, suite à une séance de méditation, la scène de mon viol m'est revenue d'un coup, je dirais même que je l'ai revécue avec beaucoup de détails, d'odeurs, de sensations...

En fait, près de ma maison d'enfance, il y avait une petite chapelle où j'aimais beaucoup aller. Je me vois donc, avec un T-shirt jaune, un short en faux jean (que je détestais) et des nu-pieds, approcher de la porte et fouiller dans l'interstice des pierres entourant la porte pour y dénicher la clé. J'entre, ferme la porte et me dirige vers le tabernacle. La clé est dessus, je l'ouvre et m'empare du calice où se trouvent les hosties et bien sûr, je m'en délecte.

À ce moment-là, je suis surpris par le prêtre qui me hurle dessus, car j'ai gravement péché en mangeant le corps du Christ... Il s'approche, me force à m'assoir et me dit qu'il a une solution... c'est de sucer sa sucette... Une fois terminé, il me dit que Dieu donne la vie, mais qu'il peut aussi la reprendre et que si je parle de tout ça, c'est ce qui arrivera à mes parents... Maintenant, je sais où, quand et comment... ma mémoire traumatique s'est libérée...

J'avance et surtout je comprends mieux pourquoi pendant toutes ces années j'ai autant souffert sans savoir pourquoi...

: 38
Odeurs omniprésentes

Il faut que l'Église se rende compte que tous ces actes, ça brise quelqu'un. Moi, j'ai eu la chance d'avoir la musique, les mots pour me sauver et les scouts. Mais, combien n'arrivent pas à se sortir de ces traquenards, de ces embuscades, de ces stratagèmes, de ces manipulations ? Parce que quand j'ai entendu certains qui disaient « C'était un moment », non, ce n'est pas un moment, c'est un moment qui reste, qui percute tout le temps. Et, quand, avant que ça ressorte, j'avais du mal à aller dans les magasins, je sentais des hommes qui ne sentaient pas bon, j'avais ces odeurs qui faisaient remonter des odeurs. Sans savoir que ça avait été ça avant, je ne supportais pas ça, je disais « Je vais changer de rayon dans le magasin », même maintenant, quand je sens ces odeurs-là ça me fait revenir des trucs. C'est très sensuel, c'est très sensible. Les sons, les odeurs. (...) C'est pour ça que je suis là aujourd'hui, c'est pour qu'on sache qu'on peut briser quelqu'un facilement, il suffit d'un geste déplacé, même quand vous avez une parole de douceur envers les enfants.

: 39
Derrière moi, le bruit lourd de ses pas

J'ai 73 ans.

Voilà ! Je suis devenu un vieil homme. Mon enfance est si loin et si proche à la fois. Je guette nuit et jour le ciel, ses vaillants et parfois violents troupeaux de nuages. Je l'interroge, le ciel, et j'attends. J'attends (je dirais avec une certaine distance). J'appréhende malgré tout.

Lors de mes maraudes nocturnes dans le sillage blanc, phosphorescent de la Voie lactée d'où émergent les étoiles, il se peut que j'entende derrière moi le bruit lourd de ses pas et qu'il vienne s'accouder à mes côtés à la balustrade qui domine mon bel univers aquatique. Pour tenter de m'empêcher de glaner ces petites lumières qui me soignent et m'apaisent. Parvenir à se soigner, se guérir, s'apaiser d'une enfance blessée, d'une enfance assassinée ?

Toute une vie en distorsion, à cavaler toujours devant pour tenter de mettre à distance un geste qui s'accroche, qui reste imprimé, gravé, tatoué. Mais chaque matin que la vie m'a donné, le geste se présentait. Alors, courir et encore courir… pour ne plus avoir à penser. Faire pour défaire. Trop d'énergie dépensée.

J'ai beau avoir passé avec chance ce fameux cap de la « septantaine », le buisson épineux et malsain du lieu de l'acte initiatique ignoble et destructeur demeure si précis dans ma mémoire depuis qu'il s'est à nouveau révélé dans les larmes et la peur répandues. Longtemps, si longtemps après. Je pense que seule la mort peut briser le sceau, l'anneau des actes terribles. L'enfant peut-il oublier la tragédie ?

C'est ainsi que je n'ai jamais réussi à me comprendre.
Que j'ai passé ma vie à fuir même mes propres questions.
Toute ma vie je suis parti devant, en courant. En courant pour fuir ce mauvais tourbillon d'odeurs nauséabondes, de sensations douloureuses et immondes. Sans bien comprendre ce mal qui me cernait, me déchirait, me brûlait et m'empêchait d'être moi. L'ignoble avait brisé en moi tout véritable sentiment de compassion et d'amour. Handicapé d'amour, dans l'impossibilité d'en recevoir et d'en donner. J'ai feint.
Que veut dire une vie sans amour ?

: 40
Mots en exil

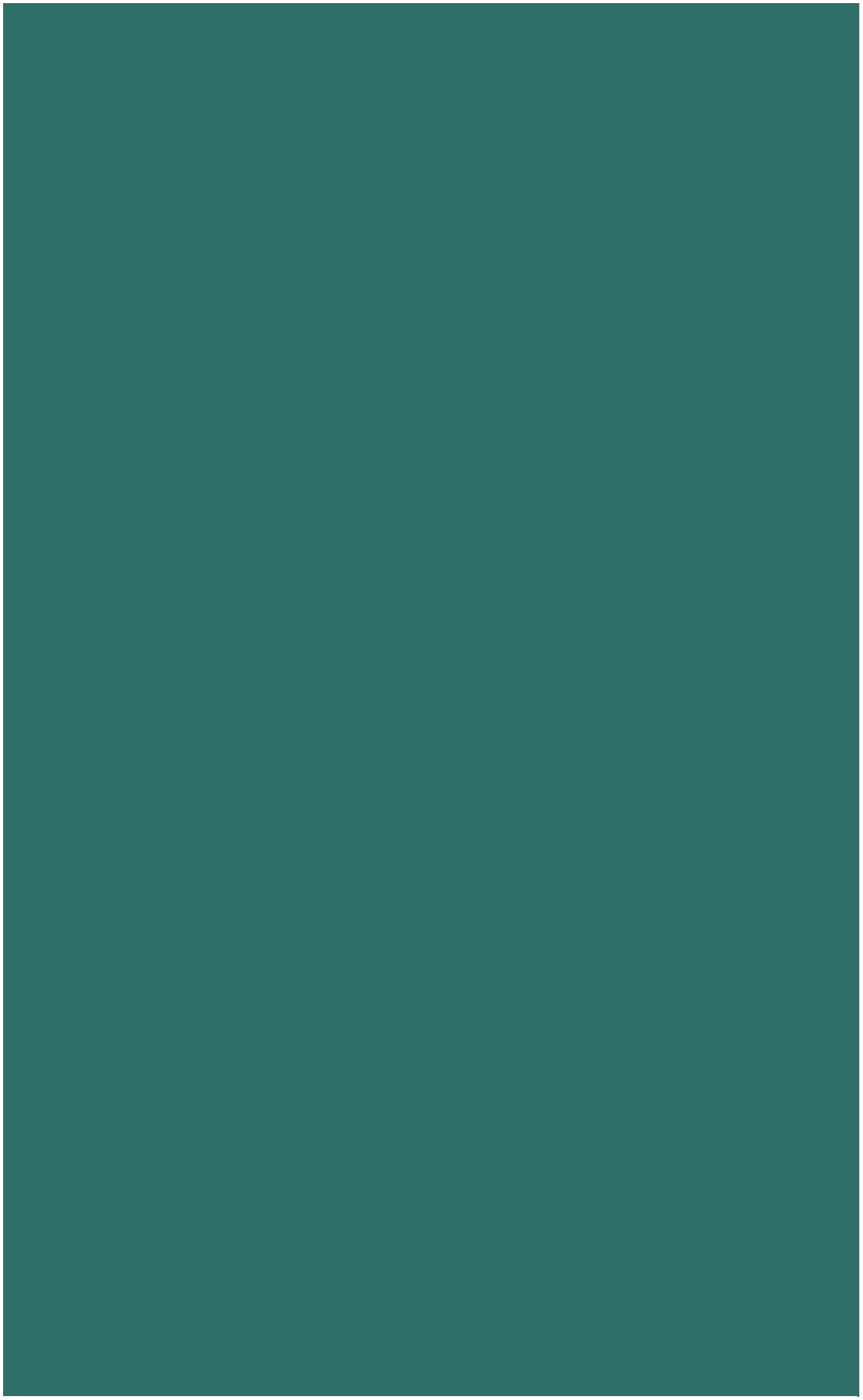
J’écris sur une page calme et muette
Où le silence est pris en otage
Les mots sont des icebergs en exil
Pour une terre inconnue où germe la semence
Qui donnera la fleur et le fruit du verbe
De la parole et du geste qu’apprivoise la raison
Pour une saison de bourgeons

Marée haute de ma souffrance rouillée
Tant elle est ancienne et profonde
Des mots montent en chœur
Déchirent le silence persistant
La feuille se substitue au miroir
Ma mémoire est mise à nu

Devant mes yeux la page blanche
Autour de moi le silence
En moi le vide
Et la page blanche m’offre sa nudité toujours fragile
Je n’ai qu’à écrire un mot
Et la page crie et la page saigne

D’un mot à un autre je cherche
Dans la virginité de cette page
L’identité de celui qui dévoilera
Le mal qui me tourmente
Mais rien ne sonne juste
Les mots sont des énigmes
Qui n’aiment pas être révélées

Ma fenêtre donne sur la nuit
Et la nuit s’installe en moi
Seule reste cette page blanche
Dernier message



VI.

Vers qui se tourner ?

: 41
Deux poids, deux mesures

Il y a environ deux ans, j'ai rencontré un prêtre à qui j'ai parlé de l'abus dont j'avais été victime dans mon enfance. Il m'a écoutée. Ensuite, j'ai voulu me confesser. Sa question, alors m'a profondément meurtrie : « Est-ce que vous vivez seule ? » (Il savait que j'étais divorcée.) Je venais de lui confier mon malheur par la faute gravissime d'un prêtre à mon égard et lui, il conditionnait son accord pour que je reçoive le sacrement de réconciliation au fait que je respecte le règlement de l'Église, à savoir que je ne vive pas avec un homme. Honnête et docile, j'ai répondu que je vivais seule et il m'a confessée, mais quand je suis partie, je me sentais vraiment très mal... Le curé *** décédé (depuis longtemps) m'a fait un mal immense. A-t-il été puni, lui ? Lui a-t-on refusé la communion ou la confession ? Moi, en quoi ferais-je du tort à quelqu'un si je vivais de nouveau avec un homme ? Peut-être serait-ce pour moi un grand bien ainsi que pour ma fille qui se désole de me savoir toujours seule ? Qui sait ? En tous les cas, sûrement pas ce confesseur (lui ou un autre) ! Cette position de l'Église est insupportable !

Merci de passer le message !

: 42
Combler un manque

J'ai été abusé à l'âge de 14 ans par un prêtre, aumônier du collège. Ces abus ont duré près de 3,5 ans. À l'époque j'avais des manques dans ma cellule familiale, et inconsciemment j'étais en recherche pour combler ces manques. Mais certainement pas de cette façon. Comme tout bon prédateur, ce prêtre a bien « senti » cette faille dans la cellule familiale : moi avec des manques à combler, un père un peu absent, une mère un peu « incohérente » (ma mère était bipolaire et je ne l'ai su qu'après).

: 43
Un soutien si peu manifeste…

Je ne peux bien sûr pas imputer directement 100 % de tous mes malheurs à ce curé, mais ses actes de pédocriminalité et le soutien après coup si peu manifeste de mes parents ont sabordé en moi la confiance et plus encore l'estime de moi. La nature ayant horreur du vide, la béance causée par la démolition de cette estime de soi et de la confiance en soi est aussitôt squattée par un sentiment énorme de honte et de culpabilité. Cette culpabilité/honte ne vient pas de nulle part ou n'est pas le fruit de constructions mentales ou chimériques : ce poids de culpabilité et de honte est celui que les prédateurs n'assument pas eux-mêmes du fait de leurs propres actes ignobles et qu'ils déversent sur la victime. En plus d'avoir été avilie par l'acte d'abus, la victime est donc en outre entravée par ce fardeau de culpabilité et de honte qui va rendre sa marche très douloureuse. C'est donc un double trauma pour la victime qui est acculée à végéter, à survivre comme elle peut, comme un petit oiseau à qui on aurait coupé les ailes. C'est ainsi que j'ai longtemps vécu et que je vis encore bien souvent. Quand à cela s'ajoute le fait que vos parents, qui sont censés vous protéger parce que vous êtes une enfant et donc une personne fragile et vulnérable, vous laissent dans une sorte de flou, de silence, d'insécurité par une non-affirmation de leur soutien indéfectible et de leur protection, vous subissez sans doute un troisième trauma.

: 44
Refus d'entendre

J'ai donc entrepris de faire une démarche auprès de mes parents pour lever les zones d'ombre dans mon histoire. J'avais occulté, par protection, pas mal de choses qui s'étaient produites au moment des faits. J'avais besoin de mes parents pour reconstruire le puzzle. Mais cette démarche a été perçue comme une attaque par mes parents. J'ai reçu une lettre de mes parents se dédouanant, et me rappelant à mes responsabilités de l'enfant de 14 ans que j'étais !!! C'était sans doute encore plus violent que les abus eux-mêmes. (...)
Mon père est décédé d'un cancer foudroyant un an après. On m'a bien fait comprendre alors que si je n'avais pas fait rejaillir cette histoire du passé, mon père ne serait sans doute pas mort.

: 45
Impensable...

Mise dans une pension pour « jeunes filles de bonne famille », j'ai subi des attouchements de la maîtresse de division alors que j'étais en classe de 5e et je peux décrire ce qui s'est passé comme si c'était hier. Cette religieuse venait chercher une élève en pleine classe pour préparer la messe hebdomadaire. J'avais 11 ans et en paraissais 9.

Elle me choisissait une fois sur deux ou trois... Elle m'emmenait dans son bureau, fermait la porte à clé puis tirait les rideaux. Après quoi, elle me mettait sur ses genoux pour me faire lire l'Épître selon Saint Paul ou un autre saint, pendant qu'elle me serrait d'une main contre sa poitrine et qu'elle remontait jusqu'à ma petite culotte de l'autre main. Nous étions bien sûr en jupe plissée et pas en pantalon. Cela me terrorisait et me paralysait. Bien sûr, je n'arrivais pas à parler à mes parents, catholiques très pratiquants.

Une de mes sœurs plus âgée que moi, qui ne comprenait pas bien ce que je lui disais mais qui me voyait vraiment perturbée, a fini par prévenir mes parents et le résultat fut totalement catastrophique : « Tu es vraiment une perverse, une vicieuse et une menteuse, comment oses-tu dire des choses pareilles ? » Et j'en passe... J'ignorais bien sûr la signification des mots « perverse » et « vicieuse ». Mais j'ai compris que j'étais une menteuse ... Et que la maison de correction n'était pas loin !

Je dois préciser que ma mère avait dit à cette religieuse en début d'année que j'étais tellement difficile que seule la pension pouvait me dompter ! J'étais vraiment du « pain béni » pour cette religieuse... car elle savait pertinemment qu'elle ne risquait rien. Cela a duré une année scolaire complète.

Âgée de 35 ans et mère de famille, j'ai reparlé de cette année-là avec ma mère qui m'a dit benoîtement qu'elle ignorait totalement la pédérastie et qu'elle pensait impossible qu'une religieuse à qui elle confiait sa fille puisse abuser d'une gamine. Elle n'avait manifestement pas trouvé utile de se renseigner sur la question...

La pédophilie féminine existe et malheureusement, les médias n'en parlent jamais.

: 46
Une famille explosée

Nous avons vécu des moments difficiles à la puberté de nos filles où tous les abus sont remontés à la surface. Nous n'avons pas vraiment reçu de soutien de ma mère et mes frères à cette époque. Le cataclysme est arrivé quand ma mère est venue chez nous pour un petit séjour. Elle avait laissé un courrier à mon oncle[1] sur une table de sa chambre et elle avait mis dans ce courrier des photos des petites filles de ma nièce, fille de mon frère. Ma femme a vu cette lettre, l'a ouverte et l'a lue. Évidemment son sang n'a fait qu'un tour et elle a dit à ma mère qu'elle n'était pas digne d'être une mère et une grand-mère. Ma position alors à cette époque a été de ne plus cacher les choses et de dire sans retenue que mon oncle était un pédophile. Mes frères ont eu alors des positions ambiguës : mes filles étaient mal éduquées, on prenait des douches avec elles, on se promenait nus chez nous… tous les clichés pour essayer de justifier les crimes inqualifiables de mon oncle. Ma mère, sans rien dire, acceptait ces arguments. Ma mère m'a alors demandé de m'excuser pour ma femme pour les propos qu'elle lui avait tenus avec un soutien affirmé de mes frères. Je n'ai jamais voulu franchir ce pas, car je savais que ma femme avait raison et que ma mère avait été complètement dépassée par la gestion de cette crise. À la mort de mon oncle, j'ai écrit un courrier au supérieur des *** pour lui exprimer notre incompréhension sur la façon dont son institution avait géré ses crimes. Il m'a répondu qu'il n'était pas au courant et qu'il s'excusait. Évidemment, ces événements ont fait exploser la famille.

1. Il s'agit de l'auteur des abus qui était prêtre.

: 47
Faire avancer les choses

Je souhaitais donc proposer mes services à l'Église pour que mon passé de victime puisse faire avancer les choses. Travailler en collaboration avec l'Église pour avancer sur les faits de pédophilie qui se multipliaient à l'époque. Mais là encore, même si les paroles ont été bienveillantes, rien n'a été suivi de faits et ma proposition de service est tombée aux oubliettes. Là encore, je sentais que je dérangeais et que je remettais beaucoup de choses en cause. (...) J'ai simplement envie de dire à l'Église que les victimes ne sont pas une menace, mais sans associer ces dernières dans leur démarche, il sera difficile de faire avancer le problème de la pédophilie en son sein. Elles sont, je pense, une partie de la solution.

Chapitre I
Témoignage de mon vécu vis-à-vis de la pédophilie

À 8 ans, en 1952, dans une école libre j'ai subi des attouchements par un grand élève de ma classe. J'en ai alors parlé à ma mère qui a fait le nécessaire puisqu'il n'y a pas eu d'autre suite.

À presque 14 ans, à Pâques 1958, dans le village de ma grand-mère maternelle à la suite d'une confession, le prêtre du village m'a aussi abusée.

À la mort de ma grand-mère, fin 1964, j'ai appris par la dame qui l'avait soignée dans ses derniers mois, que ce prêtre était en prison (à cause de moi, suite à l'intervention de mes parents, ou à cause d'autres victimes ?). Il reste en moi de la culpabilité.

À 14 ans en 1958, alors que j'étais pensionnaire dans un collège religieux, notre professeur de français a pratiqué des attouchements sur moi. Le logement était contigu au pensionnat. Il nous donnait un mot à présenter au surveillant de l'étude pour pouvoir venir chez lui. Là aussi, mes parents ont fait le nécessaire, il a été renvoyé en fin d'année scolaire.

À 20 ans, en 1964, lors de la visite au planétarium au Grand-Palais à Paris, j'ai enfin su me dégager d'un adulte qui cherchait à m'approcher avec sa main, profitant du lieu dans l'obscurité.

Chapitre II
Concernant l'abbé ***

Nous avons appris par mes deux fils que ce prêtre avait abusé d'eux. Mon épouse et moi-même n'avons pas eu le courage de l'affronter. Cependant à la retraite fin juin 2004, j'ai obtenu un rendez-vous à l'archevêché. Je fus reçu par le coadjuteur de l'évêque de l'époque. Je n'ai jamais eu d'informations concernant ce rendez-vous, pour connaître les suites données. Ce prêtre toujours en fonction est encore en contact avec des jeunes.

: 49
Dire les choses

La cure et l'Église étaient de vraies maisons closes
dans tous les sens du terme.

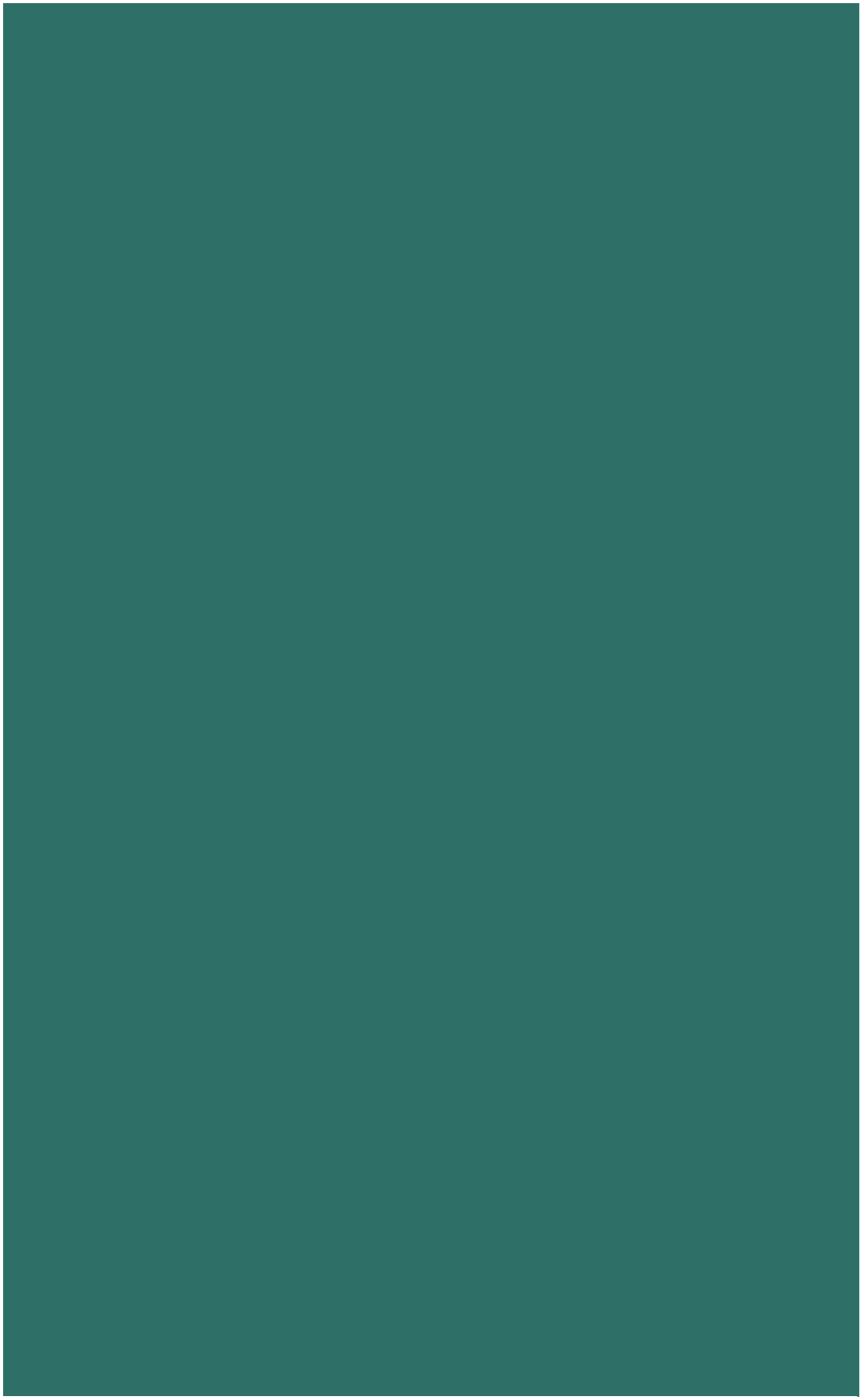
: 50
1 min 30 sur 10 min

Je suis entré dans une démarche de libération de la parole, je suis allé voir un prêtre. Je me suis renseigné. Dans le diocèse, j'ai des amis qui m'ont renseigné sur un prêtre qui était capable d'une très bonne écoute. Je l'appelle. Il me dit : « Venez me voir à Z vendredi prochain à 9 heures. » Je n'y allais pas pour me confesser, j'y allais pour délivrer à un représentant de l'Église mon histoire. Je n'aurais jamais été en paix tant que je n'aurais pas fait ça. Donc je m'adresse à l'institution qui héberge en son sein des prêtres fautifs, et j'avais besoin de ça. Le prêtre me reçoit, il m'écoute pendant 1 min 30, et il parle pendant 8 min 30, sur 10 min. Et en plus, il me dit : « Vous êtes habité par le péché, je veux vous confesser. » Alors là, ça m'a cassé. (…) Là, je suis complètement bouleversé, effet contraire. Donc je réfléchis, je veux rencontrer un autre prêtre. Je veux être entendu, je veux être écouté. J'ai besoin d'empathie. Parce que le prêtre qui m'a fait ça, il savait à qui il le faisait, il savait quel enfant il avait devant lui.

: 51
Promesses non tenues

À cette époque-là (le procès), l'Église est venue nous trouver. Entre-temps on a aussi changé d'évêque. J'imagine pour ces faits-là. Et il nous a dit qu'il (l'agresseur) serait défroqué, que c'était impardonnable ce qu'il avait fait, que l'évêque viendrait nous voir, qu'on avait été très courageuses. (...)

Il n'a jamais été défroqué. Après qu'il a fait de la prison, il a été envoyé dans un couvent. (...) Et puis il est allé dans une superbe maison de retraite à Paris. (...) Il était dans une maison de retraite pour religieux. Qui était juste dingue. En plein Paris avec un jardin magnifique. Des conditions que la plupart des Français ne peuvent pas se payer. C'est injuste en fait. Encore une fois, accompagné par l'Église parce que c'est un établissement pour religieux. (...) Quand ils promettent de défroquer un prêtre, il faut qu'ils le fassent parce que sinon, encore une fois, on se dit que finalement on le couvre. (...) Finalement c'est un affront de plus.



VII.

Éclaircies

: 52
Sens rétrospectif

Un des faits très marquants pour moi est l'amnésie qui s'est mise en place autour de ce drame. Le souvenir des viols m'est revenu au printemps 2001. (...) Je peux préciser maintenant que si j'ai survécu c'est en occultant la violence des viols commis à plusieurs reprises. Néanmoins cela a été au prix de la non-prise en compte des souffrances physiques et psychiques subies, d'une sorte d'amputation d'une partie de moi-même. Enfant, j'ai attenté à mon intégrité physique à plusieurs reprises. Mais j'ai surtout pris soin de moi, ce qui me semble, aujourd'hui être une réaction positive à la destruction ressentie lors des viols. Adulte, j'ai continué à prendre soin de moi, entreprenant plusieurs suivis psychothérapiques, mais également en étant dans la prévention pour ma santé et mettant en place dès que nécessaire des soins de kinésithérapie. J'ai fait face au chagrin et douleurs de la vie sans faillir, mais je comprends maintenant à quel point cela contribuait à éviter de ressentir la souffrance. Il y aurait encore beaucoup à dire sur les faits et les conséquences qui en ont découlé ainsi que les pensées, faits ou paroles de ma vie qui ont pris sens après le retour des souvenirs, ainsi que la violence physique ou psychique ressentie chaque fois qu'un événement m'y renvoie.

: 53
Survivant

À 66 ans, j'atteste enfin des agressions subies et de leurs conséquences.

De janvier à septembre 2020, je suis en travail mensuel avec un psychiatre. Notre travail débouche au mois de mars sur deux changements d'attitude décisifs :

– Je parle : après un demi-siècle de mutisme acharné (hormis mes psy…s et ma compagne), je peux enfin dire mon enfance et cette histoire à mes filles. Elles qui s'étonnaient ou s'inquiétaient de ce pan caché de leur origine, mais n'osaient pas m'en parler.

– Je reconnais mon état de victime : non, ce n'est pas moi le coupable ! Alors qu'une certaine fierté mal placée, encouragée par certains proches, m'en avait empêché jusque-là : « Arrête de jouer à la victime, tu n'es quand même pas malheureux ! »

Notre travail arrive à terme au mois de septembre et le docteur formule les conclusions suivantes :

« Oui, vous avez bien vécu ce traumatisme d'agressions sexuelles répétées, vous en avez bien été la victime, ce qui a débouché sur votre tentative de suicide. »
Ce que je traduis ainsi : *vous avez bien été tué, vous êtes bien mort !*

« … mais vous êtes bien là aujourd'hui, bienveillant et soutenant, et je ne vois pas chez vous de troubles du comportement. »
Ce que je traduis ainsi : *vous êtes aujourd'hui bien vivant en capacité de dire et de porter votre vie !*

Je suis donc bien un survivant.

: 54
Résistance

Le père *** a proposé des voyages à des générations d'enfants d'environ 12 à 16 ans pendant de nombreuses années.

Paradoxalement, cela est resté parmi nos meilleurs souvenirs d'enfance. Nous dormions à la belle étoile, et nous participions aux préparations des repas, nous allions faire les courses pour le groupe, etc., autant de choses qui développaient la responsabilité et l'autonomie. De ce point de vue là, ce séjour d'un mois a laissé beaucoup de belles choses en mémoire.

Mais le comportement du père a été plus que troublant.
Il était fort sympathique et chaleureux, un peu trop.
Quand il avait à nous parler, il venait s'asseoir près de nous et posait familièrement sa main sur nos cuisses ou nos genoux et s'adressait à nous gentiment, personnellement.
Nous nous posions la question entre nous, jeunes filles naïves de 13-14 ans, de l'opportunité de cette familiarité et nous ne savions pas si nous exagérions la chose et s'il n'y avait là que protection paternelle, ou si ses gestes étaient déplacés et notre gêne justifiée.

Puis, il a commencé à s'approcher de la zone des lits des filles et à y circuler. Un matin, une fille a dit avoir trouvé les lunettes du père près d'un lit de camp... Un soir, c'est près de mon lit qu'il s'est approché. Il s'est agenouillé près de moi et a glissé ses mains dans mon sac de couchage, me recroquevillant sur moi-même pour le dissuader. Il a fini par capituler, il s'est relevé et est parti.

J'en ai parlé le lendemain et je pense que l'accompagnatrice lui a parlé, car autant que je réussisse à m'en souvenir, il me semble que ces agissements ont cessé après son intervention. C'est donc un sentiment ambivalent qui me reste de cette expérience, à la fois le bon souvenir de ce voyage exceptionnel et le trouble dû au comportement du père.

J'ai raconté cela à mes parents à mon retour en France, et il n'y a eu aucune réaction de leur part et j'ai peut-être plus souffert de cela finalement. Je me suis souvent demandé jusqu'où le père *** serait allé si je n'avais pas osé lui opposer de résistance.

: 55
Bien nommer les choses,
c'est soulager le malheur du monde

En me parlant d'un garçon, le père X me regarde et me dit : « C'est une victime du père ***. Ce père ***, c'est un vrai salopard. Il a bousillé plein de vies ! Et toi, tu sais des choses ? ». J'ai bredouillé je ne sais plus quoi. Tous les cadenas que j'avais dans ma tête ont explosé, mais j'ai aussitôt tout verrouillé. Aujourd'hui, des années après la mort du père ***, je me souviens encore de ces trois mots :

un
vrai
salopard

Cela m'avait fait un bien fou. Enfin une personne qui disait la vérité sur le père ***. Et je me suis senti beaucoup mieux.

: 56
Le pouvoir du langage

Heureusement, j'ai découvert assez tôt le pouvoir
des mots, des notes, des rythmes et mélodies
qui pouvaient me sauver la vie.

: 57
Pourquoi suis-je devenu comme mon agresseur : un prêtre ?

34 ans après les faits, une bombe littéraire va faire éclater mon armure ! Une mère de famille dont je suis proche de son mari, victime elle aussi en travail de restauration, me passe un livre sur le sujet : *Enfance déchirée, espoir pour les victimes d'abus sexuel* (Dan Allender). Elle ne connaît pas mon histoire, mais bien sûr, je ne refuse pas son livre... je lis... une bombe intérieure ! Tout remonte... je remarque que j'ai du mal à me souvenir du nom de mon agresseur... ce sera le début d'un travail de mise au jour et de guérison.

Depuis la « bombe » de 2008, j'ai avancé dans la bonne direction, mais qui perd sa carapace devient plus fragile ! Je suis devenu plus fragile quant à la maîtrise de ma vie sexuelle, plus fragile aussi quant à ma vocation de prêtre. Pourquoi suis-je devenu comme mon agresseur : un prêtre ? Voilà une question qui fut lancinante, qui l'est beaucoup moins maintenant. Est-ce un fonctionnement inconscient de déni, de refoulement ? Quel meilleur déni que de devenir comme son agresseur ?

J'ai traité cette question spirituelle et psychologique, j'assume ma vocation de prêtre – que je reconnais comme authentique – avec une certaine marque personnelle. Je ne veux pas être un « homme d'Église », encore moins un homme de l'institution ecclésiale, même si je le suis aux yeux des autres. J'ai du mal à être « père » encore plus « mon père » et je préfère qu'on m'appelle « frère ».

: 58
Comment s'inventer deux vies pour survivre...

Les rencontres de ma prime adolescence m'ont permis de naître heureusement à l'âge de 15 ans, dans un foyer de Strasbourg. Ce qui précédait ma vie était sans intérêt, interdit, effacé, disparu : amnésié !

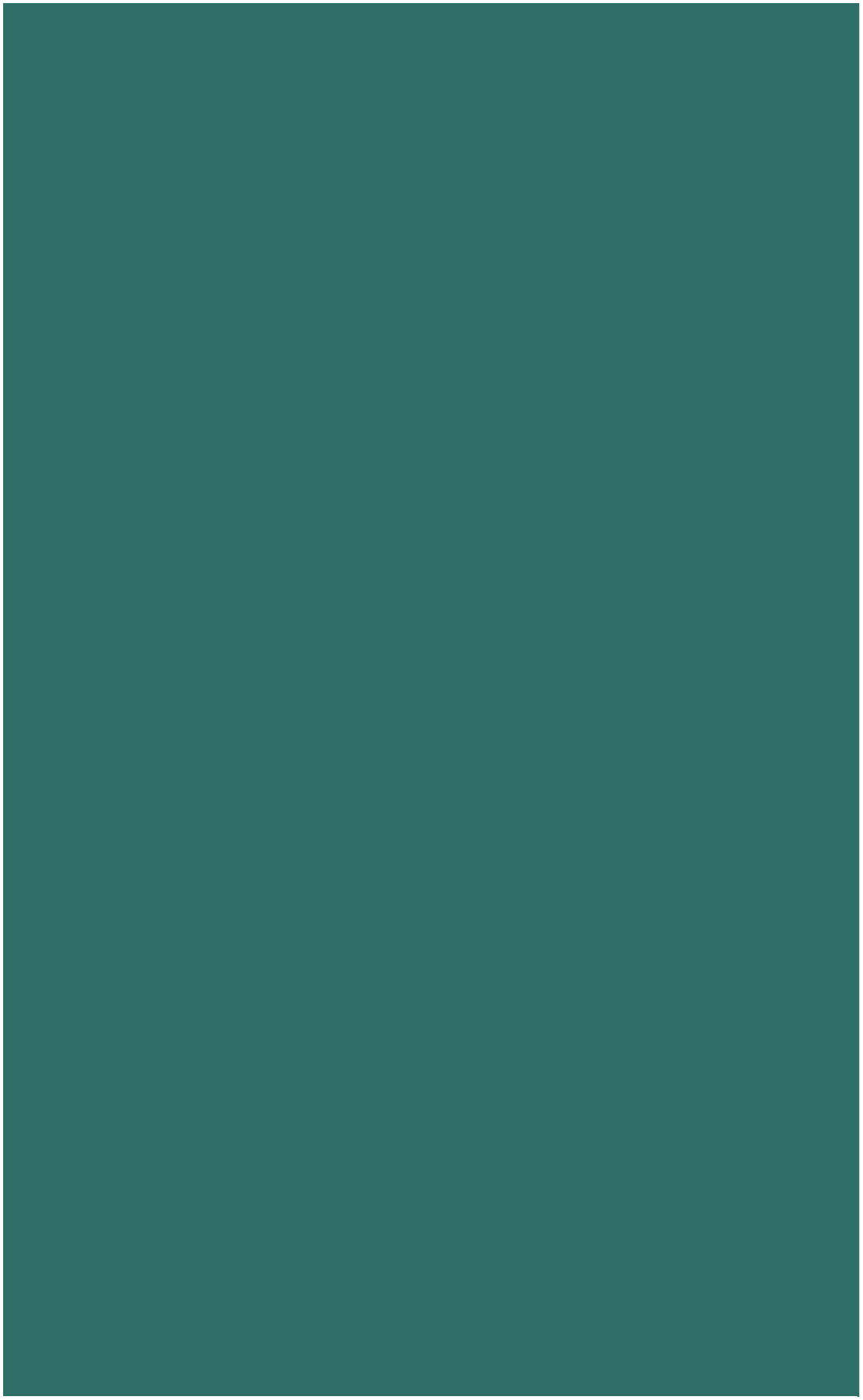
« Né à 15 ans », c'est encore comme ça que je racontais mon histoire (si rarement...) il y a moins de 10 ans. J'avais ainsi deux vies : ma vie publique d'une part, avec une façade présentable, pleine de libertés... mais sans boussole ; et de l'autre ma vie intime, personnelle, très soigneusement cachée ou enfouie sous l'amnésie.

> *Ma vie avec cet étranger si longtemps absent, distant : Moi ! Celui que j'avais peur de fréquenter et que j'appelais pudiquement par mon nom de famille « *** » ! Trop peur d'en faire un proche en le nommant familièrement par mon prénom « ... », ou tout simplement « Je » ! Moi est si longtemps resté un Autre...*

Chemin faisant, je découvre que le Seigneur veut davantage de bien pour moi et qu'il ne se résout pas aux impasses dans lesquelles je me suis trouvé. Comme il m'a fallu du temps pour faire cette découverte ! Comme il m'a fallu du temps pour laisser le Seigneur vaincre mes enfermements. Trente-cinq années de cécité et de surdité !

: 60
Alléger sa vie

C’est une page qui, dans ma vie, ne pèse plus aussi lourd qu’avant. Parce qu’une fois qu’il y a eu un verdict et qu’on est reconnu victime, il y a déjà une espèce de poids qui s’en va.



VIII.

En dépit de l’adversité

: 61
Transformer la souffrance en espérance

Je voulais juste vous adresser ce petit mot d'encouragement pour vous dire combien votre écoute, votre confiance, votre intérêt, votre compréhension étaient source d'apaisement et rassurants pour moi, mais sans doute pour nous tous, qui avons eu tant de difficultés à trouver une écoute bienveillante et constructive. Nous y avons parfois joué nos vies toutes entières et tous nos équilibres pour l'intérêt commun.

Au-delà de la reconnaissance individuelle que cela peut apporter à chacun, c'est surtout l'espoir qu'une expertise aboutie et équilibrée en résulte au bénéfice de la prévention et du discernement.

Une telle qualité de travail ne peut que vous amener à porter un regard éclairé et transversal, à pondérer ce qui doit l'être, mais aussi à faire état des défaillances sans concessions.

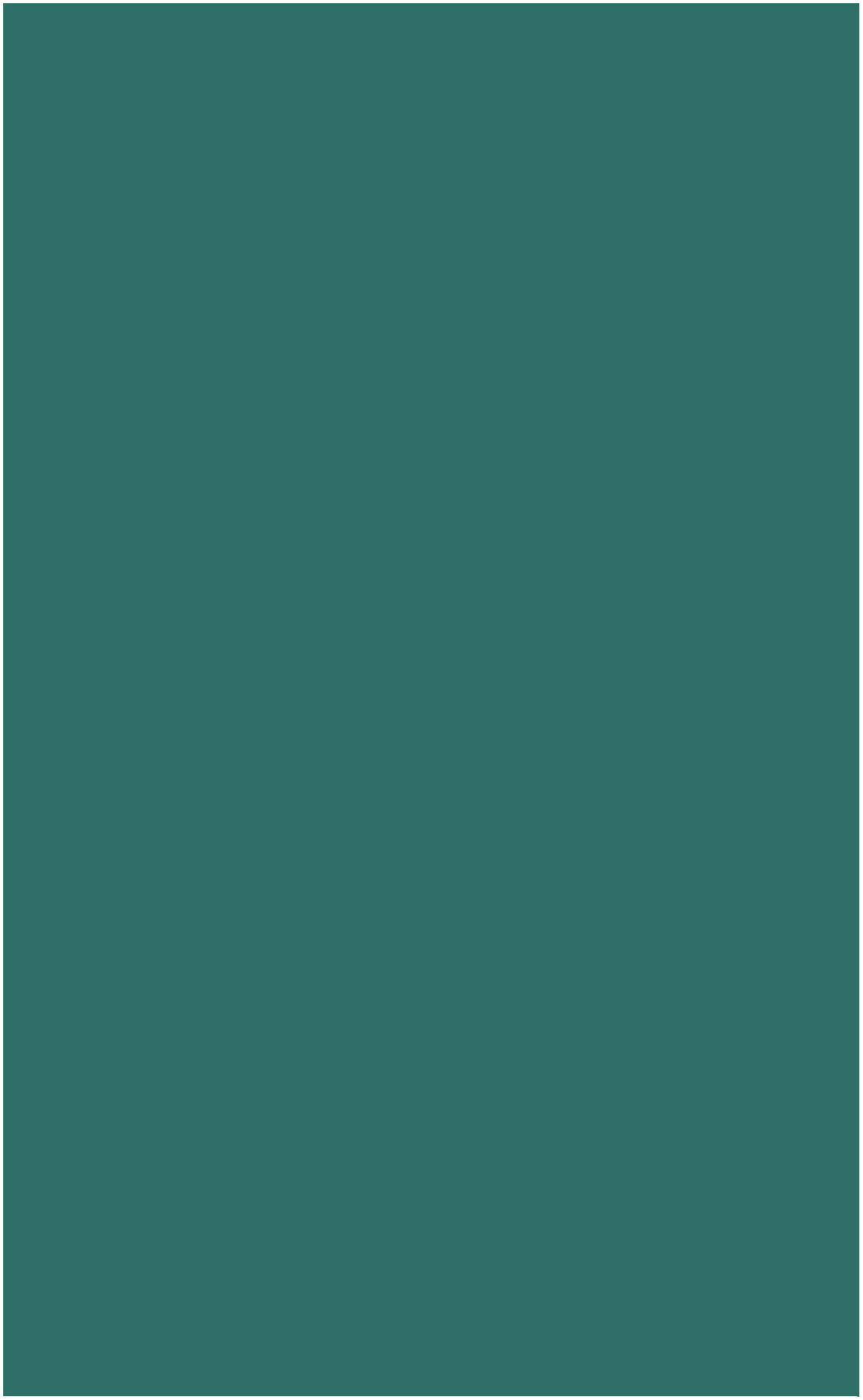
Vous avez su faire renaître la confiance et le dialogue sur une terre desséchée et totalement épuisée, et vous n'imaginez pas le soulagement que cela peut nous procurer. En cela, au milieu des difficultés que la commission doit traverser et dont je n'ose imaginer l'ampleur, vous réussissez l'impossible : transformer la souffrance en espérance.

: 62
Renaître

Après toutes ces révélations (le concernant), j'ai eu comme l'impression de renaître une deuxième fois : par deux fois, j'ai eu le sentiment de me dédoubler, de *planer au-dessus de mon corps*.

: 63
De l'or avec de la boue

Ce qui est le plus difficile c'est d'arriver à considérer qu'on soit de la bouillie. Et bien si on reprend le mot de Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or .» Arriver à faire ça. (...) À une douleur complètement assumée.



IX.

Pardonner ?

Mon abuseur m'avait demandé pardon par l'intermédiaire de l'évêque. Et puis l'évêque avait dit pardon de la part de l'Église. (...) Sur ce, l'évêque m'a dit qu'il était en maison de retraite. (...) Et puis dernièrement, croyant que ça allait me faire avancer, m'aider à avancer un peu plus, j'ai demandé s'il pouvait faire passer un courrier au curé, lui disant que j'acceptais son pardon, parce que je ne suis pas du genre méchant. Finalement, ça ne marche pas. J'ai toujours de la haine. J'ai beaucoup de haine. Haïr quand même ce n'est pas interdit. C'est humain. De ressentir de la haine, quand on a été blessé, c'est complètement normal. Ce qui est embêtant, c'est quand la haine prend toute la place.

Comment vieillit ce prédateur ? Apparemment bien à l'abri de l'institution, et en « saint homme », aimé des enfants et apprécié des parents qui n'imaginent pas une seconde que ce bon prêtre pratiquerait de tels actes sur leurs enfants.

Quelles fonctions a-t-il eues ? a-t-il encore ? A-t-il été inquiété pour ses actes ? ou a-t-il été assez retors ou protégé pour passer à travers toute plainte ? A-t-il conscience de sa perversion ?

Il est très douloureux de savoir que ce criminel, comme beaucoup d'autres du même acabit, auront vécu impunément et finiront leurs jours tranquillement dans une institution, nourris, logés, accompagnés jusqu'à la fin de leur vie sans autre punition qu'un blâme vite adouci d'un sourire ecclésiastique. Témoigner de ce qui a été vécu est trop difficile. Le refoulement est la seule issue, mais aussi la pire tant il condamne à la souffrance invisible. Le prédateur a beau jeu : les prescriptions viennent clore à tout jamais le silence dans lequel il a enfermé ses victimes.

Oui, j'aimerais savoir comment vieillit un homme qui a sali ma vie. Je vous remercie de me tenir informé et vous relancerai au besoin.

: 66

Je ne sais pas si je lui ai pardonné,
je sais juste que je ne suis pas responsable

Cet homme était le pilier de la famille, la référence, la personne de confiance vers qui toute la famille se tournait pour avoir un avis, des conseils. Il était toujours gentil avec moi, je me suis dit qu'il savait ce qu'il faisait.
J'ai donc fait ce qu'il m'a demandé, ce maudit geste qui me dégoûte encore à bientôt 44 ans.
J'étais en 6e, j'avais 11 ans, mon 12e anniversaire approchait.
Cette semaine a été longue, très longue.
La journée tout se passait bien.
Le soir ce n'était plus la même chose. (...)
Là aussi, il n'a exercé aucune pression sur moi. Je le voyais heureux, dans ma tête se mélangeait le bien et le mal.
Une partie de moi hurlait en silence, lui demandait d'arrêter mais les mots ne sortaient pas.
Une autre, voyant ses yeux me disait ne me pas m'inquiéter.
La semaine a passé, les souvenirs se sont cachés bien loin dans mon cerveau, enfermés dans un coffre dont j'ai perdu la clé durant des années, de très longues années.
Ma famille, mes parents surtout n'ont rien su jusqu'à un soir où à la radio il a été fait mention d'un prêtre ayant abusé d'enfants. Et là, un véritable tsunami. Tout est remonté à la surface. Toutes ces images, mes peurs, mon dégoût, un dégoût de moi-même aussi. Une culpabilité aussi, car je me suis longtemps demandé ce que j'avais fait pour qu'il agisse comme ça.
Très longtemps j'ai pensé que j'étais responsable.
Comment avais-je pu tout oublier comme cela ? pourquoi je n'avais pas réagi ? pourquoi moi ?
Mes parents sur le coup, n'ont pas pris conscience de tout ça.
C'était trop violent je pense et puis c'était lui !
C'était impossible.
Malheureusement si, c'est possible.
Lors de son enterrement, l'évêque est venu me parler et m'a dit que mon grand-oncle a, sur la fin de sa vie, prié, prié pour moi pour le mal qu'il m'a fait.
À ce jour, je ne sais pas si je lui ai pardonné, je sais juste que je ne suis pas responsable. L'adulte c'était lui. Je n'ai rien fait, il devait maîtriser ses pulsions.
Ça m'a détruit, les séquelles sont toujours là.

Étant en état d'épuisement professionnel assez fort, j'ai choisi de partir quelques jours en retraite dans un monastère. J'ai profité de mon séjour pour y échanger avec un moine, le père ***. Pour la première fois, j'ouvrais ce pan dans un environnement religieux. Trois jours après, le 15 août, j'arrivais chez mes parents. Violentes crises de panique, comme à chaque fois que j'y vais depuis quelques années, et le besoin irrépressible de leur parler de tout ça, comme si ma vie en dépendait. L'impact a été effroyable, pour eux qui n'ont rien vu, pour moi qui n'ai rien dit et qui en suis même allé à douter de ce que j'avais vécu.

À l'écrire je ressens encore ses mains, sa poigne, sa proximité et le mal-être que cela me procurait juste après. Sans savoir comment l'identifier. L'impression de se sentir sale, d'être honteux. Je me rappelle avoir eu souvent du mal à expliquer à mes parents ce que j'allais y faire. Je ne sais pas non plus pourquoi j'y retournais aussi souvent si ce n'est qu'il m'y incitait fortement.

J'essaie de me rassurer en disant que cela n'était finalement « que des attouchements », au regard de ce que d'autres ont pu subir. Je n'arrive pas à être dans le pardon encore, tout autant que je n'arrive pas être en colère contre ce qui s'est déroulé. J'endosse difficilement la posture de la victime et suis attristé par la déflagration que cela a engendré au niveau familial (mes parents, mon frère et ma sœur). À l'issue de l'annonce, j'ai passé quasiment 5 jours à pleurer non-stop, jour et nuit. 2 mois après, je ne passe pas une journée sans que je sois traversé par la tristesse de cette situation. C'est la première fois que j'écris les choses, je commence aussi à le décrire en thérapie. De cela je crois qu'on n'en guérit jamais, apprendre à vivre avec en est donc le défi. Enfin, j'ai souhaité témoigner car même si les faits les plus importants ont été commis par un membre de l'Église, c'est au sein de cette même Église que j'ai pu y trouver l'écoute qui m'a fait sortir de la honte.

: 68
Pas un don mais un dû

La réparation financière est une problématique « clé » qui peut être source d'apaisement et de libération comme amener au désespoir et encore plus de rancœurs.

C'est une voie de libération, casser l'emprise de ceux qui nous ont dominés : si la manifestation de la honte et la repentance en restent au stade des mots, de nouveau, ce ne sera que paroles en l'air et une perception de s'être fait de nouveau « avoir », d'une confiance encore une fois trahie. Cet argent-là ne peut pas être de l'ordre d'une aide. Nous ne pouvons pas être redevables de « cet argent-là » ; c'est bien ceux qui nous versent « cet argent-là » qui sont redevables. Symboliquement, c'est impératif : ce n'est pas un don qui nous est fait, mais un dû qui nous est versé au titre d'indemnités aux préjudices subis. Sinon, pour nous, le chemin d'une reconstruction pleine nous est barré. C'est fini ce temps où l'agresseur(s), les responsables, l'institution nous dominaient et nous avaient sous leur emprise. Des demi-mesures mal ficelées ou « la mauvaise charité chrétienne » dans l'idée de secours comme le formulent les évêques nous replongeraient au contraire dans cette dépendance et emprise.

Plus qu'ailleurs, c'est l'être en profondeur qui est abîmé parce que cela a trait aux valeurs les plus essentielles de la personne qu'elles soient religieuses, spirituelles, humanistes ou simplement de l'être. Pour réparer cette dimension-là, c'est de la haute chirurgie : les notions d'authenticité et de conformité entre paroles et actes plus qu'ailleurs sont indispensables. L'Église se prétend porteuse de l'Évangile : comme autorité morale et spirituelle, elle est attendue à ce niveau-là. Quelles que soient les convictions et croyances des personnes victimes, la manière dont les responsables institutionnels conformeront leurs paroles à leurs actes pourra être source d'espoir comme au contraire provoquer, une profonde désespérance, une immense colère… Vis-à-vis de ces personnes, l'Église ne peut renouveler une telle attitude.

: 69
Un respect trahi

Nous avons été abusées au cours des années 1961-1964 environ par le curé de la paroisse. Nos parents, fidèles pratiquants vouaient à ce prêtre un profond respect. Ils nous envoyaient au presbytère en toute confiance. Nous y allions seules avec beaucoup d'appréhension, « la peur au ventre ».

Il était un prêtre plutôt novateur. Il organisait entre autres des camps de vacances, des séances de cinéma, faisait venir des troupes de théâtre... C'est dans ce cadre qu'il nous a fait connaître l'histoire de Maria Goretti[1]. Cette histoire est particulièrement présente dans nos mémoires, laissant trouble et incompréhension, même si à l'époque, nous avions peu d'informations sur ce qui se faisait ou pas.

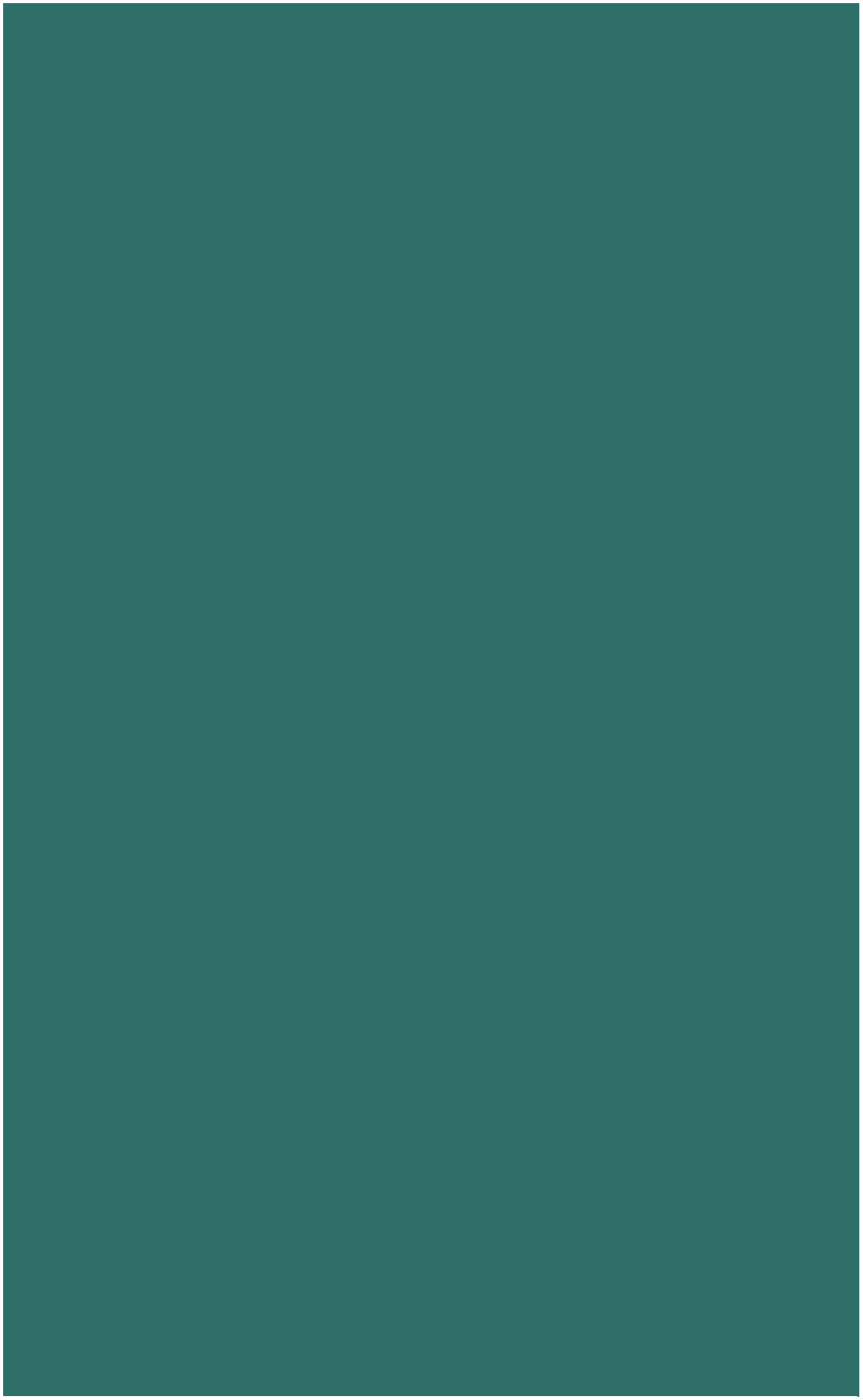
Nos parents, agriculteurs de condition modeste, cultivaient une exploitation de 8 hectares. Ils étaient travailleurs, courageux, intègres, généreux, discrets, remplissant de leur mieux leurs devoirs de « bons chrétiens ». Ils étaient généreux à l'égard des prêtres et religieuses de la paroisse. Ils ont mis un point d'honneur et fait de leur mieux pour respecter les demandes, voire les exigences formulées par ces personnes au prix de sacrifices et de grandes privations familiales et financières.

Nos parents sont décédés en 2011 et nous ne leur avons jamais dit ce que nous avons subi. Ce n'est qu'après leurs décès que l'une d'entre nous a révélé ses blessures à ses frères et sœurs, et ce n'est qu'à ce moment qu'une d'entre nous a révélé elle aussi avoir été victime des mêmes abus. J'ai eu l'impression que du fait de leur décès, mes parents savaient. Je n'avais plus personne à protéger.

Cela peut paraître étrange, mais c'est à partir de ce moment, que nous avons pris conscience de la réalité, comme si son expression la faisait exister et la rendait récente. Nous pouvons affirmer que nos parents auraient été bien peinés d'apprendre ce que nous avions subi. Avec nous, ils ont été abusés et profondément trahis.

1. Sainte italienne du début du XX^e^ siècle assassinée par un voisin qui voulait abuser d'elle (N.D.L.R.).

N.B. : Témoignage adressé par deux sœurs.



X.

Devenir témoin

: 70
Poser les mots sur nos maux

Je souhaite en profiter pour vous remercier tous
de votre travail et de votre soutien :

C'est la première fois que je me sens aussi soutenue
et « comprise » dans la durée et dans la recherche
d'approfondissement de ce que nous avons vécu !

Je voudrais vous dire que la spécificité de chacune et chacun
d'entre vous est extrêmement précieuse et nous soutient
de façons différentes !

Je voudrais dire à X un grand merci pour les mots qu'il nous
aide à poser : ainsi, la dernière fois que j'ai témoigné auprès
du presbyterium de ***.

J'ai pu dire, plutôt, je me suis entendue leur dire que j'étais
passée de victime à témoin, je ne sais pas très bien à quel
moment d'ailleurs, et je me suis étonnée moi-même de pouvoir
leur dire cela ! Vous nous aidez aussi à poser des mots sur
nos maux, et cela peut nous permettre d'avancer encore et
de mesurer le chemin parcouru !

: 71
L'enquête et la phrase qui « m'a tué »

Au quatrième trimestre de 1957, le provincial en charge d'une enquête sur le Père *** me convoque dans son bureau et me demande si je connais d'autres séminaristes (qui auraient été victimes). Je lui cite plusieurs noms dont ***. À ce nom, il s'écrie : « Ah non, pas lui quand même ! » Cette phrase « m'a tué » pour le reste de ma vie. J'ai compris que pour l'institution, il y avait ceux dont on pouvait abuser et les autres « pas touche ». Les prédateurs ne risquaient rien ou si peu, tant qu'ils œuvraient dans la sous-catégorie. Il faut se rappeler ces cohortes de propagandistes des différentes congrégations se faisant concurrence sur le terrain, courant les familles pauvres des campagnes ou des banlieues (mon cas, du 93 en plus) pour remplir leurs petits séminaires.

Mon confesseur me proposa un poste d'aide-moniteur pour une colo. Je reproduisis sur un jeune colon ce que je subissais depuis près de dix ans. Mon confesseur m'a dit qu'il fallait que je quitte le séminaire, ce que je fis « sans repaire ». Quelque temps après, je fus tenté de mal me comporter sur une gamine de quatre ans. Cela me fit un tel choc que je la lâchais. J'avais alors 17 ans, depuis je n'ai jamais plus pris un enfant dans mes bras, ni mes enfants, ni mes petits-enfants, ni mon arrière-petite-fille de quelques semaines. J'ai toujours été terrorisé quand un de mes enfants me demandait de garder les enfants chez lui pour une soirée. Je passais ce temps dans l'angoisse, bien que depuis mes dix-sept ans, il ne se soit jamais rien passé. Toute ma vie professionnelle, que j'ai plutôt bien réussie, j'ai été obligé de prouver que je n'étais pas réductible à ma banlieue et à sa population à laquelle je reste profondément attaché, bien qu'éloigné et dont je me revendique souvent.

: 72
Mensonges et inertie

C'est le prêtre lui-même qui a mis ma sœur à l'hôpital psychiatrique. Il a eu le culot de revenir la voir, et on ne pouvait rien faire. Alors qu'elle venait de tout dire à mes parents, on n'avait même pas la possibilité de faire interdire qu'il vienne la voir. Il a tout de suite compris, mes parents ont tout de suite prévenu l'évêque. Je voulais revenir sur ce dernier, car c'est vraiment contre lui que j'en ai le plus gros sur le cœur.

En 2019 je retourne le voir. À la fin de l'entretien, il me demande s'il veut que l'on fasse une enquête canonique. C'est lui qui me demande. Il la lance. (...) Mais en mai 2015, quand je lui ai dit à l'Evêque qu'elle faisait une tentative de suicide, il n'a pas bougé. (...) Il a menti à tout le monde, il n'a jamais dit qu'il a été prévenu en 2015, dans la presse c'est 2019. (...) Aujourd'hui, tout ce qu'on sait c'est qu'il (le prêtre) n'a pas obéi à l'évêque, il est dans une communauté de sœurs, il est démis de ses fonctions mais il est en vadrouille. On avait une peur, c'était qu'il se venge sur ma sœur et mes parents. On avait demandé aux gendarmes s'ils ne pouvaient pas faire quelque chose pour les protéger, ils ne pouvaient rien faire.

: 73
Libération

Il y a un peu plus d'un an, je vous ai contactés, j'ai partagé avec vous ce que j'avais vécu et qui a gâché ma vie pendant 41 ans et vous m'avez prise au sérieux. Enfin, j'ai rempli consciencieusement le questionnaire que vous m'avez envoyé.

Je ne sais comment vous remercier car depuis cette démarche auprès de vous, j'ai vécu une véritable LIBÉRATION et celle-ci DURE dans le temps puisque cela fait maintenant plus d'un an.

Je n'ai qu'un mot à vous dire : MERCI !

: 74
Un courage collectif

On arrive en 2019, il y a tous les événements, *La Parole libérée*, le film sur les religieuses abusées et donc je pense que tout ce courage collectif, cette prise de parole disant « Ce n'est pas possible, ça doit s'arrêter, on s'en fout de l'honneur de l'Église, du Pape, c'est pas la question. » La question c'est des personnes, donc on arrête de se raconter des histoires, on se parle. La base commune, c'est la vérité et ce n'est pas l'honneur de je ne sais qui ou l'intouchabilité de je ne sais quoi qui est au centre. Ce qui est au centre, c'est l'être humain et ce qu'il a vécu, c'est de prendre soin les uns des autres. À ce titre-là on ne tolère plus le laisser-faire, les silences, le roi nu : le roi nu c'est terminé. On voit que le roi est nu et on tâche d'en tirer quelque chose. C'est ce courage collectif, je pense, et le fait que le moment où j'ai ouvert la bouche, et que je ne l'ai plus refermée, c'est lorsque j'ai entendu que la personne qui était à côté de moi venait de dire « J'ai vu hier un documentaire sur les religieuses abusées, j'ai vraiment ressenti de la compassion pour ces femmes ». (...) Le fait qu'elle manifeste son humanité, la parole a surgi en moi ! Ce n'était pas prévu, je n'avais rien écrit, rien préparé, rien sécurisé, c'est sorti de moi et j'ai dit « Et bah moi aussi, j'ai été abusée dans cette communauté il y a 30 ans ». Et il n'y avait plus moyen de revenir en arrière, on était quatre dans la pièce, la parole était partie et je ne pouvais plus contrôler ce qu'elle allait faire.

Et : 113 : 154 : 195 : 236 : 277
aussi... : 114 : 155 : 196 : 237 : 278
: 115 : 156 : 197 : 238 : 279
: 75 : 116 : 157 : 198 : 239 : 280
: 76 : 117 : 158 : 199 : 240 : 281
: 77 : 118 : 159 : 200 : 241 : 282
: 78 : 119 : 160 : 201 : 242 : 283
: 79 : 120 : 161 : 202 : 243 : 284
: 80 : 121 : 162 : 203 : 244 : 285
: 81 : 122 : 163 : 204 : 245 : 286
: 82 : 123 : 164 : 205 : 246 : 287
: 83 : 124 : 165 : 206 : 247 : 288
: 84 : 125 : 166 : 207 : 248 : 289
: 85 : 126 : 167 : 208 : 249 : 290
: 86 : 127 : 168 : 209 : 250 : 291
: 87 : 128 : 169 : 210 : 251 : 292
: 88 : 129 : 170 : 211 : 252 : 293
: 89 : 130 : 171 : 212 : 253 : 294
: 90 : 131 : 172 : 213 : 254 : 295
: 91 : 132 : 173 : 214 : 255 : 296
: 92 : 133 : 174 : 215 : 256 : 297
: 93 : 134 : 175 : 216 : 257 : 298
: 94 : 135 : 176 : 217 : 258 : 299
: 95 : 136 : 177 : 218 : 259 : 300
: 96 : 137 : 178 : 219 : 260 : 301
: 97 : 138 : 179 : 220 : 261 : 302
: 98 : 139 : 180 : 221 : 262 : 303
: 99 : 140 : 181 : 222 : 263 : 304
: 100 : 141 : 182 : 223 : 264 : 305
: 101 : 142 : 183 : 224 : 265 : 306
: 102 : 143 : 184 : 225 : 266 : 307
: 103 : 144 : 185 : 226 : 267 : 308
: 104 : 145 : 186 : 227 : 268 : 309
: 105 : 146 : 187 : 228 : 269 : 310
: 106 : 147 : 188 : 229 : 270 : 311
: 107 : 148 : 189 : 230 : 271 : 312
: 108 : 149 : 190 : 231 : 272 : 313
: 109 : 150 : 191 : 232 : 273 : 314
: 110 : 151 : 192 : 233 : 274 : 315
: 111 : 152 : 193 : 234 : 275 : 316
: 112 : 153 : 194 : 235 : 276 : 317

: 318	: 359	: 400	: 441	: 482	: 523
: 319	: 360	: 401	: 442	: 483	: 524
: 320	: 361	: 402	: 443	: 484	: 525
: 321	: 362	: 403	: 444	: 485	: 526
: 322	: 363	: 404	: 445	: 486	: 527
: 323	: 364	: 405	: 446	: 487	: 528
: 324	: 365	: 406	: 447	: 488	: 529
: 325	: 366	: 407	: 448	: 489	: 530
: 326	: 367	: 408	: 449	: 490	: 531
: 327	: 368	: 409	: 450	: 491	: 532
: 328	: 369	: 410	: 451	: 492	: 533
: 329	: 370	: 411	: 452	: 493	: 534
: 330	: 371	: 412	: 453	: 494	: 535
: 331	: 372	: 413	: 454	: 495	: 536
: 332	: 373	: 414	: 455	: 496	: 537
: 333	: 374	: 415	: 456	: 497	: 538
: 334	: 375	: 416	: 457	: 498	: 539
: 335	: 376	: 417	: 458	: 499	: 540
: 336	: 377	: 418	: 459	: 500	: 541
: 337	: 378	: 419	: 460	: 501	: 542
: 338	: 379	: 420	: 461	: 502	: 543
: 339	: 380	: 421	: 462	: 503	: 544
: 340	: 381	: 422	: 463	: 504	: 545
: 341	: 382	: 423	: 464	: 505	: 546
: 342	: 383	: 424	: 465	: 506	: 547
: 343	: 384	: 425	: 466	: 507	: 548
: 344	: 385	: 426	: 467	: 508	: 549
: 345	: 386	: 427	: 468	: 509	: 550
: 346	: 387	: 428	: 469	: 510	: 551
: 347	: 388	: 429	: 470	: 511	: 552
: 348	: 389	: 430	: 471	: 512	: 553
: 349	: 390	: 431	: 472	: 513	: 554
: 350	: 391	: 432	: 473	: 514	: 555
: 351	: 392	: 433	: 474	: 515	: 556
: 352	: 393	: 434	: 475	: 516	: 557
: 353	: 394	: 435	: 476	: 517	: 558
: 354	: 395	: 436	: 477	: 518	: 559
: 355	: 396	: 437	: 478	: 519	: 560
: 356	: 397	: 438	: 479	: 520	: 561
: 357	: 398	: 439	: 480	: 521	: 562
: 358	: 399	: 440	: 481	: 522	: 563

: 564	: 605	: 646	: 687	: 728	: 769
: 565	: 606	: 647	: 688	: 729	: 770
: 566	: 607	: 648	: 689	: 730	: 771
: 567	: 608	: 649	: 690	: 731	: 772
: 568	: 609	: 650	: 691	: 732	: 773
: 569	: 610	: 651	: 692	: 733	: 774
: 570	: 611	: 652	: 693	: 734	: 775
: 571	: 612	: 653	: 694	: 735	: 776
: 572	: 613	: 654	: 695	: 736	: 777
: 573	: 614	: 655	: 696	: 737	: 778
: 574	: 615	: 656	: 697	: 738	: 779
: 575	: 616	: 657	: 698	: 739	: 780
: 576	: 617	: 658	: 699	: 740	: 781
: 577	: 618	: 659	: 700	: 741	: 782
: 578	: 619	: 660	: 701	: 742	: 783
: 579	: 620	: 661	: 702	: 743	: 784
: 580	: 621	: 662	: 703	: 744	: 785
: 581	: 622	: 663	: 704	: 745	: 786
: 582	: 623	: 664	: 705	: 746	: 787
: 583	: 624	: 665	: 706	: 747	: 788
: 584	: 625	: 666	: 707	: 748	: 789
: 585	: 626	: 667	: 708	: 749	: 790
: 586	: 627	: 668	: 709	: 750	: 791
: 587	: 628	: 669	: 710	: 751	: 792
: 588	: 629	: 670	: 711	: 752	: 793
: 589	: 630	: 671	: 712	: 753	: 794
: 590	: 631	: 672	: 713	: 754	: 795
: 591	: 632	: 673	: 714	: 755	: 796
: 592	: 633	: 674	: 715	: 756	: 797
: 593	: 634	: 675	: 716	: 757	: 798
: 594	: 635	: 676	: 717	: 758	: 799
: 595	: 636	: 677	: 718	: 759	: 800
: 596	: 637	: 678	: 719	: 760	: 801
: 597	: 638	: 679	: 720	: 761	: 802
: 598	: 639	: 680	: 721	: 762	: 803
: 599	: 640	: 681	: 722	: 763	: 804
: 600	: 641	: 682	: 723	: 764	: 805
: 601	: 642	: 683	: 724	: 765	: 806
: 602	: 643	: 684	: 725	: 766	: 807
: 603	: 644	: 685	: 726	: 767	: 808
: 604	: 645	: 686	: 727	: 768	: 809

: 810 : 851 : 892 : 933 : 974 : 1015
: 811 : 852 : 893 : 934 : 975 : 1016
: 812 : 853 : 894 : 935 : 976 : 1017
: 813 : 854 : 895 : 936 : 977 : 1018
: 814 : 855 : 896 : 937 : 978 : 1019
: 815 : 856 : 897 : 938 : 979 : 1020
: 816 : 857 : 898 : 939 : 980 : 1021
: 817 : 858 : 899 : 940 : 981 : 1022
: 818 : 859 : 900 : 941 : 982 : 1023
: 819 : 860 : 901 : 942 : 983 : 1024
: 820 : 861 : 902 : 943 : 984 : 1025
: 821 : 862 : 903 : 944 : 985 : 1026
: 822 : 863 : 904 : 945 : 986 : 1027
: 823 : 864 : 905 : 946 : 987 : 1028
: 824 : 865 : 906 : 947 : 988 : 1029
: 825 : 866 : 907 : 948 : 989 : 1030
: 826 : 867 : 908 : 949 : 990 : 1031
: 827 : 868 : 909 : 950 : 991 : 1032
: 828 : 869 : 910 : 951 : 992 : 1033
: 829 : 870 : 911 : 952 : 993 : 1034
: 830 : 871 : 912 : 953 : 994 : 1035
: 831 : 872 : 913 : 954 : 995 : 1036
: 832 : 873 : 914 : 955 : 996 : 1037
: 833 : 874 : 915 : 956 : 997 : 1038
: 834 : 875 : 916 : 957 : 998 : 1039
: 835 : 876 : 917 : 958 : 999 : 1040
: 836 : 877 : 918 : 959 : 1000 : 1041
: 837 : 878 : 919 : 960 : 1001 : 1042
: 838 : 879 : 920 : 961 : 1002 : 1043
: 839 : 880 : 921 : 962 : 1003 : 1044
: 840 : 881 : 922 : 963 : 1004 : 1045
: 841 : 882 : 923 : 964 : 1005 : 1046
: 842 : 883 : 924 : 965 : 1006 : 1047
: 843 : 884 : 925 : 966 : 1007 : 1048
: 844 : 885 : 926 : 967 : 1008 : 1049
: 845 : 886 : 927 : 968 : 1009 : 1050
: 846 : 887 : 928 : 969 : 1010 : 1051
: 847 : 888 : 929 : 970 : 1011 : 1052
: 848 : 889 : 930 : 971 : 1012 : 1053
: 849 : 890 : 931 : 972 : 1013 : 1054
: 850 : 891 : 932 : 973 : 1014 : 1055

: 1056 : 1097 : 1138 : 1179 : 1220 : 1261
: 1057 : 1098 : 1139 : 1180 : 1221 : 1262
: 1058 : 1099 : 1140 : 1181 : 1222 : 1263
: 1059 : 1100 : 1141 : 1182 : 1223 : 1264
: 1060 : 1101 : 1142 : 1183 : 1224 : 1265
: 1061 : 1102 : 1143 : 1184 : 1225 : 1266
: 1062 : 1103 : 1144 : 1185 : 1226 : 1267
: 1063 : 1104 : 1145 : 1186 : 1227 : 1268
: 1064 : 1105 : 1146 : 1187 : 1228 : 1269
: 1065 : 1106 : 1147 : 1188 : 1229 : 1270
: 1066 : 1107 : 1148 : 1189 : 1230 : 1271
: 1067 : 1108 : 1149 : 1190 : 1231 : 1272
: 1068 : 1109 : 1150 : 1191 : 1232 : 1273
: 1069 : 1110 : 1151 : 1192 : 1233 : 1274
: 1070 : 1111 : 1152 : 1193 : 1234 : 1275
: 1071 : 1112 : 1153 : 1194 : 1235 : 1276
: 1072 : 1113 : 1154 : 1195 : 1236 : 1277
: 1073 : 1114 : 1155 : 1196 : 1237 : 1278
: 1074 : 1115 : 1156 : 1197 : 1238 : 1279
: 1075 : 1116 : 1157 : 1198 : 1239 : 1280
: 1076 : 1117 : 1158 : 1199 : 1240 : 1281
: 1077 : 1118 : 1159 : 1200 : 1241 : 1282
: 1078 : 1119 : 1160 : 1201 : 1242 : 1283
: 1079 : 1120 : 1161 : 1202 : 1243 : 1284
: 1080 : 1121 : 1162 : 1203 : 1244 : 1285
: 1081 : 1122 : 1163 : 1204 : 1245 : 1286
: 1082 : 1123 : 1164 : 1205 : 1246 : 1287
: 1083 : 1124 : 1165 : 1206 : 1247 : 1288
: 1084 : 1125 : 1166 : 1207 : 1248 : 1289
: 1085 : 1126 : 1167 : 1208 : 1249 : 1290
: 1086 : 1127 : 1168 : 1209 : 1250 : 1291
: 1087 : 1128 : 1169 : 1210 : 1251 : 1292
: 1088 : 1129 : 1170 : 1211 : 1252 : 1293
: 1089 : 1130 : 1171 : 1212 : 1253 : 1294
: 1090 : 1131 : 1172 : 1213 : 1254 : 1295
: 1091 : 1132 : 1173 : 1214 : 1255 : 1296
: 1092 : 1133 : 1174 : 1215 : 1256 : 1297
: 1093 : 1134 : 1175 : 1216 : 1257 : 1298
: 1094 : 1135 : 1176 : 1217 : 1258 : 1299
: 1095 : 1136 : 1177 : 1218 : 1259 : 1300
: 1096 : 1137 : 1178 : 1219 : 1260 : 1301

: 1302 : 1343 : 1384 : 1425 : 1466 : 1507
: 1303 : 1344 : 1385 : 1426 : 1467 : 1508
: 1304 : 1345 : 1386 : 1427 : 1468 : 1509
: 1305 : 1346 : 1387 : 1428 : 1469 : 1510
: 1306 : 1347 : 1388 : 1429 : 1470 : 1511
: 1307 : 1348 : 1389 : 1430 : 1471 : 1512
: 1308 : 1349 : 1390 : 1431 : 1472 : 1513
: 1309 : 1350 : 1391 : 1432 : 1473 : 1514
: 1310 : 1351 : 1392 : 1433 : 1474 : 1515
: 1311 : 1352 : 1393 : 1434 : 1475 : 1516
: 1312 : 1353 : 1394 : 1435 : 1476 : 1517
: 1313 : 1354 : 1395 : 1436 : 1477 : 1518
: 1314 : 1355 : 1396 : 1437 : 1478 : 1519
: 1315 : 1356 : 1397 : 1438 : 1479 : 1520
: 1316 : 1357 : 1398 : 1439 : 1480 : 1521
: 1317 : 1358 : 1399 : 1440 : 1481 : 1522
: 1318 : 1359 : 1400 : 1441 : 1482 : 1523
: 1319 : 1360 : 1401 : 1442 : 1483 : 1524
: 1320 : 1361 : 1402 : 1443 : 1484 : 1525
: 1321 : 1362 : 1403 : 1444 : 1485 : 1526
: 1322 : 1363 : 1404 : 1445 : 1486 : 1527
: 1323 : 1364 : 1405 : 1446 : 1487 : 1528
: 1324 : 1365 : 1406 : 1447 : 1488 : 1529
: 1325 : 1366 : 1407 : 1448 : 1489 : 1530
: 1326 : 1367 : 1408 : 1449 : 1490 : 1531
: 1327 : 1368 : 1409 : 1450 : 1491 : 1532
: 1328 : 1369 : 1410 : 1451 : 1492 : 1533
: 1329 : 1370 : 1411 : 1452 : 1493 : 1534
: 1330 : 1371 : 1412 : 1453 : 1494 : 1535
: 1331 : 1372 : 1413 : 1454 : 1495 : 1536
: 1332 : 1373 : 1414 : 1455 : 1496 : 1537
: 1333 : 1374 : 1415 : 1456 : 1497 : 1538
: 1334 : 1375 : 1416 : 1457 : 1498 : 1539
: 1335 : 1376 : 1417 : 1458 : 1499 : 1540
: 1336 : 1377 : 1418 : 1459 : 1500 : 1541
: 1337 : 1378 : 1419 : 1460 : 1501 : 1542
: 1338 : 1379 : 1420 : 1461 : 1502 : 1543
: 1339 : 1380 : 1421 : 1462 : 1503 : 1544
: 1340 : 1381 : 1422 : 1463 : 1504 : 1545
: 1341 : 1382 : 1423 : 1464 : 1505 : 1546
: 1342 : 1383 : 1424 : 1465 : 1506 : 1547

: 1548 : 1589 : 1630 : 1671 : 1712 : 1753
: 1549 : 1590 : 1631 : 1672 : 1713 : 1754
: 1550 : 1591 : 1632 : 1673 : 1714 : 1755
: 1551 : 1592 : 1633 : 1674 : 1715 : 1756
: 1552 : 1593 : 1634 : 1675 : 1716 : 1757
: 1553 : 1594 : 1635 : 1676 : 1717 : 1758
: 1554 : 1595 : 1636 : 1677 : 1718 : 1759
: 1555 : 1596 : 1637 : 1678 : 1719 : 1760
: 1556 : 1597 : 1638 : 1679 : 1720 : 1761
: 1557 : 1598 : 1639 : 1680 : 1721 : 1762
: 1558 : 1599 : 1640 : 1681 : 1722 : 1763
: 1559 : 1600 : 1641 : 1682 : 1723 : 1764
: 1560 : 1601 : 1642 : 1683 : 1724 : 1765
: 1561 : 1602 : 1643 : 1684 : 1725 : 1766
: 1562 : 1603 : 1644 : 1685 : 1726 : 1767
: 1563 : 1604 : 1645 : 1686 : 1727 : 1768
: 1564 : 1605 : 1646 : 1687 : 1728 : 1769
: 1565 : 1606 : 1647 : 1688 : 1729 : 1770
: 1566 : 1607 : 1648 : 1689 : 1730 : 1771
: 1567 : 1608 : 1649 : 1690 : 1731 : 1772
: 1568 : 1609 : 1650 : 1691 : 1732 : 1773
: 1569 : 1610 : 1651 : 1692 : 1733 : 1774
: 1570 : 1611 : 1652 : 1693 : 1734 : 1775
: 1571 : 1612 : 1653 : 1694 : 1735 : 1776
: 1572 : 1613 : 1654 : 1695 : 1736 : 1777
: 1573 : 1614 : 1655 : 1696 : 1737 : 1778
: 1574 : 1615 : 1656 : 1697 : 1738 : 1779
: 1575 : 1616 : 1657 : 1698 : 1739 : 1780
: 1576 : 1617 : 1658 : 1699 : 1740 : 1781
: 1577 : 1618 : 1659 : 1700 : 1741 : 1782
: 1578 : 1619 : 1660 : 1701 : 1742 : 1783
: 1579 : 1620 : 1661 : 1702 : 1743 : 1784
: 1580 : 1621 : 1662 : 1703 : 1744 : 1785
: 1581 : 1622 : 1663 : 1704 : 1745 : 1786
: 1582 : 1623 : 1664 : 1705 : 1746 : 1787
: 1583 : 1624 : 1665 : 1706 : 1747 : 1788
: 1584 : 1625 : 1666 : 1707 : 1748 : 1789
: 1585 : 1626 : 1667 : 1708 : 1749 : 1790
: 1586 : 1627 : 1668 : 1709 : 1750 : 1791
: 1587 : 1628 : 1669 : 1710 : 1751 : 1792
: 1588 : 1629 : 1670 : 1711 : 1752 : 1793

: 1794
: 1795
: 1796
: 1797
: 1798
: 1799
: 1800
: 1801
: 1802
: 1803
: 1804
: 1805
: 1806
: 1807
: 1808
: 1809
: 1810
: 1811
: 1812
: 1813
: 1814
: 1815
: 1816
: 1817
: 1818
: 1819
: 1820
: 1821
: 1822
: 1823
: 1824
: 1825
: 1826
: 1827
: 1828
: 1829
: 1830
: 1831
: 1832
: 1833
: 1834

: 1835
: 1836
: 1837
: 1838
: 1839
: 1840
: 1841
: 1842
: 1843
: 1844
: 1845
: 1846
: 1847
: 1848
: 1849
: 1850
: 1851
: 1852
: 1853
: 1854
: 1855
: 1856
: 1857
: 1858
: 1859
: 1860
: 1861
: 1862
: 1863
: 1864
: 1865
: 1866
: 1867
: 1868
: 1869
: 1870
: 1871
: 1872
: 1873
: 1874
: 1875

: 1876
: 1877
: 1878
: 1879
: 1880
: 1881
: 1882
: 1883
: 1884
: 1885
: 1886
: 1887
: 1888
: 1889
: 1890
: 1891
: 1892
: 1893
: 1894
: 1895
: 1896
: 1897
: 1898
: 1899
: 1900
: 1901
: 1902
: 1903
: 1904
: 1905
: 1906
: 1907
: 1908
: 1909
: 1910
: 1911
: 1912
: 1913
: 1914
: 1915
: 1916

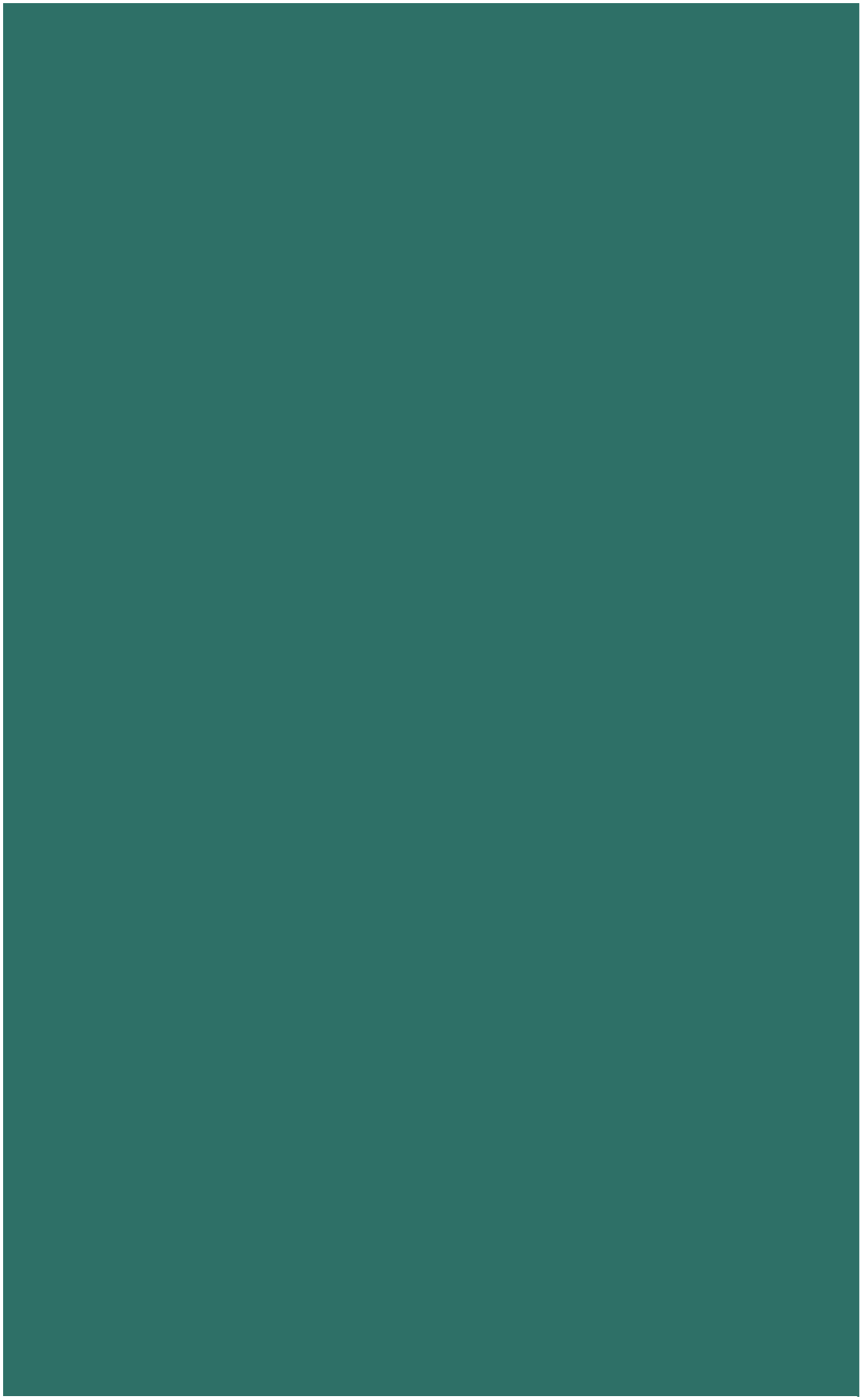
: 1917
: 1918
: 1919
: 1920
: 1921
: 1922
: 1923
: 1924
: 1925
: 1926
: 1927
: 1928
: 1929
: 1930
: 1931
: 1932
: 1933
: 1934
: 1935
: 1936
: 1937
: 1938
: 1939
: 1940
: 1941
: 1942
: 1943
: 1944
: 1945
: 1946
: 1947
: 1948
: 1949
: 1950
: 1951
: 1952
: 1953
: 1954
: 1955
: 1956
: 1957

: 1958
: 1959
: 1960
: 1961
: 1962
: 1963
: 1964
: 1965
: 1966
: 1967
: 1968
: 1969
: 1970
: 1971
: 1972
: 1973
: 1974
: 1975
: 1976
: 1977
: 1978
: 1979
: 1980
: 1981
: 1982
: 1983
: 1984
: 1985
: 1986
: 1987
: 1988
: 1989
: 1990
: 1991
: 1992
: 1993
: 1994
: 1995
: 1996
: 1997
: 1998

: 1999
: 2000
: 2001
: 2002
: 2003
: 2004
: 2005
: 2006
: 2007
: 2008
: 2009
: 2010
: 2011
: 2012
: 2013
: 2014
: 2015
: 2016
: 2017
: 2018
: 2019
: 2020
: 2021
: 2022
: 2023
: 2024
: 2025
: 2026
: 2027
: 2028
: 2029
: 2030
: 2031
: 2032
: 2033
:
:
:
:
:
:

... tant d'autres
témoignages
impossibles ou
restés dans l'ombre.

De vive voix



Extrait d'audition n° 1

Mon histoire est liée à celle de ma sœur. Nous avons été agressées sexuellement par un prêtre dans les années 50, il a été condamné à 20 ans avec circonstances aggravantes et il est mort en prison.

Mes souvenirs sont flous. Pour ma part, c'étaient des attouchements dans une 4CV, il nous emmenait au café pour prendre un verre, boire une grenadine. J'étais à côté de lui, et je me souviens des vêtements que je portais. J'avais une petite salopette bleue en short. Donc c'était pratique et puis... Et puis je me souviens aussi de ses exhibitions près de la rivière... Il nous disait « On va faire pipi » et lui il s'exhibait. Je me souviens aussi – je ne m'en suis pas souvenue tout de suite, mais pendant ma thérapie et je suis quasiment certaine – qu'il nous faisait toucher son pénis en érection. Pour moi je pense que c'est réel, mais j'ai toujours un manque de confiance en moi et des doutes. Le procès m'a beaucoup aidée parce qu'il m'a permis de comprendre des choses.

Ce genre de choses marque une vie entière, j'ai des séquelles, c'est difficile de dire tout ça. J'étais une enfant très angoissée, j'avais des troubles, maintenant je me souviens, à l'âge de 10 ans, j'avais des TOC : il fallait toujours fermer les portes, je mettais je ne sais pas combien de temps à fermer les portes, à y retourner au cas où la porte n'était pas fermée... Des malaises psychiques qui sont connus aujourd'hui... Je le réalise maintenant. J'avais des peurs injustifiées, j'avais peur de tout, des animaux, de l'orage, enfin de plein de choses. J'ai réalisé que je n'aimais pas que l'on me touche, et que l'on touche mon corps. Et ça, ça a été pendant très très longtemps et je ne savais pas pourquoi...

Je me souviens très bien d'un incident, qui s'est produit dans les années 75 à peu près, 72, 73, où je suis entrée dans une congrégation religieuse. Une fois, dans la cuisine, un prêtre qui blaguait m'a touché le bras, et là j'ai eu une réaction extrêmement vive, en disant « Je ne veux pas qu'on me touche ». Je ne savais pas pourquoi, c'était comme un réflexe vraiment profond...

C'était une réaction physique qui montrait que le corps était très, très atteint et puis non seulement le corps mais aussi la confiance, et le doute... tellement on est atteint de l'intérieur, du psychisme.

J'ai mis en place une amnésie et puis j'ai fui ma vie en entrant dans une congrégation religieuse. J'avais peur des hommes... Je ressentais un peu quelque chose et puis je l'étouffais. C'est pour ça que je ne me suis pas mariée, je n'ai pas pu et je crois que ce stade je ne peux pas le dépasser, c'est vraiment une des choses les plus difficiles. Quand je suis entrée chez les religieuses, j'avais l'impression que c'était ma vocation, mais en réalité je fuyais les hommes ; sur le coup je ne pouvais le formuler mais aujourd'hui, je peux le dire. Mon cas n'est pas isolé : beaucoup des femmes, et des hommes, des prêtres, découvrent bien après être entrés dans la vie religieuse qu'ils avaient été abusés et avaient eu une amnésie. Je ne dis pas qu'ils ont comme moi fui leur sexualité ; je n'en sais rien, mais ça détruit, ça détruit.

J'ai choisi un métier qui m'a permis d'être avec les enfants, j'ai été institutrice de mes 20 ans à 60 ans. Je fuyais les adultes – je le pense maintenant – et je suis entrée ensuite dans une congrégation, les Dominicaines des campagnes, où je suis quand même restée 10 ans. Là, j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui ont compris que je n'étais pas bien et qui m'ont conseillé de faire un travail en psychologie.

J'étais très angoissée. Un jour, j'avais été très touchée par un tableau très moderne sur l'histoire de Job. C'est à cette occasion qu'une dominicaine m'a conseillée de voir quelqu'un. Je suis allée rencontrer une psychanalyste ; j'étais terrorisée. Lorsque je suis entrée dans son cabinet, je lui ai demandé qu'elle me pose des questions. « On pose des questions à des enfants, pas à des adultes » me répondit-elle et elle s'est fermée et m'a conseillé d'aller à l'hôpital psychiatrique pour trouver un thérapeute. Je suis rentrée complètement déconfite.

Ma chance, c'est d'avoir eu un accompagnateur jésuite qui m'a beaucoup aidée. À ce propos, un jour où il n'était pas là et que j'allais très mal, je suis allé trouver un autre prêtre, un jésuite. Je lui ai dit que j'avais besoin d'amour, etc. En sortant, à côté de la porte,

il m'embrasse sur la bouche et me dit : « Tu reviens quand tu veux. » Je suis ressortie sonnée. C'est lui qui avait besoin d'amour !

Donc j'ai fait 4 ans d'analyse remboursés par la sécurité sociale, mais les défenses étaient toujours là. Cela m'a permis de sortir de ce lieu où je n'étais pas à ma place, mais... Je n'ai pas perdu la foi, parce que ça j'avais très peur de la perdre. Mais les deux fois où j'ai fait de la thérapie, donc l'analyse et ensuite la longue thérapie que j'ai faite, j'avais très peur. Mais donc je n'ai pas perdu la foi mais, par contre, rien n'est sorti du mal-être que j'avais pendant l'analyse. Je ne peux pas dire que cela n'a servi à rien, mais rien n'est remonté à ma conscience. Donc j'ai quitté la vie religieuse et je suis entrée dans une communauté de vie chrétienne où je suis depuis plus de 30 ans, et j'ai fait des sessions. C'est lors d'une de ces sessions, qui portait sur le corps, que j'ai fait un rêve. Dans ce rêve, ce prêtre était en chaire (comme autrefois dans les églises où elle était en hauteur) ; ma sœur et moi étions en bas et il nous demandait pardon. J'ai fait ce rêve quarante ans après les faits !

Je suis sortie de cette communauté, mais sans savoir rien de mon histoire : c'est vraiment le rêve qui a été pour moi un révélateur qui a tout déclenché. Ma sœur n'a pas fait cette amnésie, elle était plus grande. Un jour, elle m'a dit : « Moi, je suis une pute parce que je me suis laissé faire. » Elle avait 8-9 ans, pour elle, elle était sale parce qu'elle savait que c'était mal.

Quand je suis sortie de la vie religieuse, je voulais me marier, j'en avais le désir et j'en avais parlé, et puis j'ai même écrit à des agences matrimoniales comme ça s'appelait à l'époque. Je recevais les lettres mais je n'allais pas plus loin, c'était impossible. Je ne savais pas pourquoi, et c'est là que mon accompagnateur m'a dit que « ce n'est pas anodin avec le désir que tu as, que tu ne construises rien ! ». Je lui ai raconté et il m'a cru. Il m'a invitée à chercher des éléments concordants pour corroborer cette suspicion. Moi il y avait juste ça à l'époque, ces histoires dans la 4CV, ce n'était pas parvenu à ma conscience, voilà tout. Ma sœur en parlait – surtout avec son mari pas trop avec nous ; une fois elle m'a dit : « De toute façon c'est un cochon, et tu ne te rappelles pas quand il nous faisait mettre la main dans sa soutane, dans sa poche pour chercher des bonbons ? » Mais moi je n'avais

pas conscience de ça. Ceci dit, le fait qu'elle m'en ait parlé, ça a commencé à réactiver... Ça a mis un temps certain pour que ça revienne à ma mémoire.

Nous étions 5 enfants à la maison, pas d'argent, Papa a beaucoup peiné, il avait un camion pour faire le transport. Il partait aux Halles à Paris toutes les semaines les jeudis soirs pour monter les volailles, etc. et donc il n'y avait pas d'argent et surtout Maman était dépressive. Quand Papa n'était pas là, l'abbé *** venait prendre le café et il parlait beaucoup avec Maman. Dire qu'il avait une place dans la maison serait trop dire, mais c'était un soutien pour ma mère. Mon frère aîné nous a dit que quand il était rentré de la guerre d'Algérie, l'abbé ne mettait plus les pieds à la maison... Donc qu'est-ce qui s'était passé ? Moi je crois que le curé du village avait des soupçons, il avait dû prévenir mes parents. Je n'ai jamais soupçonné qu'il y ait quoi que ce soit entre Maman et lui, mais il avait des femmes en parallèle et il se payait les enfants... J'ai découvert des choses au procès qui sont... horribles !

Il y a eu un événement important : mon père, qui était malade, est mort chez lui. Or, le même samedi notre mère nous apprenait que l'abbé *** redevenait curé de notre village. Alors là, on a dit « Ah non, alors là, il n'enterrera pas Papa ». Et à ce moment-là, on s'est parlé entre sœurs ; on a décidé unanimement qu'il n'enterrerait pas Papa. Donc on a fait des pieds et des mains, on a trouvé un autre prêtre. Mais, le dimanche, le prêtre doyen du secteur, qui était venu pour présenter notre curé à ses nouveaux paroissiens lors de la messe, a dit au moment des défunts : « Prions pour X (mon père) qui est décédé hier. » Et l'abbé *** qui était en train de célébrer à côté lui a dit « mais comment tu sais ça toi ? » : nous ne l'avions pas prévenu. Et le doyen a exigé de passer par le curé. Ce dernier a eu l'audace de venir à la maison. Il est entré par la porte de la cuisine comme il faisait autrefois, et là, ma sœur s'est présentée devant lui, elle lui a tendu la main en le regardant droit dans les yeux et elle lui a dit : « Monsieur l'abbé, vous vous souvenez de moi ? ». Il ne s'est pas démonté, il est entré dans le salon, il s'est installé, à côté du cercueil... Je n'ai pas pu supporter, je suis sortie. C'était vraiment quelqu'un qui avait une aura pas possible hein et qui était intouchable ; il avait la réputation d'aimer les femmes et de ne pas être très net de ce côté-là, comme un certain nombre de prêtres, mais on ne disait rien sur son attitude par rapport aux enfants...

Les enfants ne parlent pas, ils avaient peur de parler et le curé *** achetait leur silence par des cadeaux : il a acheté un vélo à ma sœur, un landau de poupée à une autre et il a continué toute sa vie jusqu'au procès. D'autres filles victimes nous ont révélé qu'il leur avait payé des télés. L'argent il en avait, je ne sais pas trop comment, sauf qu'à un moment il était économe du diocèse alors on s'est posé des questions, sauf qu'après c'est plus nos affaires. C'était un vrai prédateur qui a sévi pendant 50 ans. Une de mes belles-sœurs l'a encore vu en 1992 (plus de vingt ans après les faits nous concernant) emmener des gamins à la piscine. Cela m'a révoltée et j'ai voulu faire quelque chose, mais un juge des enfants de ma communauté chrétienne m'en a dissuadée : « Oh, m'a-t-il répondu, de toute façon, 40 ans après on n'ouvrira pas un dossier pour ça, si ça décharge ta conscience tu peux le faire, mais… » Et du coup j'en suis restée là, mais j'ai écrit à l'évêque de ***. Je lui disais que ce prêtre s'était livré à des actes répréhensibles par la loi et je l'ai relancé l'année d'après au pèlerinage de Chartres.

Ma sœur aussi me disait « Je l'ai encore vu, il allait à l'église avec un petit garçon à la main ». J'avais aussi prévenu une dame catéchiste du village qui avait des soupçons. Ma sœur m'a pratiquement affirmé qu'elle avait écrit au procureur à l'époque, et le procureur avait diligenté les gendarmes, qui étaient venus chez elle, sauf que comme ce monsieur (l'abbé ***) était très bien avec tout le monde, y compris avec les gendarmes… Ceux-ci ont débarqué chez elle – qui en tremblait – et lui ont dit : « Ben alors Madame, qu'est-ce que vous lui avez fait à l'abbé ***, qu'est-ce que vous lui voulez, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? ». Donc cette femme a été désarçonnée et cela n'a pas été plus loin. Elle s'est sentie menacée. Ça me fait pleurer des choses comme ça parce que c'est atroce : le procureur et les gendarmes ne nous ont pas crues. Je me sens un peu culpabilisée parce que je me dis qu'à l'époque ce n'était pas à l'Église qu'il fallait que j'aille, c'était à la justice. Et du coup, ma sœur m'a dit : « On le dénonce dans la presse. » Mais je n'avais pas le courage, j'avais peur et je lui ai dit : « Mais qu'est-ce qu'on va aller dire dans la presse ? » Mais vous voyez, non, c'était à la justice qu'il fallait aller mais j'avais en tête ce qu'avait dit le juge des enfants : « Oh tu sais tu peux décharger ta conscience, mais… » Enfin en tout cas, moi c'est ce que j'ai entendu et ça m'a…

En 2000, alors que j'étais en vacances chez Maman, la dame qui venait l'aider nous dit : « L'abbé *** a été arrêté ce matin ! » Je suis tombée des nues ; ça été une bouffée d'air, je suis rentrée j'ai dit à Maman : « Je prends l'apéro ! » La fille qui l'a dénoncé est une jeune, qui avait 15 ans à l'époque, qui a piqué une crise lors d'un cours sur la sexualité et s'est sauvée. C'est l'infirmière qui lui a fait cracher le morceau et le collège a appelé la police. Ils se sont vite aperçus qu'il y avait outre elle, sa sœur, et d'autres filles, et à deux elles avaient dit « À 18 ans on le dénoncera », parce que les parents ne les croyaient pas.

La justice a fait un extrêmement bon travail. Quand il a été arrêté en 2000, ma sœur et moi avons écrit au procureur. Chacune de notre côté, car c'était très important que l'on garde chacune notre liberté. Elle voulait y aller ; moi, je priais pour ne pas y aller. J'avais une peur épouvantable, et puis j'avais honte. Et puis, j'ai reçu une convocation.

Aux assises, moi j'ai parlé peu, ma sœur, elle, est passée avant moi, elle a parlé trois quarts d'heure, et elle en a dit plus à la justice qu'à moi. Je crois que c'est mieux, parce que l'on ne veut pas se détruire les unes les autres. Après avoir parlé, je n'ai fait que pleurer. Je n'ai pas arrêté de pleurer pendant les trois jours. On est revenues et à chaque fois ça recommençait, j'en ris maintenant. Quand il y a eu une interruption de séance, les jeunes qui étaient d'un côté, parce que nous nous étions d'un côté et eux ils étaient tous de l'autre côté, ils se sont levés et ils nous ont sauté dans les bras : « Oh merci, merci, si vous saviez, etc. » Parce que d'après ce que moi j'ai retenu, d'après ce que la gendarme m'a dit je crois, quand ma sœur a parlé, le président lui disait « Monsieur, est-ce que ce que dit Madame est vrai ? » et lui il ne répondait pas. « Je vous demande de regarder Madame en face et de dire si ce qu'elle dit est vrai. » Et là il a baissé la tête et il a dit « Oui c'est vrai », très petitement, et ça a été je crois, parce que ma sœur avait décrit un certain nombre de choses.

Je me souviens d'une pauvre femme qui vivait dans la campagne, dans une cabane, elle était alcoolique, elle avait deux enfants, elle était seule… Il lui a fait avoir un HLM. Il a payé je ne sais pas trop quoi… et il se payait la femme ! Elle était consentante mais, au procès, quand elle a appris qu'il avait abusé sa fille, elle s'est mise

à hurler, elle était hystérique, elle disait que jamais, jamais, elle aurait pu imaginer cela. Et cette femme elle a dit : « Moi je crie parce que de toutes façons le psychiatre il a dit qu'il fallait que ça sorte. » Mais vous savez c'était impressionnant. C'est fou ce que l'on apprend aux assises ; c'est pourquoi je pense que les évêques devraient tous assister à un procès d'assises pour voir ce que c'est.

On a vu au procès qu'il s'adressait à la fratrie, garçons et filles, ça ne le gênait pas lui ; il entrait dans les familles, mais l'on a compris au procès qu'il choisissait des familles où il n'y allait pas avoir de représailles. Où les gens allaient peut-être être plus vigilants, à la pharmacie par exemple, il y avait des enfants de notre âge mais il ne s'y attaquait pas. Il emmenait en vacances dans sa région les enfants des familles pauvres qui ne pouvaient pas partir en vacances. Ma sœur m'a dit que beaucoup de ces enfants sont « passés à la casserole ». Il venait dans l'école primaire, et dans l'école primaire, il confessait. Il y avait un petit salon et... Moi je ne me souviens pas de ça, mais ma sœur se souvient très bien, parce que la directrice qui était institutrice disait : « une telle, monsieur l'abbé, vous attend au salon... »

C'est au procès que j'ai pris conscience que j'étais une victime. Parce que même avant, même si j'avais déjà des souvenirs, tout ça, pour moi le mot victime n'existait pas... D'ailleurs, je n'aime pas ce mot-là. Maintenant, je dis « J'ai été victime », mais je ne suis pas victime. Je trouve cela infériorisant. C'est associé pour moi à la honte et tout le reste ; non, je dis que j'ai été agressée, que je crois même que j'ai été violée mais je n'en sais rien. « Quand on a une jambe cassée on fait avec. » Avec un traumatisme, on essaie de faire avec. Comme on peut.

On est restées jusqu'à la fin, les trois jours, mais moi qu'est-ce que j'ai entendu... C'est tellement dur ce que les autres ont subi que je me dis qu'heureusement que je ne sais pas trop pour ma sœur. Le procès m'a détruite, même si ça m'a aidée sans doute après, mais sur le moment je me suis dit, « Tu ne peux pas t'en sortir là il faut que tu fasses une thérapie » mais pas une analyse, donc je suis allée voir un thérapeute, pas catho, et un homme, ça c'était clair. J'avais besoin de ça, vraiment. Ça a été très efficace. Mais très long, j'y retourne encore de temps en temps, surtout depuis 3-4 ans, que je me suis un peu remise là-dedans, surtout

avec la cellule d'écoute et puis je fais des témoignages à Lourdes aussi et puis la CEF, tout ça, et puis moi j'ai besoin de rencontrer aussi d'autres personnes, qui me semblent très abîmées aussi et je me dis quelque part que j'ai de la chance, j'ai de la chance parce que vraiment je peux vivre...

L'évêque du moment s'est très bien comporté : quand il a su qu'il était arrêté, il était parti à Rome, c'était en 2000 pour un pèlerinage, il a pris un avion et il est rentré. Il a laissé tous les pèlerins à Rome et il a mis un mot dans la presse, tout de suite, en disant qu'il pensait aux victimes... Il est ensuite venu dans le village, je l'ai entendu parler aux paroissiens ; c'était vraiment très bien. Il ne savait rien parce que toutes les archives ont été détruites, c'est lui-même qui me l'a dit. Le soir du verdict, il m'a rappelée et l'on s'est parlé trois quarts d'heure par téléphone. J'ai terminé en lui demandant de ne pas faire appel car nous, les victimes, on ne voulait pas revivre cela.

L'évêque à l'époque m'avait répondu la première fois lorsque je l'avais alerté (8 ans avant le procès) en me disant qu'il ne savait pas que ce n'était pas opportun de le remettre là... Il était complètement à côté du sujet. Je l'ai revu un an après, mais il n'en est resté aucune preuve écrite. Quand je lui ai écrit 10 ans après (le prêtre avait été condamné à 20 ans de réclusion criminelle entretemps), il m'a répondu qu'il ne s'en souvenait pas, qu'il était prêt à prendre sa part de responsabilité mais « qu'il y avait des gens qui ne croient pas au verdict ». C'est exact. Lorsque quatre ans après le procès, j'ai revu une personne qui a fait le catéchisme avec lui, elle m'a demandé : « Mais alors ces affaires, c'était vrai ? » Quatre ans après, elle ne le croyait toujours pas... Elle pensait que c'était une erreur judiciaire tout en m'avouant que son frère n'arrêtait pas de lui dire : « Mais enfin, ouvre tes yeux ! »

Il y a eu une soirée de pardon ou de réparation, je ne me souviens plus du terme, qui a été très très bien menée, très bien faite. Pour moi, c'était le début où j'avais commencé un tout petit peu à parler. On était allés voir le film *Spotlight* avec l'évêque d'***. Ma sœur est venue à cette soirée de pardon et elle a explosé ; elle était vraiment très, très mal. La liturgie avait prévu que l'on pouvait soit aller se laver les mains, soit recevoir le sacrement des malades, car cela n'était pas destiné qu'aux catholiques et l'on ne

savait pas qui avait été victime. Ma sœur était complètement en pleurs ; je suis allée vers elle et elle me répétait : « C'est l'eau, c'est l'eau, c'est l'eau, c'est les mains, c'est le lavage des mains. » Elle était obsédée par la saleté. Et depuis ma sœur m'a avoué qu'elle était toujours en train de laver ; le fait est qu'elle a des comportements de propreté excessifs. C'est terrible de se sentir salie au point de ne plus pouvoir vivre.

Extrait d'audition n° 2

Il m'est arrivé souvent de faire une relation à moi-même de ma vie de manière chronologique et c'est comme ça que je vais procéder. Mais je ne souhaite pas trop me raconter parce que les souvenirs sont interprétés, donc l'on peut aussi greffer beaucoup de choses, donc autant que faire se peut, je vais essayer d'être objectif même si c'est éminemment subjectif tout ce que je vais dire. Pourquoi ? Parce que je ne pense pas que mon histoire personnelle intéresse qui que ce soit, ce qui intéresse tout le monde c'est l'histoire de tous, de toutes les personnes abusées et comment faire non pas pour que ça ne se reproduise plus, mais que cela arrive bien moins souvent que dans les années passées et encore aujourd'hui.

En première année d'apprentissage de la lecture, cela allait bien mais la deuxième année, je me suis senti très mal, j'ai commencé à bégayer, à inverser les syllabes des mots. J'ai recommencé à pisser au lit ; qu'est-ce qui a pu se passer d'autre ? J'étais extrêmement angoissé, je ne voulais pas aller en récréation, je restais dans la classe, la maîtresse me chassait à chaque fois mais je voulais rester dans la classe. D'autres choses qui peut-être me reviendront... Mes parents s'en sont rendu compte, mais je ne sais pas au bout de combien de temps, mais je suis allé voir un psychiatre.

J'ai fait des études, mon père étant ingénieur, il fallait que je sois ingénieur je ne pouvais imaginer autre chose, mais je n'avais pas envie d'être ingénieur donc j'ai choisi l'agriculture. Et puis à la sortie de l'école je ne voulais toujours pas être ingénieur, donc j'ai commencé à faire l'ouvrier agricole au grand dam de mes parents qui ne m'ont jamais dit ouvertement leur inquiétude. Et puis j'ai réussi à trouver une petite ferme où je suis resté pendant vingt ans. J'étais le roi, j'étais pénard. J'étais même devenu obsédé par mes vaches et ma journée était rythmée par la traite, mais c'était pour moi une obsession. Pendant la traite, j'étais vraiment protégé de tout. C'était un moment de grâce, quelque chose que j'ai bien connu auprès de ma mère je pense, la vache donne son

lait, la vache se détend... je venais rechercher de la paix. Et je la trouvais. On était déjà à la traite automatique, mais ça m'arrivait très souvent de traire une vache à la main pour le plaisir.

Toutes les parcelles étaient groupées, c'était vraiment une entité fermée, il m'arrivait d'aller dans mes prés et de m'allonger nu sur l'herbe, seul au monde, et de poser une question en silence, je ne savais pas quelle question je posais mais... Donc je me cachais ou quelque chose était caché en moi que je ne connaissais pas encore. Je n'avais pas de relations amoureuses, bien sûr. Un travail psychothérapeutique m'a néanmoins permis de m'ouvrir les yeux sur le fait que cette ferme était vraiment une prison, une prison où j'étais pénard, mais c'était une prison, je m'étais vraiment enfermé. Donc j'ai choisi un jour d'arrêter et de reprendre des études ; des études d'infirmier à quarante-sept ans. J'ai vendu mes vaches, c'était un plongeon dans le vide mais salutaire en ce sens que je me suis plus ouvert aux relations et j'ai rencontré la belle-sœur d'un ami agriculteur. Je l'avais rencontrée déjà avant, elle évoquait l'idée d'aller plus loin dans la relation mais ça me faisait trop peur ; j'ai mis quand même sept ans à me rendre compte que c'était la femme de ma vie. Un jour quelqu'un m'a parlé d'elle (cela faisait deux ou trois ans qu'on ne se voyait plus) ; elle m'attendait toujours et nous nous sommes mariés. Dès que j'ai commencé à m'ouvrir à elle, tout de suite des souvenirs me sont revenus.

Je ne savais vraiment pas où j'en étais, donc il a fallu aussi que je travaille ça patiemment et avec tout l'amour de mon épouse. Et puis un jour, une image m'est revenue, que je n'ai pas comprise tout de suite : je voyais un enfant nu assis au bord d'un lit dans une chambre éclairée faiblement avec un mur. Au début, je ne voyais pas trop ce que c'était. Je trouvais ça très bizarre, c'était toujours la même image très précise qui me revenait régulièrement à des moments de la journée. Et puis, je me suis rendu compte un jour que cet enfant nu, c'était moi. Je ne sais pas pourquoi ça m'est venu, mais c'était moi qui étais là nu assis sur un lit dans une pièce. Je savais pourquoi j'y étais, j'avais quand même fait des liens, j'ai eu conscience très vite que ce monsieur m'avait agressé. Mais il a fallu attendre encore un ou deux ans avant que ça se précise, et puis, j'ai enfin réussi ; une autre image est venue où je vois ce Père entrer avec sa chemise noire dans la pièce, et le noir se fait, voilà. Je ne me souviens de rien d'autre, et quand je suis

à ce moment-là, quand je pense au noir qui se fait je crois que je pourrais retrouver ce qui s'est passé après, mais je n'y arrive pas, c'est impossible.

Lorsque je m'allongeais nu dans les prés en plein midi et que je regardais le soleil, je réclamais l'amour de Dieu, je n'étais pas en état d'extase mais j'étais en désir d'extase. Je ne sais pas ce que je mimais quand je faisais ça. Je fais un lien avec cette image où j'étais assis, nu au bord du lit et où, quand il est entré dans la pièce, je sais que je me suis allongé, je sais qu'il m'a dit « allonge-toi », qu'il a fait « éteins la lumière ». Je crois que c'est ça que je mimais, la scène en pleine lumière alors que j'avais vécu dans le noir... Mais je ne saurais pas dire ce qui s'est passé après je n'ai aucun, aucun souvenir. Ça reviendra peut-être, mais quand je suis concentré en rêve, entre veille et sommeil, que je revois ces images, j'ai toujours un moment de grande rébellion quand j'arrive à ce moment-là, c'est black.

Voilà à peu près les souvenirs que j'ai de cette agression, je ne sais pas combien de temps elle a duré, ni combien de fois ça s'est produit ; je sais que j'ai été en contact avec lui dès la onzième en 1967, j'avais six ans, et qu'il est parti courant 1969. Juste avant ma première communion, ça par contre je me souviens très bien que c'est lui qui préparait la première communion et au moment de la célébration je le cherchais partout dans les prêtres, je le cherchais partout, je regardais partout et je ne le trouvais pas. Je ne sais pas pourquoi je le cherchais, parce que c'est lui qui m'avait préparé je ne sais pas ou peut-être que... Et ce jour-là la première communion pour moi c'est précieux parce que j'ai quand même le souvenir du père Supérieur qui me donne le corps du Christ et qui m'a sauvé peut-être comme ça. Mais je me souviens très bien aussi de la sortie de l'église où je me suis effondré en pleurs, mais effondré en pleurs, je crois que jamais j'ai pleuré autant dans les bras de ma mère que ce jour-là. Je ne savais pas pourquoi mais maintenant je fais un lien avec cette situation, j'étais extrêmement tendu à ce moment-là, j'étais avide d'amour, et pas servi en proportion de mon avidité pour l'amour auquel je désirais adhérer de tout mon cœur d'enfant... Donc ce Père, j'ai pu lire dans des comptes-rendus d'anciens élèves une ou deux allusions à ce monsieur qui apparemment était coutumier du fait et se servait largement dans la cour de récréation.

Mon épouse m'a écouté et m'a aidé à apprendre à avoir des relations sexuelles avec quelqu'un ; elle m'a aidé à entrer en relation avec les autres. C'est pour cela qu'en psychiatrie je me sens chez moi. Les personnes que je rencontre en tant que patients ils sont comme moi et je suis comme eux, et ils sont comme vous et vous êtes comme eux. Sauf qu'ils sont à un moment de leur vie où ils sont en grande souffrance et ils demandent de l'aide. J'ai eu beaucoup d'aide, mais j'aurais pu ne pas m'en sortir même.

J'ai rencontré, dans mon métier d'infirmier en psychiatrie, un monsieur qui a été violé pendant dix ans par le prêtre de son village. Il a cinquante ans et tout s'effondre pour lui ; il se rend compte des dégâts et tente de se suicider régulièrement. Il est en grande souffrance car il a porté plainte auprès de l'évêque publiquement, et cet évêque est venu lui transmettre la demande de pardon du prêtre. Et, m'a-t-il dit, « comme un imbécile j'ai dit oui je lui accorde le pardon ? ». Et maintenant il s'en veut terriblement parce qu'il se dit « j'ai accordé un pardon qui ne m'a même pas été demandé par la personne, qui n'est même pas venue me voir en face ». Ce monsieur que j'ai rencontré là au travail qui lui a des souvenirs, il n'est pas entouré... Il est assailli de souvenirs. De souvenirs d'odeurs, de souvenirs de voix, de souvenirs de mots, de souvenirs de toucher. Il pourrait s'en sortir aussi s'il avait, s'il a les aides nécessaires, je ne sais pas d'où ça vient ces aides-là, c'est mystérieux.

Et on est toujours dans cette culture du pardon à tout prix alors que, je ne sais pas, quand on va se confesser ce n'est même pas nous-mêmes qui donnons le pardon il n'y a que le Christ qui peut pardonner. Donc là il y a vraiment une anomalie de fonctionnement et puis de théologie je n'en sais rien, mais c'est redoutable, le pardon dans l'Église il peut être redoutable, c'est une arme de soumission terrible. Et j'ai eu aussi cette idée-là, j'ai même écrit au provincial, je lui ai dit « je souhaite pardonner » et puis maintenant je me dis : « Mais quel con ? Je ne souhaite pas pardonner, c'est à lui de souhaiter de me demander pardon ou alors, ou alors... ». Le pardon c'est quand on peut tourner la page une fois qu'on l'a lue, si on la tourne sans la lire, ça ne va pas. Vous voyez ce que je veux dire, c'est-à-dire qu'il faut une reconnaissance circonstanciée des faits, il faut qu'on ait mis en place pour que ça ne se reproduise pas, il faut des tas de choses.

C'est une véritable effraction dans le psychisme d'une personne et c'est ça que toutes les personnes qui ont été cambriolées nous disent, à quel point ça a été traumatisant. Un viol c'est un cambriolage du corps et du psychisme, c'est ô combien plus traumatisant, mais c'est tellement traumatisant qu'on préfère le silence parfois. C'est ce que ce monsieur rencontré au travail me disait : « Mais jusqu'à vingt ans je me laissais violer… » ; « À vingt ans j'avais les capacités de dire non, eh bien non, il me donnait de l'argent et il me manipulait, il manipulait ma famille. » Donc il a fallu une force, je ne sais pas quelle force, où il a puisé cette force-là pour enfin arrêter de se faire violer.

Moi mon idée, c'est tout d'abord que dans l'Église, la femme est tellement considérée comme dangereuse qu'il y avait – et peut-être y en a-t-il encore je ne peux pas le prouver, mais pour moi c'est évident – qui pensaient que « plutôt qu'il aille voir des femmes autant qu'il se satisfasse avec des petits garçons, c'est moins grave, ça se verra moins, un enfant c'est, de toute façon c'est un perverti en puissance donc un de plus un de moins ce n'est pas grave ». Les abus envers les petites filles et les femmes existent aussi, on le sait, mais je ne peux pas en parler en connaissance de cause.

J'ai renoué avec l'Église depuis que je suis marié parce que mon épouse, elle, est très investie dans l'Église, d'une manière très belle d'ailleurs. J'entends toujours les blagues stupides des prêtres au sujet des femmes, ils sont contents, ils rigolent ensemble. Ils doivent faire un travail immense pour retrouver l'Évangile et beaucoup arrivent à le faire heureusement, mais il y a toujours du travail au niveau du fonctionnement de l'Église, c'est l'Église d'abord même si dans les mots l'Évangile est mis en avant et avec le Pape qu'on a ça, ça nous aide. Donc l'idolâtrie de l'Église pour moi c'est le péché originel de l'Église et on n'en sortira pas si les prêtres ne sont pas formés à la vie quotidienne hors Église. (…) Pour moi toute idolâtrie fait que l'on a une relation d'emprise notamment par la sexualité. Ce sont deux choses qui vont ensemble. Les juifs quand ils parlent des dix paroles, des dix commandements, ils font une relation entre chacun des cinq premiers avec chacun des cinq derniers et pour eux, le deuxième commandement concerne l'idolâtrie et le septième qui lui correspond, concerne l'adultère. (…) Pour moi c'est évident que dès lors qu'on idolâtre sa mère

l'Église, on se croit tout puissant et si on est tout puissant, on est tout puissant aussi sexuellement et un prêtre immature se sent alors autorisé à passer à l'acte criminel. C'est pareil en famille, dans le sport, dans les quartiers fermés...

Je ne crois pas que la confession soit un outil pour abuser plus facilement, je ne vois pas de relation en ce qui concerne les enfants... Mais je ne suis pas certain... en fait je me suis posé souvent la question de savoir si ce *** m'avait pris en confession... je n'ai aucun souvenir... cela était sans doute obligatoire à l'époque, pour communier... sans doute... cela me trouble à l'instant... j'ai aussi une image où je me vois assis sur ses genoux, c'est une image qui me met mal à l'aise : est-ce qu'un enfant de 8 ans était entendu en confession ? Je ne me souviens pas de confession avant l'âge de peut-être dix ans où j'ai refusé d'y aller après être parti en claquant la porte du confessionnal parce qu'on me posait des questions sur des choses que je ne comprenais pas qui étaient sur... sur la sexualité ; je m'étais mis à pleurer et étais parti sans finir la confession.

La confession est un beau sacrement, un dialogue libre en présence du Christ. Mais si c'est un enjeu de pouvoir et de reprise en main des jeunes, c'est dangereux mais ça ne tiendra pas de toute façon. Il me semble que cela ne traverse l'Église aujourd'hui que comme de vieux souvenirs. Mais c'est vrai... je suis troublé par l'idée de la confession comme outil de manipulation... même pour des petits... je ne sais si je l'ai vécu... avec cet homme...

Ce que j'ai vécu avec cet homme, je ne sais pas ce que ça m'a donné, ça m'a peut-être rien donné, ça m'a peut-être pris des choses, par contre c'est tout le reste, tout ce qui s'est construit au-dessus de ce vide, c'est un vide relationnel qui s'est produit, et au-dessus de ce vide relationnel quelque chose s'est créé d'harmonieux, peut-être est-ce cela, la grâce du Christ dont j'ai toujours désiré la présence malgré le mépris de l'Église que je nourrissais. Ce qui me permet d'entrer en relation malgré tout, et c'est ça l'enjeu finalement, comment on peut entrer en relation avec les êtres humains ; une vie ça sert à ça. Mais je ne dirais pas que ce que j'ai vécu m'a permis ça, mais je n'ai pas eu d'autre solution que de m'appuyer sur ce vide avec beaucoup de mal et beaucoup de danger. Je pense que j'ai risqué ma vie beaucoup hein, je me suis

brisé tous les os du corps, j'avais une mésestime de moi terrible parce que je..., ce vide était prodigieusement dangereux.

Tout viol, il n'y a aucun viol anodin, il n'y a aucun viol qui se reconstruira tout seul, je crois que c'est important de continuer, d'ailleurs c'est ce que l'Église commence à comprendre, que ce sont des crimes, que ça ne se répare pas par un petit pardon entre deux portes.

J'attends de la CIASE que le maximum de faits soient répertoriés, que le maximum de victimes soient reconnues, que le maximum de criminels soient reconnus aussi, peut-être pas en tant que criminels devant la justice, mais au moins devant l'Église, et puis puisque c'est l'Église qui a demandé la mise en place de cette commission, j'attends qu'elle aide, qu'elle ouvre les yeux vraiment pas pour dire « plus jamais ça, ou c'est la der des ders ». On s'en fout de ça mais pour dire « on fait autrement maintenant, on fait autrement, la sexualité c'est merveilleux, la sexualité ça donne du plaisir, la sexualité ça permet d'être équilibré ». Par la transparence de la lumière, on met des choses en lumière, pour pouvoir réapprendre à aimer. Le monde sera meilleur si la sexualité est aimée et enseignée en tant qu'aimée.

J'avais peur d'avoir un enfant, de peur que je cherche à en faire un copain – je ne sais pas pourquoi, c'était mon obsession ; j'aurais aimé être père, mais je voulais surtout qu'en prenant soin d'un enfant, je cherche à soigner l'enfant que j'étais, j'avais peur de ça. Mais ma vie est réussie quand même.

La seule chose dont j'avais envie, c'était de rigoler. Alors j'ai dit à Papa : « Mais qu'est-ce que je vais faire chez les bonnes sœurs, Papa ? » Et Papa m'a dit : « Oh tu vas essayer de faire de la philosophie, c'est intéressant, tu verras. » Voilà, bon. Je suis arrivée dans cette optique, pas très intelligente, ça je le reconnais humblement... Je commençais à lire des livres de philo, j'allais avec beaucoup de plaisir à la messe et je me suis vraiment convertie mais, au fond, je garde de cette époque un souvenir... Peut-être les autres gens, quand ils parlent de ça, ils me voient autrement, libre à eux, mais moi je vois le chemin intérieur que j'ai fait. Mais comme beaucoup d'adolescents, vous savez, à cet âge-là, on n'est pas très tourné vers les autres, on est surtout tourné vers soi.

Donc je m'occupais de moi, de ma petite conversion, je lisais des livres, je lisais la Bible... C'est vrai que, quand je regarde aujourd'hui la philosophie du père fondateur, c'était très séduisant. Parce qu'il parlait de tout ce dont vous êtes préoccupé quand vous êtes jeune. L'amour ordonné... voilà ! Mais si vous regardez bien, Aristote commençait son éthique par la recherche du bien, tandis que le père fondateur commençait l'éthique en inversant l'ordre... Il disait que la première expérience d'éthique qu'ont les gens, c'est l'amour d'amitié et donc il commençait avec l'amour d'amitié. Et c'est sûr que ça vous parle en tant que jeune. Et comme dans ce couvent il n'y a pas grand monde pour partager l'amour d'amitié, évidemment chaque frère se cherchait une âme sœur, voilà. Au fond, c'était un peu le résultat de tout ça. Et comme on voyait le père fondateur avec des queues de femmes qui l'attendaient à son parloir, je pense que chaque frère, pour imiter le père fondateur, cherchait à avoir le plus possible d'amour soi-disant spirituel et à passer ainsi pour un bon prêtre. Pour tous les prêtres qui étaient là, quand une fille nouvelle arrivait, ils étaient contents : encore une âme à sauver avec l'amour.

Dès que je suis arrivée, le père fondateur a été très vite extrêmement affectueux physiquement, c'était très gênant, mais vous

pouviez encore penser que c'était seulement des gestes... Au début, il procédait toujours de manière à ce que vous puissiez vous dire, si je dis quelque chose il va répondre : « Mais non, mais ce n'était pas un geste, c'était un hasard. » Vous voyez ? C'était bizarre, c'était toujours ambigu... Vous ne saviez pas quand la ligne était franchie. Mais le frère *** quand il a commencé avec moi, m'a carrément sauté dessus. Et imaginez-vous, moi j'avais 19 ans, lui avait 20 ans de plus. Il avait 39-40 ans : pour quelqu'un de 19 ans, c'est vraiment un vieillard...

Quand je réfléchis aujourd'hui à la question : « Mais pourquoi n'ai-je pas réagi ? » Mais parce que c'était un saint, c'était une star ! Quand il vous faisait des grâces, c'était bien pour vous ! C'est compliqué à expliquer et, jusqu'à aujourd'hui, je ne le sais pas. La seule chose que je sais, c'est que proposer ce genre de relations à une personne qui vous est confiée aussi jeune, c'est grave. Je me suis confessée pendant des années de fautes que j'ai pu commettre, mais je vois bien aujourd'hui qu'avec une personne de 19 ans, c'est inacceptable... Aucun thérapeute, aucun médecin, personne ne fait ça. Dans la communauté, c'était normal. Vous voyez, je m'étais confessée que j'avais eu des relations sexuelles avec mon premier petit ami, d'ailleurs c'est ça qui ne plaisait pas à mes parents qui sont profondément catholiques et, du coup, ils ont beaucoup parlé avec moi et ils ont pris la bonne décision, j'aurais fait pareil : envoyer leur enfant ailleurs, dans une autre atmosphère, pour qu'il réfléchisse. Mais au fond ça ne m'a pas traumatisée. C'était un péché, ce n'était pas bien, tout le monde fait des bêtises, mais eux, à la communauté, ils s'en sont servis pour me dire : « Tu as été une très grave pécheresse, ce que tu as fait était très grave. » J'étais dépeinte comme une Marie-Madeleine au dernier degré, et ce frère me dit : « Mais ce que tu fais avec moi c'est pour guérir tout ça. » (....) Les Frères se sont servis de toutes mes petites failles ou de mes défauts pour en sortir ce que eux voulaient de moi.

Au début, j'étais à *** ; c'est le père X qui était mon père spirituel, parce-que le père fondateur m'avait dit que c'était lui que je devais prendre comme père spirituel. Or ce père est parti pour un autre prieuré. Comme le père fondateur me tripotait à ***, j'ai essayé de lui échapper. Je suis donc allée dans ce prieuré pour rejoindre cet autre prêtre, mais ce qui s'est passé là ressemble

exactement à l'histoire de la pauvre sœur ***. J'arrive à ce prieuré et là, le père X me saute dessus : il vient dans ma cellule la nuit, en disant qu'il faut mieux se connaître spirituellement et que ça va me faire du bien pour ma vie d'avant, puisque j'ai eu des blessures à cause de mes péchés. Et je me suis ainsi retrouvée dans le lit de ce prieur qui était aussi une grande star. Moi, j'ai eu peur, je ne peux pas vous dire à quel point, j'ai eu honte, mais je ne sais pas pourquoi je n'ai pas réagi. Aujourd'hui, je donnerais une paire de claques et je dirais : « Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ! »

À l'époque, ce n'est pas quelque chose qui me venait comme ça d'un coup. C'était une agression préparée, le Père s'intéressait à vous, il vous donnait l'impression que vous étiez une personne très importante, et que vous étiez élue par Dieu pour vivre ça avec lui. Et d'ailleurs, quand je disais : « Est-ce que tu vis aussi des choses comme ça avec d'autres sœurs ? » Alors il me répondait : « Non, non non, parce que ça, ce sont des amitiés privilégiées comme Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse d'Avila. » Bien sûr, je ne crois pas du tout qu'ils aient vécu cela les pauvres, ni d'autres saints, qui n'ont jamais rien fait de travers. Quand vous écoutez les conférences mystiques du père fondateur c'est toujours très… « Jean, le disciple que Jésus aimait, et il lui a donné la Sainte Vierge… » et la Sainte Vierge apparemment vivait avec le pauvre Saint Jean la même chose que nous dans cette communauté. C'était atroce ! Moi quand je pense à ces conférences mystiques, j'en suis encore malade. C'était toujours des histoires comme ça, vaseuses. Saint Jean avec la mère bien-aimée, et tout ça c'est spirituel, c'est au-dessus des lois humaines.

Et donc, cela vous donne la possibilité de faire tout ce que vous voulez, puisque c'est spirituel et que c'est entre le père spirituel et la victime ; personne n'a rien à dire. Et vous vous disiez, c'est quand même curieux que le père X passe les nuits avec telle ou telle fille et on vous répondait : « Ah non, il ne faut pas juger parce que c'est la direction spirituelle. »

Comme vous le savez, un couvent, ce n'est pas une prison. C'est une communauté de personnes adultes, mais nous étions maintenues dans une espèce d'obéissance infantilisante. Pour n'importe quelle chose ridicule, il fallait demander au père « machin »…

On n'a jamais pu se développer vraiment parce que la direction spirituelle, c'était plus une recherche d'amour d'amitié qu'une recherche de Jésus. Je me suis trouvé ma spiritualité intérieure par moi-même. J'ai lu les *Sources Chrétiennes*, j'ai lu Saint Augustin bien que ce fût interdit parce que j'aimais beaucoup. J'ai lu tout Saint Jean de la Croix, mais ce n'est pas le père fondateur qui vous disait de faire ça ! Il fallait écouter les conférences mystiques du père fondateur et écouter ses conférences philosophiques, c'était la réponse à tout. En fait, on n'avait pas de noviciat.

Il régnait une incompétence atroce. Quand un prêtre estimait qu'il était le père spirituel d'une fille, il fallait que la fille rentre au couvent sans aucun discernement, et les supérieures devaient se débrouiller comme elles pouvaient avec les filles qu'on leur confiait et qui n'avaient pas une vocation éprouvée.

J'aurais dû être dans un véritable noviciat, avec une mère abbesse attentive et à l'écoute, avec des gens qui me forment, au lieu de me jeter dans un souk pareil, à 19 ans, où les prêtres règnent. Quand vous disiez : « Je vais voir le père untel », la supérieure n'avait plus rien à dire. Il y avait un désordre absolu. Personne n'enseignait la vie religieuse, parce que ce n'est pas ça la vie religieuse : de courir de curé en curé pour parler des heures dans un parloir, ce n'est pas ça la direction spirituelle.

Nous n'avons donc jamais eu de vraie supérieure parce que c'était toujours entièrement dirigé par les prêtres, et le prêtre disait à la supérieure : « Telle sœur ne doit pas faire ça, telle sœur ne doit pas faire ci. » En fait, les supérieures étaient des pantins.

En plus, je passais ma vie à lutter contre mon anorexie… Je ne suis pas psychiatre, mais je pense que c'est typique quand vous ne voulez pas de votre corps, vous arrêtez de manger. D'ailleurs je n'ai pas mangé, je crois, pendant une année entière. Je mangeais trois feuilles de salade et des flocons d'avoine au petit déjeuner et personne ne l'a vu. Quand j'étais chez les Clarisses, l'abbesse regardait tout ce que mangeaient les jeunes et elle nous faisait la leçon en disant : « Il faut absolument bien vous nourrir. » Elle a bien vu que j'avais des désordres alimentaires et, chez les Clarisses, c'était le paradis parce que la mère abbesse me disait : « Je vais vous aider. La sœur cuisinière vous prépare des plats

tout à fait adaptés pour une personne ; vous mangez tout ce qu'il y a et vous ne vous posez pas de questions. » Donc j'ai été très en forme chez les Clarisses. Mais je vous parle aujourd'hui avec l'expérience de la vie, mais à l'époque, je pense que, même quand je suis sortie, j'étais un pauvre petit oiseau qui n'avait pas eu le temps de se développer et ni le temps de réfléchir. J'étais vraiment très, très détruite.

Dans la communauté, ils vous isolent tellement que vous avez l'impression d'être la seule personne qui vit ça. Et vous ne pouviez le dire à personne, le père fondateur disait toujours : « C'est le secret ! C'est de l'ordre du secret ! » Donc, vous êtes totalement isolée en vous-même et là, s'est ouvert un univers pour moi parce-que je me suis dit « Je ne suis pas la seule. C'est assez généralisé ». Du coup à ce moment-là, j'ai commencé à parler avec les uns et les autres que je connaissais bien. Et d'ailleurs je me rappellerai toute ma vie, un prêtre m'a parlé de ça et m'a dit : « Tu sais, c'est de l'amour d'amitié et c'est pour faire comprendre l'amour de Jésus pour les autres. » Mais j'ai dit : « Mais comment peux-tu faire ça avec tout le monde ? Humainement, ça ne se fait pas. » Il m'a répondu : « Mais non, parce que je suis prêtre, je suis pour tout le monde. » Et donc, ça voudrait dire que si, dans votre paroisse, des femmes seules sont malheureuses, et bien, en tant que chrétien, vous irez consoler toutes les femmes seules de la paroisse. Et votre femme, elle, n'a rien à dire parce que c'est spirituel. Voilà. C'est ça qui a fait que j'ai commencé à me dire : « Non ça ne va pas. » Et petit à petit, je me suis dit : « Ce n'est pas possible. Je ne peux plus vivre comme ça. » La nuit, je ne dormais plus, ça me tracassait terriblement. J'étais très angoissée et, souvent, je me suis dit : « Je vais sauter par la fenêtre, c'est la seule solution. » D'ailleurs, il y a bien une fille, une victime du père Y, qui a sauté par la fenêtre. Elle a survécu et, ensuite, la sœur *, lui a dit de se mettre à genoux devant le père Y pour lui demander pardon d'avoir fait cette tentative de suicide.

Je ne pense pas que je vivais une véritable vie religieuse. Je survivais, entre mes crises de boulimie, mes vomissements, les cours que je devais préparer, les parloirs avec le père X, les parloirs avec d'autres… C'était vraiment une drôle de vie. Et j'ai tenu là-dedans encore quelques années jusqu'au jour où je me suis dit : « Soit je me suicide, soit je quitte. »

Parce-que même moi qui faisais des signalements à l'Église, vous ne savez pas comment je me suis faite traiter. Avec arrogance, et de haut, avec tous les Oblats qui ne me parlaient plus. Le père X m'a dit : « Tu es complètement... Tu es un cas psychiatrique, il faut te faire examiner par un psychiatre du tribunal ! » Voilà... Moi maintenant, ça m'est égal, vraiment ça ne me touche plus, mais ça m'a fait beaucoup de peine.

Je trouve aussi qu'il faut absolument faire quelque chose pour que les prêtres qui ont commis des abus caractérisés, comme les pères X, Y, Z, etc. soient réduits à l'état laïc parce que les victimes ne peuvent pas se reconstruire quand ces gens-là, qui les ont violées dans un parloir disent encore la messe.

Le père Z avait dit au père fondateur avant d'être ordonné prêtre : « J'ai une tendance pédophile, il ne faut pas me mettre avec des enfants. » Eh bien, le père fondateur l'a ordonné. Je lui ai dit : « Mais vous ne comprenez pas ? » Et il me le racontait en plus, il m'a répondu : « Oui oui, il va se faire soigner. » Mais vous n'ordonnez pas un prêtre qui a des tendances pédophiles. Tout était comme ça, et en plus ça détruit votre sens moral, parce que quand on vous raconte des choses comme ça, vous finissez par ne plus savoir ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

Je pense que, moi, j'ai eu la chance de venir d'une famille chrétienne, vraiment chrétienne en actes, et d'avoir été très soutenue. Et j'ai trouvé un mari en or. Même encore aujourd'hui à 57 ans, si je suis très angoissée, et ça peut m'arriver, j'arrive à le gérer. Mais il y a des gens comme moi, qui ont les mêmes maladies que moi, les mêmes problèmes. Mais quand je regarde la vie qu'ils ont, j'en suis révoltée, je ne peux pas vous dire, ça me fait pleurer encore maintenant.

J'ai des enfants maintenant qui ont l'âge que j'avais quand je suis rentrée dans la communauté et, en fait, ça m'a encore redonné du courage pour recommencer à témoigner parce que je n'aimerais pas que ça arrive à mes enfants ou aux enfants que je connais, ou quiconque de cet âge-là.

Extrait d'audition n°4

Je ne me souviens que de très peu de choses. Je dois dire avant d'entrer dans les faits que ce qui est frappant c'est cette espèce de black-out, de silence. Je suis entré en analyse, sur différents sujets évidemment, mais de ça je n'ai jamais parlé. Et ça a provoqué un très grand silence, dont j'ai découvert l'origine l'année dernière, avec ma compagne, qui est psychologue. Je me suis rendu compte alors, à ce moment-là, que je n'en avais jamais parlé.

Je ne me souviens pas de paroles, mais je me souviens d'odeurs, de sueur, de sperme, de chaleur. Et je me souviens que j'étais à la fois dégoûté et terrorisé. Je ne sais pas quels mots il faut utiliser, mais cela ressemble quand même à un viol. Même s'il n'y a pas eu de fellation, à ma connaissance. Si j'avais à choisir je dirais non, mais je n'ai aucune mémoire des mots prononcés.

Moi ce que j'attendais, ce que j'attends que vous offriez, qui est précieux finalement, c'est pouvoir parler. Un moment émancipateur. C'est vraiment émancipateur, se sortir de quelque chose dont j'ai toujours ignoré ou sous-estimé les effets. J'ai parlé de black-out tout à l'heure, mais c'est plutôt un effet de souffle, c'est-à-dire que c'était quelque chose de violent, et on vit avec cela en oubliant les origines et ce qui s'est passé. C'est en retravaillant sur tout cela depuis un an que je m'en suis rendu compte.

Je ne sais pas si j'ai perdu la foi mais j'ai certainement rompu avec l'Église comme institution, mais pas avec l'Évangile comme exigence de vérité, ni avec ces sources de notre culture.

J'ai réagi vivement à la demande qui m'avait été faite de participer sous forme d'entretiens semi-directifs à une étude conduite par l'INSERM, car je refusais d'être un objet de recherche – ni même d'ailleurs un sondé – supposé alimenter les statistiques contribuant à de futurs articles. Je souhaitais pouvoir être entendu par des responsables de l'institution qui a couvert ces méfaits. Je voulais témoigner des dégâts subis dans ma vie personnelle.

Il y a quelque chose qui est de l'ordre d'un refoulement radical, mais c'est là. Je l'ai découvert l'année dernière, en discutant avec ma compagne, j'ai dit : « Mais voilà, mon silence, c'est ça ! » Quand on se tait, c'est qu'il y a quelque chose qu'on n'arrive pas à dire. Je ne l'ai compris que l'année dernière, j'avais 72 ans. Vous vous rendez compte ? Et brusquement c'est à ce moment-là que votre commission est annoncée, je veux dire, il y a eu un concours de circonstances formidable. Puis, cela vous est confié à vous Monsieur, que j'admire beaucoup, comme patriote et haut fonctionnaire français. Ce sont des mesures de confiance. Je me suis dit qu'il va falloir que je prenne cela à bras le corps. Et depuis cette période-là, j'ai changé mes rapports y compris avec mes enfants. J'ai cessé de les materner, j'ai pris plus de distance avec eux, je suis un grand-père plus actif. Depuis un an, il y a eu énormément de changements positifs en réalité. Et je pense que le fait de pouvoir venir ici, encore une fois sans chercher une cause unique, ce n'est pas la cause unique de ces problèmes, mais la cause initiale. Le fait que ce soit la cause initiale, c'est beaucoup plus important que la suite, c'est ça que je veux dire.

Le facteur déclenchant a été la date choisie par la conférence des Évêques : « depuis 1950 ». C'était fondamental. Et tout de suite j'ai écrit une chronologie sur un bout de papier. J'ai l'ai fait dans le TGV, puis j'ai vérifié, et j'étais dans les clous. Donc je vais pouvoir témoigner. Et ce laps de temps que vous avez choisi, 70 ans, c'est fondamental parce que c'est peut-être des choses qu'on est seulement capable d'aborder à nos âges.

Encore une fois, il faut être assez vieux et assez sage pour aborder ces questions-là, sans que ça ait des effets destructeurs maintenant. Peut-être que si l'on n'arrivait pas à en parler avant, c'était pour se protéger. Parce que si on en parlait avant, qu'est ce qui se passait ? Imaginons que j'ai fait une lettre vengeresse, qu'est-ce qui se serait passé ? Je ne l'aurais peut-être pas supporté moi-même, j'aurais provoqué un scandale. Je n'aurais pas été capable d'assumer les conséquences, j'aurais détruit une communauté, pour un seul individu. Il y a un âge où l'on est capable de revenir sur ces questions-là, sans dommages, parce que les dommages ont déjà été faits. Ça n'en ajoute pas, c'est l'inverse. C'est pour ça que je parle d'émancipation, de venir parler ici. Il peut en sortir une plus grande légèreté.

Nous habitions en banlieue parisienne, et il m'a emmené dans les châteaux de la Loire. Je me souviens d'une scène un soir, il était venu dîner, et il m'explique dans le couloir que ma mère n'a jamais eu d'orgasme. Je suis désolé de la brutalité, mais il y a des phrases qui reviennent comme ça. Pourquoi il parlait de ça ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le prêtre dit ça au fils. Donc, en fait, il était plus pervers que ce que je pensais. C'était un pervers masqué. Je me souviens de cette phrase, et moi je ne savais pas où me mettre. Et là je n'avais pas 12 ans, j'étais un peu plus âgé.

On l'invitait, c'était très chic. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'amis, donc ils ne recevaient jamais personne, mais avoir un prêtre à sa table, c'était extraordinaire. Pour ma mère, c'était merveilleux. C'était l'homme de confiance. Donc pourquoi on ne parle pas ? Pourquoi on ne se révolte pas ? Il y a tout ce que vous dites sur l'omerta, mais il y a aussi le fait de mettre en cause un choix structurant des parents, qui confient votre éducation à une institution religieuse avec des prêtres. Donc c'est une garantie de morale. En plus dans un collège où on ne rencontre pas de filles. Donc on est tranquille.

Surtout, on est un agent actif de son refoulement. C'est frappant de constater le contraste entre la place que ça prend dans la vie ultérieure, et le silence qui entoure tout ça. C'est une omerta auto-imposée, un refoulement. Parce qu'avant d'arriver à un âge avancé, on ne mesure absolument pas l'impact que ça a. Moi je m'en suis rendu compte en écrivant. Sans vouloir, encore une fois, tout ramener à ça, quand même, c'est le point initial, le point de départ, à la fois des faits et de la situation. La situation est aussi grave que les faits, que l'ambiance. Mais c'est aussi parce qu'à 12-13 ans c'est le point de départ de la vie. Donc, il y a un téles-copage car cela arrive à ce moment-là. C'est pour cette raison que la date que vous avez retenue est tellement importante, ce n'est pas un viol à 25 ans, ça n'a rien à voir.

Je réponds à votre question sur la possibilité d'écriture, j'y ai pensé, mais je ne peux pas écrire là-dessus. J'ai commencé à écrire à propos de mes voyages. Je ne peux pas. Après tout, c'est plus utile de parler ici que d'écrire là-dessus. Si j'écris un itinéraire personnel, ça ressemblera plus à des mémoires, sans rien dire de personnel. Je ne le peux pas.

Finalement, un tel regard rétrospectif n'est possible qu'assez tard dans la vie. Sinon c'est trop coûteux et trop douloureux. Parce que trop de choses sont réactivées. On vit sans doute mieux en laissant ça de côté, en laissant cela sous le tapis et en oubliant. Parce que c'est trop compliqué. Il faut un certain détachement. Imaginons qu'il n'y ait pas eu de commission ? Qu'est-ce qu'on fait ? C'est parce qu'on ne peut pas écrire non plus. Enfin certains peuvent, mais on vit avec ça jusqu'à la fin.

Vous savez que les pédocriminels s'insèrent dans une famille, donc repèrent dans quelle famille ils vont s'installer. Le prêtre avait repéré que j'avais un père âgé de 65 ans à cette époque, et qu'il pouvait donc prendre sa place. Quand j'étais jeune, on croyait que mon père était mon grand-père, ce qui me mettait en rage. À cette date, mon frère aîné avait 31 ans et ma mère 49 ans. Vous voyez bien que dans cette configuration familiale, on trouve une place pour un homme ayant l'âge habituel d'un père ; en l'espèce il avait 38 ans et moi j'en avais 11.

Il est venu chez mes parents pour me prendre ou me voir le jeudi qui était à l'époque le jour de congé scolaire hebdomadaire. Les abus sexuels ont eu lieu soit dans la maison familiale – on est dans le summum de la transgression, ce qui participait probablement à l'excitation de sa pulsion perverse et à son plaisir – puisque mes parents étaient commerçants, et qu'ils travaillaient au rez-de-chaussée, dans le magasin, et les abus se passaient dans la salle à manger au premier étage. La séparation entre le pédophile et moi d'une part et mes parents d'autre part, c'était un escalier.

J'ai passé mai 68 sur les genoux de ce prêtre, ce qui me permet de ne pas partager l'opinion de Joseph Ratzinger qui date la pédophilie de la permissivité sexuelle de mai 68 et de ses suites. À la fin de l'année scolaire, donc en juin 1968 – j'avais 12 ans – j'ai indiqué à ma mère que je ne voulais plus voir ce prêtre sans lui en indiquer les raisons et elle ne m'a pas posé de questions. Le prêtre est ainsi sorti de ma vie quotidienne pour demeurer présent dans mon corps, ma vie psychique, affective, sexuelle, et particulièrement aujourd'hui.

J'utilise une formule qui n'est pas scientifique pour décrire cela. J'utilise le terme de « passager clandestin de mon psychisme ». Dans mon psychisme, il y a cet homme et il y sera toujours. Je pense que le fait fondamental, c'est d'avoir été utilisé comme un objet. Cette double caractéristique que vous tentez, comme

enfant, de vous constituer comme sujet mais que vous avez été utilisé comme un objet, c'est ce qui va structurer votre vie et qui est, je pense, très difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas connu cela, qui se sont toujours vécu comme sujet, capitaine de leur âme pour paraphraser Shakespeare.

Cet événement déjà catastrophique pour moi a été suivi d'une seconde catastrophe qui est la mort de mon père en 1971 alors que j'avais 15 ans. Donc vous voyez le redoublement qui s'opère ; l'intrusion dans ma vie du « faux père » mais vrai pédophile, usurpant la place du père, puis la mort du père. Il faudrait d'ailleurs que l'Église catholique cesse de faire appeler les prêtres « mon père », source d'une confusion regrettable sur la paternité, eux qui se prétendent les défenseurs de la famille traditionnelle.

Par ailleurs le silence et le processus de refoulement ont fait leur œuvre. J'ai donc oublié son visage, sa voix... et même pendant longtemps le nom du pédophile, qui ne m'est revenu que plus tard, aidé par le fait que c'était à la fois un nom propre et un nom commun. Je serais par exemple incapable de vous le décrire.

Je voudrais illustrer ce processus de complète dissociation entre mon psychisme conscient et l'expérience traumatique, l'ensevelissement des souvenirs traumatiques dans une case qui ne peut être ouverte. J'ai mis 40 ans à me rendre compte que j'ai rencontré et épousé ma femme dans la même commune que celle de l'église et de la cure où j'ai rencontré le pédophile. Et je n'ai jamais, pendant 40 ans, fait le lien entre deux événements se situant à 7 ans d'écart dans le temps et situés dans le même espace, en l'espèce la même commune. Le refoulement est donc extrêmement puissant.

Pour moi la pédophilie est le crime parfait. C'est le crime par lequel l'auteur a presque toutes les chances que sa victime ne parle jamais ou en tout cas jamais dans la période pendant laquelle la société considère que les faits ne sont pas prescrits. Alors là aussi j'ai une formule – j'aime bien les formules – : « les muets parlent aux sourds ». Le muet c'est moi ; les sourds c'est vous et la société. Ceux qui ne peuvent pas parler rencontrent ceux qui ne veulent pas entendre. La victime ne peut pas parler de ces choses-là, du

moins pendant longtemps, et la société ne veut pas entendre. Je pense que c'est lié au fait que l'indicible ne peut pas être dit et l'impensé ne peut pas être pensé.

Les forces de refoulement sont tellement fortes que vous oubliez le visage, vous oubliez la voix, vous oubliez le nom, vous oubliez le prénom. En fait, je n'ai retrouvé ce nom et ce prénom que très indirectement parce qu'un de mes frères était élève dans le lycée professionnel où le prêtre était professeur et aumônier. Très probablement c'est un des liens, c'est-à-dire qu'il connaissait non seulement ma tante mais un de mes frères. Mais, voyez pour être parfaitement honnête, pendant des années je me suis demandé si ce nom, qui est un nom propre et un nom commun, que j'ai oublié et retrouvé pendant ma psychothérapie, était celui du prêtre. Et je pense que c'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas pu ou pas souhaité faire une procédure judiciaire.

En 2010 se révèle la pédophilie de masse des Églises catholiques irlandaise, américaine, allemande… et le sujet remonte à la surface. En écoutant mon sens du devoir et compte tenu de mon statut social – je me suis dit : « Si je me tais, qui va parler ? » J'ai eu un seul avantage, c'est que personne n'a remis en cause mon témoignage ! Au moins je suis une victime à qui on n'a pas dit « tu affabules, tu es un ennemi de l'Église catholique »…! J'ai écrit dans *Le Monde*, à la troisième page, mon témoignage et celui d'une autre victime a été publié. J'ai donné un témoignage à *Réforme*, qui est l'hebdomadaire protestant. J'ai été interviewé et filmé pour *KTO* et cet enregistrement a servi de support à un débat avec M^e^ Morice et l'évêque qui s'occupait du sujet à l'époque. J'ai rencontré de nombreux parlementaires de droite et de gauche ; j'ai rencontré l'avocat qui conseillait la victime d'un évêque et j'ai été contacté par des victimes.

À l'époque, je défendais l'idée qu'il fallait une commission d'enquête parlementaire, qu'il fallait prolonger le délai de prescription qui était plus favorable aux criminels sexuels que pour les délinquants en col blanc commettant un abus de biens sociaux – c'est ce qui a été fait récemment par la loi présentée par M^me^ Schiappa. Je défendais l'idée d'un recensement des cas, y compris prescrits, pour que la société sache ce qui s'est passé et que nous soyons reconnus et puis peut-être que des faits prescrits – comme dans

l'affaire Preynat – pouvaient révéler des crimes non prescrits puisque les criminels sont des criminels d'habitude ; on n'est pas pédocriminel une seule fois.

Ce que j'ai constaté, c'est que tout le monde en France parle de la laïcité comme un fait acquis, moi je parle de la République clérico-laïque ou laïco-catholique. Je suis de ceux qui pensent que la République se séparant de l'Église catholique il y a un siècle a noué avec elle, en réalité, une alliance. Et ce que j'ai constaté, c'est le refus des parlementaires et, à ma grande tristesse, des parlementaires de mon parti, de se saisir du sujet. La réponse qu'ils m'ont tous faite – c'est vrai qu'ils étaient pour la plupart dans l'opposition : « Ça va passer comme une agression d'un parti laïc contre l'Église catholique, donc ce n'est pas possible, ce n'est pas opportun, c'est politiquement très délicat… ».

Par contre, par l'intermédiaire d'un ami, qui avait des relations avec la CEF, j'ai rencontré un évêque pour témoigner à la Conférence des évêques de France. C'est ce qui a entraîné cette lettre de Philippe Barbarin – qui m'a énormément surpris mais que je trouve significative. Le terme qu'utilise Philippe Barbarin en 2010 pour qualifier ce que j'ai subi est le terme d'« injustice ». J'ai subi « une injustice ». J'ai eu beau chercher dans les dictionnaires, je vois assez bien à quoi correspond l'injustice, mais je ne vois pas bien en quoi elle s'applique à un crime ou délit sexuel. Et, quand on lit cette lettre qui a sans doute été relue par l'avocat du diocèse, on voit que c'est une lettre qui est dans le registre de la compassion – surtout que mon témoignage indique que je ne combats pas l'Église catholique, je suis chrétien – et donc c'est une lettre de compassion qui surtout ne parle pas des faits, ni ne les qualifie pas ni ne les reconnaît. Enfin c'est une lettre très habile qui vise à dire qu'il s'est peut-être passé des choses regrettables… Tout en sachant que les faits sont prescrits « grâce à Dieu »… Ce genre de lettre, c'est ce qu'il faut conseiller à l'Église catholique de cesser d'écrire. La fausse compassion, il n'y a rien de pire !

J'achèverai cette audition sur l'Église et quelques recommandations. Prudemment, car je ne suis plus membre de cette Église et son destin m'indiffère. Je considère – et j'utilise une référence du domaine de la santé où j'ai travaillé, que l'Église catholique est la boîte de Pétri de la pédophilie. Pour plusieurs raisons qui ont été

évoquées longuement par des personnes que vous avez auditionnées, par des victimes. D'abord il y a la question du sacré : la sainte Église qui, selon Joseph Ratzinger est indestructible, donc l'institution prime sur l'homme, donc tous les comportements des prêtres, des évêques, des archevêques, des cardinaux, du pape, c'est « il faut sauver l'institution quoi qu'il arrive, peu importe la situation des hommes ».

Deuxième chose, c'est bien sûr la sacralisation du prêtre, donc une situation de pouvoir – et vous savez que toute situation de pouvoir entraîne l'abus de pouvoir. Je trouve que les engagements qu'ils prennent sont catastrophiques. Le premier, c'est la chasteté, c'est-à-dire la répression des pulsions. L'être humain étant ce qu'il est, il ne suffit pas de le dire ou de le jurer pour le respecter et plus on réprime la sexualité, plus on favorise des comportements déviants.

La pauvreté qui entraîne la dépendance. Je vous le dis car une de mes tantes était religieuse, et je connais très bien les effets de ce genre de vœux.

Et puis l'obéissance qui est un autre facteur de dépendance. Ensuite il y a le célibat qui entraîne la solitude. Et puis, cette caractéristique de l'Église catholique de faire de tout une série de comportements des péchés ou, dans son jargon, des conduites intrinsèquement désordonnées. Sont mis ensemble et sur le même plan la masturbation, l'avortement, la contraception, l'adultère, l'homosexualité… des actes autorisés par la loi, mais condamnés par l'Église. Et puis vous avez une catégorie indistincte qui est la pédophilie qui, elle, est condamnée par la loi mais qui a été tolérée *de facto* pendant des siècles par l'Église. Donc la notion de péché que je connais et reconnais comme chrétien me semble ne pas permettre de discerner la spécificité des crimes sexuels. L'ancien prêtre Preynat est persuadé d'avoir commis un péché, pas des crimes susceptibles d'une sanction pénale à laquelle il souhaite échapper.

Il y a la confusion des rôles : il faudrait que l'Église se convainque que les enfants doivent cesser d'appeler « père » quelqu'un d'autre que leur père. Surtout que, à l'époque, c'était un père particulier qui s'habillait avec une robe et qui était supposé asexué.

Il faut aussi que l'Église cesse d'utiliser les catégories du pardon et de la damnation. Il faut que l'Église arrête de mettre en avant le devoir de pardon de la victime. Cela renverse l'ordre des choses.

Ensuite il y a la question récente du geste financier. Je suis très admiratif de la novlangue que développe l'Église catholique qui a du mal à utiliser les mots pour ce qu'ils sont. Donc je remarque que l'Église n'ose pas parler d'indemnisation ou de réparation mais de « geste financier ». Moi, personnellement, cette indemnisation ne changera rien à ce qui s'est passé.

J'espère que votre commission illustrera que « crime ancien, souffrance actuelle ». C'est-à-dire que si c'était « crime ancien, souffrance ancienne », mais ce n'est pas le cas. Il m'est arrivé quelque chose en 1967-68, si c'était équivalent à une chute de bicyclette, je m'en souviendrais et je passerais à autre chose. J'espère vous montrer que le traumatisme, est permanent, il peut s'atténuer avec le temps ou par la compréhension des faits, mais il ne disparaîtra jamais. Donc je récuse tout ce dont on parle à longueur de journée à la télévision : « faire son deuil ». Il y a eu un problème, et puis on « fait son deuil », et ça a disparu, c'est merveilleux, et on passe à autre chose.

Vous demandez à des victimes de venir vous parler. C'est une approche, l'approche par la victime. Mais prenons l'approche par les criminels. Il y a une institution qui a le fichier quasiment exhaustif des criminels ; ça s'appelle la Conférence des évêques de France. Demandez à la Conférence des évêques de France la liste exhaustive de tous les prêtres et religieux pédophiles, dont ils ont eu connaissance – qu'ils aient ou non dénoncé les faits – et vous aurez l'approche par les criminels, qui sont moins nombreux que les victimes. Je voudrais lire le dossier du diocèse de Lyon sur le prêtre qui a abusé de moi.

Je pense que les évêques de France doivent collaborer à votre mission. Mais mon message c'est que vous cherchez avec les victimes des aiguilles dans une botte de foin, mais il y a le fermier qui a créé la botte de foin.

J'ai confiance dans l'indépendance de votre commission. Dans votre acronyme, ce qui est important, c'est le « i ». J'ai confiance

dans le président et dans vous-même pour respecter cette indépendance. Je l'ai dit, j'ai confiance dans votre probité, votre compétence. Je n'ai pas de problème avec la commission. Maintenant c'est normal que quelqu'un comme moi, qui n'est plus membre de l'Église catholique et qui a subi une agression sexuelle, vous dise que la Conférence des évêques de France saisissant une instance dont elle demande la création, c'est une situation ambiguë. Je ne suis pas là pour critiquer la commission, au contraire ; vous allez faire un travail extrêmement important. Je persiste à penser que nos parlementaires devraient se préoccuper de cette question par une commission d'enquête dotée de pouvoirs et pas seulement une mission d'information comme l'a fait le Sénat. Mais je pense que c'est important que vous soyez là ; vous avez remarqué que je ne suis pas le seul à vous le dire.

Je vais vous citer un exemple pour vous montrer que je ne suis pas anticatholique en citant un cas défavorable pour l'Église protestante. J'ai eu, à cette époque-là, un témoignage d'un pasteur calviniste – je suis calviniste, à l'époque conseiller presbytéral de ma paroisse – et ce pasteur m'écrit « j'ai été sexuellement abusé au même âge que vous par un pasteur luthérien ». Et bien, je n'ai jamais pris contact avec ce pasteur et quelque temps après j'ai détruit cette lettre. L'union des victimes devrait faire la force, mais j'ai vécu mes témoignages publics comme une espèce de calvaire personnel. La révélation d'autres faits c'est quelque chose qui réveille votre douleur.

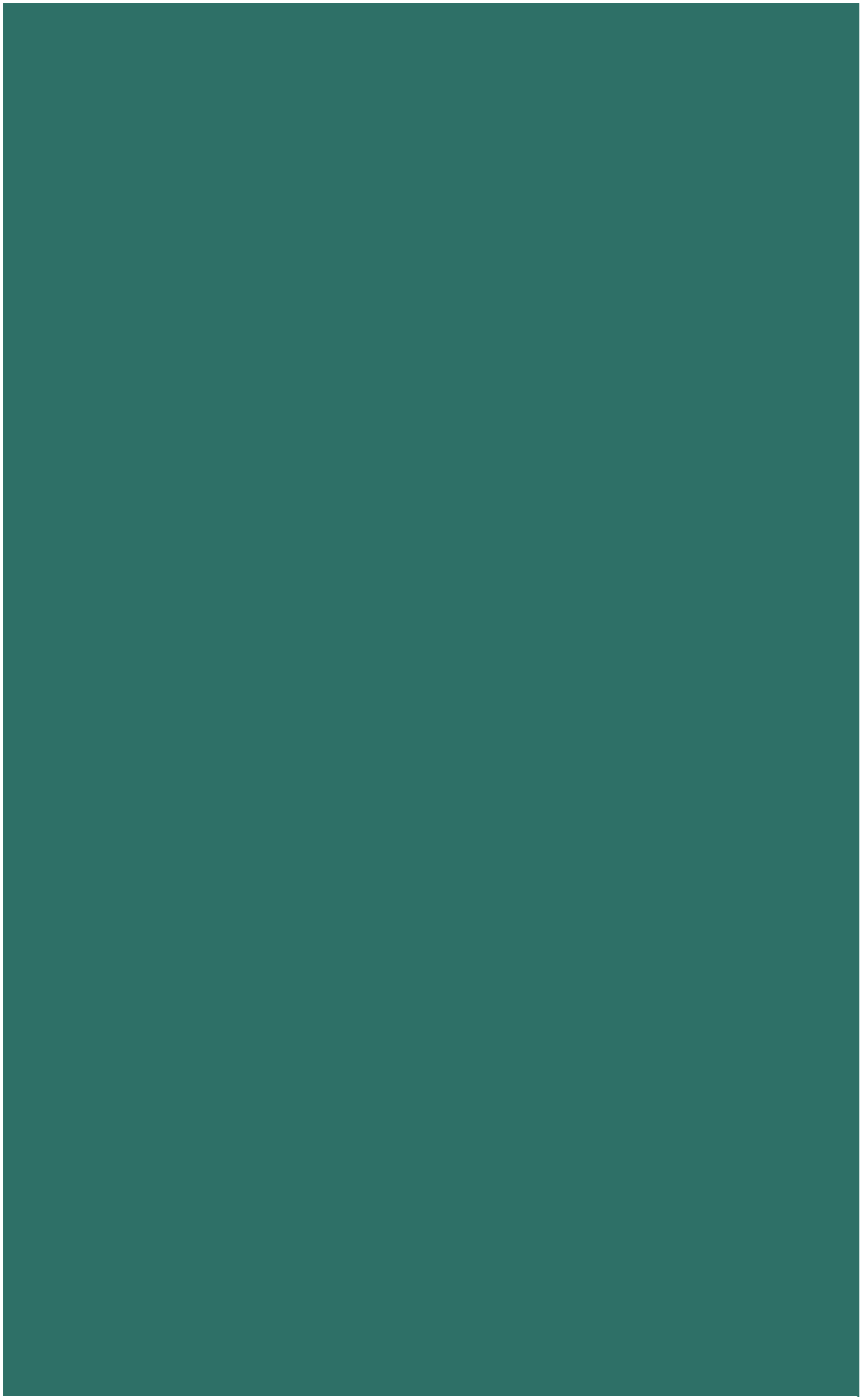
Je constate la situation de la victime d'un évêque. Son parcours judiciaire est un chemin de croix. Il attaque au pénal en première instance, on juge : « c'est prescrit ». Il va en appel : « c'est prescrit ». Il va à la Cour de cassation : « c'est prescrit ». Il va à la CEDH : « vous ne démontrez pas que vous avez fait toutes les diligences nécessaires devant les juridictions nationales. » Quelques années plus tard, il attaque au civil : « c'est prescrit ». Sa seule satisfaction, c'est que l'évêque l'a poursuivi pour dénonciation calomnieuse et cette procédure a été classée sans suite par le procureur.

Finalement la loi récente règle cette question : pendant longtemps la pédophilie était un crime parfait ou presque parfait – les règles de prescription étaient entièrement en faveur du criminel ; normalement il devait échapper aux radars. Maintenant, la prescrip-

tion des crimes sexuels qui est de 30 ans après la majorité de la victime, soit 48 ans, devrait permettre de mettre fin à l'impunité des criminels sexuels.

Ces catégories du péché, du pardon, de l'absolution, du droit canon... L'Église est empêtrée là-dedans, car son problème comme l'avait montré ce prêtre me disant « mettons-nous à genoux et prions pour l'âme du prêtre » c'est la sanctification des prêtres, soit-disant vicaires du Christ sur Terre. Ils sont dans des catégories distinctes du reste de la société, ils sont dans une contre-société. Elle a ses règles. Et c'est ça qui empêche des gens honorables en leur sein de voir les choses et les empêche de travailler à la solution d'un problème qui pourtant met en cause leur existence.

Récit



L’abbé L***

La majorité des faits, grâce à Dieu,
sont prescrits.

Philippe Barbarin
Lourdes, 15 mars 2016

Aux yeux d'Isabelle (...) cette commission d'enquête n'a pas lieu d'être. Elle dénonce actuellement une offensive « anti-chrétiens ».

« Le fléau de la pédophilie existe, mais pour moi c'est un débat à l'intérieur de l'Église.

C'est à elle de faire son ménage en famille, c'est aussi au Pape de gérer ses troupes, il s'y attelle », martèle cette paroissienne sexagénaire, force vive d'une « Église sainte avec des pécheurs ».

Le Parisien,
9 octobre 2018

La photo

Sur cette vieille photo ratée en noir et blanc, tirée « en brillant » sur un papier carré aux bords dentelés, il est vêtu d'une aube de communiant. À gauche, une cour d'école vide occupe en pure perte les trois quarts de l'espace. On n'y voit rien d'intéressant, juste une surface goudronnée et les piliers de bois d'un préau rustique, fixés dans des cubes de ciment. Le sujet occupe la partie droite de l'image, mais a perdu en haut quelques centimètres de sa tête, et en bas l'essentiel de ses chaussures. Cette amputation n'était pas volontaire de la part du photographe, mais elle aide à comprendre que, depuis peu, le garçon a poussé comme une asperge. Sous la robe, on voit dix centimètres d'un pantalon sans pli, lui aussi trop court. Le visage est encore enfantin, mais déjà épaissi par la première adolescence. On devine un duvet noir au-dessus de la lèvre trop grosse et sur les tempes un premier nuage d'acné. Visiblement, les lunettes à bas prix se sont déjà égarées dans un livre ou sous une fesse. La branche droite monte trop haut au-dessus de l'oreille et le verre correspondant semble collé sur l'œil, un œil grossi comme un œil d'hypermétrope ou de savant fou, mais qui traduit une gentillesse et une naïveté confondantes.

Gêné par l'attention qu'il suscite, et comme pour s'excuser, le garçon esquisse un sourire niais.

Dernier venu dans une famille nombreuse, il connaît avec cette photo mal cadrée son premier moment de visibilité, et le dernier avant longtemps. La gloire, il n'en veut pas. De toute manière, elle n'est pas vraiment prévue pour lui.

Peu avant le moment du cliché pris par sa cousine de quatorze ans avec le Kodak de son père, il était dans l'église au milieu de la file des garçons, cierge parmi les cierges. En réalité, la photo a saisi un moment presque ordinaire. Tout à l'heure, il y aura un repas de famille avec les grands-parents, les oncles et tantes d'un seul côté. Les autres, ceux du côté de la mère, habitent trop loin. Ils n'ont pas pu venir. Il faudrait un mariage ou un enterrement, enfin une véritable occasion. Les hommes sont déjà rouges. Ils mangeront du gigot, des flageolets, de la salade à l'ail, boiront du bon vin dans la salle à manger au papier peint chargé, fumeront des cigares avec le cognac, et riront de plus en plus fort, les femmes bavarderont dans la cuisine en surveillant les petits et en s'inquiétant du retour en auto.

Il aura quitté son aube et retrouvé l'obscurité. Il ira lire en silence, à la lumière d'une pile électrique, dans un coin de la chambre qu'il doit partager avec ses frères aînés.

On accède par d'autres témoignages au point de vue du garçon : les lunettes ont sonné pour lui le glas de la fantasmagorie des myopes. Il a vu pour la première fois la tristesse des ciels gris, les murs lépreux, la vieillesse des visages. L'église a rétréci. Les cierges ont perdu leur auréole, les faux ors leur éclat. En fait, le velours des prie-Dieu était mangé par les mites. C'est bien normal qu'il ait perdu la foi.

L’archevêché

Il a pris le train de huit heures à la gare de M***. Le TGV est quasiment vide. La banlieue défile, puis la campagne grise. C'est le début de l'hiver.

Il relève sa tablette et s'apprête à redormir un peu. Dans le filet accroché au siège de devant, un magazine prétentieux sur papier glacé singe ceux des compagnies aériennes, avec des photos de mode et des réclames pour des produits de luxe. Bref, rien à lire. Il y a juste un article « de fond » qui résume les théories du zoologiste Conrad Lorenz et raconte comment on a tourné un film sur les oiseaux migrateurs en s'inspirant de ses théories. C'est très curieux. Les oiseaux prennent pour leur mère ou prennent pour mère, on ne sait pas, le premier objet qu'ils découvrent en sortant de l'œuf. Risqué de leur part. Sur une photo, on voit la mère – en l'occurrence un gros homme vêtu de cuir, aux cheveux rares et gras volant au vent, équipé d'énormes lunettes rondes, juché sur un ULM – et sa couvée qui volent.

Le train a pris sa vitesse de croisière et le bruit devient régulier.

Il rêve au tendre sentiment de l'oie cendrée pour un moteur à explosion. Le magazine glisse sur ses genoux. Il dort.

Le voyage est court, une heure trente à peine. Arrivé à destination, il prend un café sur la place de la gare. Les deux coudes sur le zinc, les lèvres collées au bord de la tasse, il reste un long moment immobile, les yeux dans le vague. Le serveur inquiet l'interpelle :

– Monsieur, ça va ? Ça va bien ?

Il s'extrait de ses pensées, réussit à faire le point sur le visage du jeune homme qui lui parle. Il lit l'interrogation, et déjà l'agacement. Il articule :

– Hein ? Pardon ? Qu'est-ce qu'il y a ?

L'autre se retourne vers son percolateur en haussant les épaules. Ça lui apprendra à s'inquiéter des ahuris.

Il connaît déjà le chemin de l'archevêché. C'est juste maintenant qu'il ose. Il arrive un bon quart d'heure en avance et reste là, debout devant la haute porte, la tête renversée, contemplant jusqu'au vertige les deux flèches gothiques de la cathédrale. Des corneilles tournoient en croassant. Tout est gris, net et calme.

Il ne faudrait pas se mettre en tort. À l'heure dite, exactement, il écrase son pouce sur le bouton électrique. Cela sonne au loin. Un moment passe. Une religieuse vêtue de gris et de bleu vient ouvrir en silence. Elle est âgée, voûtée. Il énonce sa requête d'une voix sans timbre. Elle baisse aussitôt ses yeux rougis, et

le guide en trottinant. Il y a des couloirs sonores, des portes, des passages où le bruit est amorti par des tapis et des livres, de petites volées de marches, d'autres couloirs. Puis une porte toute simple, sans apparat aucun, comme une porte de cuisine, ou de secrétariat. La religieuse frappe. On entend une voix douce :

– Oui ?

Sa première impression se confirmera et il s'en souviendra tout le reste de sa vie : l'homme à qui il a demandé rendez-vous, dans le strict respect des règles et des formes, sans agressivité, sans esprit de vengeance, cet homme n'a jamais croisé son regard. Jamais. Il est poli, pourtant, et même complaisant, presque gentil, presque. Il doit avoir dans les quarante ans. Il a les cheveux noirs et le teint très pâle. Il est un peu enveloppé, sans être gros. Son corps paraît fragile, vulnérable, comme celui d'un ver. C'est pour cela – pense le garçon devenu un homme –, c'est pour cela sans doute qu'il a besoin d'une coquille, comme un Bernard-l'ermite. Sa coquille, ce sont la cathédrale et ses annexes labyrinthiques, qui doivent coïncider avec les méandres de sa conscience, tout en opposant aux intrus un fier, un impénétrable obstacle.

Soyons juste. Le Bernard-l'ermite a réfléchi un peu avant ce rendez-vous. Il s'est renseigné. Il a machinalement demandé un peu d'aide à Jésus. Pour l'instant, il est convaincu que sa force est dans la vérité. En tout cas, pour ce dossier précis. Mais jusqu'à quel point ? Là, il faut du doigté. Les consignes de Rome sont claires : répondre aux questions.

Ce n'est pas les résoudre, ni en provoquer d'autres. Le garçon, qui est un homme maintenant, les pose, ses questions, qui le taraudent depuis si longtemps. On feint d'essayer de lui répondre. Pendant l'entretien, il laisse son regard errer dans la pièce où il est reçu. Lui-même s'est vu proposer un siège en tube nickelé garni de skaï vert. Le Bernard-l'ermite a droit à un fauteuil à haut dossier de bois sculpté. Il est vêtu d'un costume noir. Sa cravate est bleu sombre. Il se tient bien droit face à un sobre bureau de chêne dans la position impeccable de l'élève studieux, les mains toujours sur la table, jamais en dessous, grand Dieu, non.

L'homme a sous les yeux une chemise cartonnée de couleur rose avec sur le dessus un nom en lettres gothiques. Il a préparé une feuille de papier vierge et décapuchonné son stylo à plume, au cas où l'entretien requerrait la prise de notes. Au mur, derrière lui, une gravure coloriée représente une vierge bleu et blanc tout en

courbes, les yeux perdus dans la contemplation d'un Sacré-Cœur rouge vif, qui saigne là-haut, suspendu dans les airs. Sinon, la pièce est soviétique, remplie de hauts classeurs à tiroirs coulissants en tôle émaillée de couleur verte.

Le Bernard-l'ermite a mal refermé le tiroir des L, sans doute pour retrouver plus vite la place du dossier, au moment de le remettre à sa vraie place, qui est d'être rangé. Une haute fenêtre à meneaux répand sa lumière grise. Le sol dallé de pierre exhale un froid humide qui se mélange à des relents d'encens et de moisissure.

La voix monotone du Bernard-l'ermite a débité quelques réponses, lentement d'abord. Plus tard, il essaiera d'accélérer. Oui, l'abbé L*** existe, ou, du moins, il a existé. Il est mort d'une apoplexie en 19***. Ses parents tenaient une ferme, une assez grosse ferme, trente vaches, dans la région de L***. Il était cadet, vous savez, c'était courant. L'aîné à la ferme, le cadet au séminaire. Les filles, pareil : on mariait la première et la seconde entrait dans les ordres. Lui, on l'a mis au juvénat, puis au séminaire.

Satisfait de son numéro de sociologue, qui le conforte dans son statut de citadin, l'homme feuillette une sorte de livret, puis examine quelques feuilles volantes. Le dossier est très mince. Le garçon, qui est devenu un homme, maintenant, ose d'une voix timide :

– Connaît-on sa personnalité, à ce moment-là ?

– Si vous voulez tout savoir, ce n'était pas un bon élève. J'ai ses notes, ici. À chaque examen, il était ric-rac ou au-dessous. Il a dû redoubler deux fois. Il y a aussi des appréciations. Pas des meilleures, ça non. La seule qualité qu'on lui reconnaisse est la persévérance.

Le Bernard-l'ermite sourit dédaigneusement. De toute évidence, il était bon élève, lui.

D'ici aussi, on entend le cri des corneilles.

– Je veux dire..., continue le garçon, a-t-on des indices concernant son évolution personnelle, son passage à l'âge adulte, ses difficultés, ses... tourments éventuels ?

– J'ai le nom de son directeur de conscience à l'époque, mais c'est tout, et, serait-il présent ici-même que ce qu'ils se sont dit alors serait couvert par le secret de la confession...

– Et ensuite, que sait-on ?

– Sitôt son noviciat fini, il a été ordonné prêtre. On n'en avait pas trop à l'époque, déjà. C'était la fin des années trente, puis il

a occupé successivement la cure de S***, de M***, de B***, puis celle de L*** et de B***, toujours des villages. Il était de santé fragile, semble-t-il, c'est aussi pour cela qu'il n'a pas été mobilisé ni réquisitionné au début de la guerre, comme tant d'autres.

– Santé fragile ?

– Oui, un asthme.

– Ah ! Ah, bon. Mais cela n'explique pas tous ces changements… Cinq postes d'affilée, je ne me trompe pas ?

L'homme ralentit ses mouvements, pousse un léger soupir, repose le dossier rose sur son bureau de chêne, baisse la tête et enchaîne, sur un ton solennel, avec de longs silences entre les phrases :

– Je comprends votre démarche. J'ose dire que je l'approuve, même si cela doit vous surprendre. C'est une tache au front de l'Église que ces affaires sordides, même si elles sont très rares. Oui, je dis bien, au front de l'Église. Ses bergers fourvoyés ont corrompu la Parole. C'est une honte que nous voulons reconnaître, porter en pleine lumière. Notre apostolat en dépend. Je ne sais si cela vous apaisera, mais nous avons cessé de régler en interne les manquements de ce genre.

Le Bernard-l'ermite se prend à croire chaque mot qu'il prononce. Il s'émeut lui-même.

– Tout prêtre suspect fait l'objet d'un signalement à la police qui fait elle-même ses propres enquêtes et à laquelle nous apportons toute l'aide possible. Et, si les faits sont avérés, bien sûr, les brebis galeuses sont exclues, et punies, si nécessaire.

– Et l'abbé L*** ?

– À cette époque, hélas, on ne mettait pas si facilement des mots sur…

– Encore le secret de la confession ?

– Écoutez… j'ai sous les yeux les indices de manquements graves. Je ne vous les cacherai pas. Il y a eu des plaintes d'enfants… non, en effet, pas directement des enfants eux-mêmes, en tout cas de parents, de maîtres d'école, à S***, M***, B***, L***… pour des faits d'une gravité variable, des inconvenances, des gestes déplacés, surtout. Jamais de viol, semble-t-il.

Il fait sombre. Le mot brutal lui a échappé, comme si sa routine apaisante se relâchait et laissait voir ce qu'elle cache vraiment : des cas, d'autres cas, nombreux, plus graves. Mais on dirait aussi que le Bernard-l'ermite, dont la conscience n'est pas complètement éteinte, a rougi. Il s'éclaircit la voix, et reste muet.

Le garçon continue :

– Vous êtes en train de me dire qu'il s'est livré à ces pratiques partout où il est passé, pendant toute sa carrière, soit sur plus de quarante ans ?

L'homme fait un rapide signe de tête qui avoue. Il paraît plus absorbé par le dossier, qui est sans doute de plus en plus instructif et intéressant. On dirait qu'il le découvre. Le silence dure. Puis l'homme se racle la gorge et reprend :

– Vous aimerez savoir que, pour les périodes les plus récentes, Monseigneur S***, puis son successeur Monseigneur C*** ont reçu l'abbé L*** à chaque fois.

– À chaque fois ?

– Oui, à chaque fois que la rumeur devenait trop forte et qu'on devait le mettre ailleurs. D'habitude, une fois suffit.

– Y a-t-il des minutes de ces entretiens ?

– Non, en tout cas pas ici et pas que je sache. Monseigneur S*** nous a quittés il y a longtemps déjà. À ma connaissance, il n'a laissé que des sermons, des sermons remarquables d'ailleurs, qui ont été édités. Quant à Monseigneur C***, il est parti en mission en Afrique à la fin des années soixante-dix et a brûlé tous ses papiers, y compris ceux qui avaient trait aux fonctions qu'il a occupées ici. Je parle des papiers personnels, bien sûr. Je m'en souviens très bien, je l'ai aidé. Il voulait, disait-il, faire disparaître le vieil homme en lui, approcher l'Essentiel. C'était un homme exceptionnel. Un vrai berger.

– Pourrais-je avoir une copie du dossier ?

– Je peux transmettre votre demande.

– Pourquoi ne pas m'en faire une, là, tout de suite ? Vous avez ce qu'il faut.

En effet, dans un coin de la pièce, on aperçoit une photocopieuse assez moderne.

– Il y a encore une famille de ce nom, vous comprenez, nous sommes tenus par la loi.

Tenus par le secret, tenus par la loi… Quelle loi ? Son histoire est trop ancienne. Il décide de ne pas insister. Il se sent épuisé, vidé, moralement et physiquement. Le silence est profond. Au loin, la cathédrale de pierre résonne du cri des corneilles. Certains cris sont plus forts, tout à coup, comme si quelques gros oiseaux étaient parvenus à entrer dans le labyrinthe. L'homme semble insensible à ce climat de peur. Il tapote de la main le dossier rose, se lève et le range dans le classeur coulissant. En se fermant, le

tiroir fait un bruit sourd. L'entretien est clos lui aussi. Un dernier remords, chez le Bernard l'ermite :

– Ce qui est certain, c'est que je suis profondément touché. Je pense aux victimes tous les jours. Je crois que la blessure est très très profonde. C'est bien que la parole se libère[1]...

Le garçon, qui est un homme maintenant, sent qu'on s'adresse à quelqu'un d'autre. Il ne veut pas serrer la main qu'on lui tend, qui n'insiste pas et va se cacher dans une poche, aussi naturellement que possible. Il est dans le couloir. Au moment où la porte va se fermer dans un chuintement hypocrite, il lance d'une voix un peu forte :

– Et les victimes, les petites victimes, tous ces enfants souillés, vous y pensez ? Et les hommes que cela fait, vous y pensez ?

La porte s'arrête un instant, paraît devoir s'entrouvrir à nouveau, hésite puis se referme lentement, fermement, définitivement.

Le garçon, devenu un homme tant bien que mal, a deux heures à tuer avant le train qu'il a réservé pour son retour. Il se rend à la gare, entre dans une brasserie, commande un apéritif, puis accompagne son déjeuner d'une bouteille de vin rouge, une bouteille entière. Il choisit au menu un œuf dur mayonnaise, un steak-frites et une tarte aux pommes.

Au retour, il ronfle durant une heure et demie. La plupart de ses voisins iront s'asseoir le plus loin possible. L'un d'eux changera même de wagon.

1. Cf. *Le Parisien*, n° 22240, p. 3.

Le presbytère

Au presbytère, à gauche du vestibule quand on entre, il y a un salon, mais il n'y est jamais entré. À droite, une porte blanche ouvre sur une grande cuisine-salle à manger, une pièce à vivre meublée comme une cuisine de ferme avec quelques éléments de confort plus citadins. Au fond, les meubles essentiels : une cuisinière à gaz, un large évier de pierre, un petit frigo, le tout surmonté d'une hotte en plaques de verre dépoli scellées par des joints de plomb. Au-dessus de la grande table carrée couverte d'une toile cirée, pend une lampe à abat-jour de tôle émaillée de couleur verte, attachée au plafond par un fil coulissant. À côté, descend un papier tue-mouches, déjà garni de cadavres mordorés. Le long du mur de droite, un meuble à trois corps : un bas profond comme un bahut pour les assiettes, les plats, les nappes. La partie du milieu est ouverte. Entre les colonnettes qui soutiennent la partie supérieure, on voit le calendrier des postes et tout un bric-à-brac de revues et d'objets divers, des chapelets, des images pieuses en désordre. Au-dessus, le buffet, aux vitres en verre biseauté. Dedans, les bols en grosse faïence, les verres de cristal, le sucre et la poudre de cacao.

L'enfant se tenait près de l'entrée devant la grande table couverte d'une toile cirée, debout comme un pauvre tant qu'on ne lui avait pas dit de s'asseoir. L'abbé mettait du lait à chauffer dans une casserole en fonte émaillée, délayait la poudre de cacao dans une petite tasse à demi remplie d'eau, beurrait généreusement des tartines de pain frais. Quand le lait était chaud, il ajoutait le cacao, un peu de sucre, prenait un fouet pour faire mousser le mélange et versait dans un bol. C'était délicieux.

Il ne se disait pas un mot. Au moment de partir, l'abbé touchait son dû. Son bol bu, les tartines mangées, l'enfant se tenait debout à côté de la table, comme un pauvre.

L'abbé avait le teint blond d'un Normand, la face rougeaude, de petits yeux porcins injectés de sang et le sourire perpétuel qu'on voit aux magots de bronze sur le dessus des cheminées. Il portait un pantalon de velours beige. Son gros ventre était moulé dans un fin pull-over gris qui montait jusqu'à un col roulé. Quand il s'approchait, l'abbé s'essoufflait davantage et son visage devenait cramoisi.

L’ami

J'ai voulu en avoir le cœur net. C'est mon ami depuis vingt ans, et le peu qu'il a laissé échapper ici ou là, il sait bien que je ne saurais le prendre pour autre chose que pour ce que c'est : une porte entrouverte sur un secret pesant. Il m'en voudrait même de ne pas le comprendre.

Nous avions un peu bu, mais pas trop. Nous étions attablés tous les deux sur la terrasse temporaire d'un restaurant assez coté. Une place de petite ville débarrassée des voitures, un plancher de sapin bordé de cloisons fleuries, des parasols. Les serveurs faisaient la navette entre la terrasse d'été et la salle en dur. Le rythme des allées et venues faiblissait maintenant. Le déjeuner touchait à sa fin.

Nos deux familles passaient les vacances à proximité l'une de l'autre, et nous avions convenu de nous retrouver à mi-chemin, à D***, gros bourg à l'intérieur des terres. Toute l'activité de la région s'était concentrée sur la côte, D*** était quasi-déserte, mise à part la clientèle du restaurant. Les derniers convives partaient, nous avions pour nous seuls ou presque la place de l'église où le soleil commençait à mûrir.

La conversation languissait. Je décidai de prendre le taureau par les cornes.

– Je suis comme toi, je n'aime pas les confidences, mais tu peux me faire confiance, par contre. Si tu as des choses à me dire, enfin, des choses qui te tiennent à cœur, enfin, si tu as besoin de me dire certaines choses... Bref, tu peux compter sur moi.

Je cafouillais. Son visage s'était fermé. Je pris le parti de battre en retraite :

– Bon, bon, je disais ça comme ça, juste pour rendre service. En tout cas, si tu as besoin d'aide... C'est tout, quoi. Qu'est-ce que vous faites ce week-end ?

Il avait gardé son visage fermé, mais s'était un petit peu détendu. Il paraissait réfléchir. Je me tus. Au bout d'un long moment, il lâcha :

– Oui, je sais que j'ai lâché des allusions. Je le regrette, d'ailleurs. C'est un truc d'enfance. Un truc dégueulasse. Un truc qui te marque, quoi, parce que t'es un gosse. Et même sans. Mais surtout parce que tu es un gosse. Je crois beaucoup aux empreintes. Aux premières fois qui te marquent, et après, tu peux pas t'en dépatouiller. T'es marqué, quoi. Mais y a pas mort d'homme, tu sais. Je suis pas sûr que ça vaille le coup de remuer tout ça. Si j'ai fait des allusions, c'est juste pour que tu comprennes mieux certaines de mes réactions.

– Tu as vu quelqu'un ?

– Tu veux dire un psy ? Non, jamais. Pour quoi faire ? Je déconne pas plus que la moyenne, et puis j'ai de gros doutes. Quand tu les vois, les psy, quand tu vois leurs enfants... tu sais à qui je pense.

Nous avons tous les deux un exemple très précis en tête, qui nous fait rire. Il s'appelle Jean-Yves. On ne lui a jamais dit non, et, à plus de trente ans, c'est devenu une vraie tête à claques. Sa destinée est de contraindre les gens à choisir, quand ils ont affaire à lui, entre « pauvre chéri » et le cassage de gueule. Le temps passant, il perd de son charme enfantin et ses interlocuteurs préfèrent en majorité la seconde option, au figuré comme au propre. Et le pire, c'est qu'il y prend plaisir.

De toute évidence, avec mon ami, l'assistance psychologique n'est pas la bonne piste. Je décide de tenter un nouveau coup, un peu au hasard, et j'articule, avec un brin de solennité :

– C'était qui ?

Bingo. La question était bonne. Il répond sans hésiter :

– Un prêtre, enfin, le curé de la paroisse. J'avais douze ans à peine. Enfin... c'est ce que j'ai réussi à reconstituer, parce que c'est un truc que j'ai complètement occulté, pendant des années.

– Mais je croyais que tes parents étaient instituteurs laïcs, vous ne deviez pas aller souvent à la messe...

– Détrompe-toi. Ma mère était laïque, oui, et de gauche. Mais il y avait une grosse pression, dans la région. Elle prenait prétexte de ses six gosses pour échapper à tout, à la messe en premier lieu, et son alibi pouvait passer, à la rigueur. Mon père, par contre, il les aimait, les pressions. Il était croyant, pratiquant et tout. Conservateur dans tous les domaines, pétainiste, et après Front national. J'ai fait la première communion, confirmation, communion solennelle et tutti quanti.

Une idée me vient :

– Mais, dis-moi, il ne manquait pas d'air, ce curé. S'attaquer aux enfants de l'instituteur, et de l'instituteur public, avec ça.

– J'ai réfléchi à ça. D'abord, c'était pas aux enfants de l'instituteur qu'il s'attaquait, c'était à moi, en raison de circonstances très particulières. Depuis l'âge de six ou sept ans, j'étais entiché de musique. J'apprenais le solfège. Un jour, après le caté...

– Le catéchisme, n'est-ce pas ? L'instruction religieuse ?

– Oui, c'est ça. Ah, c'est vrai que t'es pas catholique, toi... Un jour après le caté, donc, j'ai demandé au curé si je ne pouvais

pas utiliser l'harmonium de l'église. Il a dit oui. Il n'y avait plus personne pour jouer. Le vieux chantre était mort. Tu sais que j'ai connu un vieux gros chantre, qui bramait du grégorien, qui lisait d'énormes partitions de parchemin ? Oui, au début des années soixante, étonnant, non ? Bref, il était mort, le chantre. Et j'ai pris l'habitude d'aller jouer de l'harmonium le jeudi en fin d'après-midi. Au bout d'un certain temps, j'ai réussi à jouer à deux mains des parties différentes, et c'était pas mal, enfin, pour un petit bouseux comme moi. Et le curé venait écouter. Jusqu'au jour où il m'a invité à boire un chocolat.

– Ben voyons. Mais ça n'explique pas qu'il ait eu ce culot.

– Non, en effet. D'ailleurs, autant que je le sache – parce qu'il y a eu plus tard un demi-scandale – il préférait les gamins des familles les plus pauvres. Mais je crois qu'il était bête. Mes parents le méprisaient. À chaque fois qu'il prenait la parole en public, en chaire, pour son sermon, ou lors des cérémonies officielles, avant ou après monsieur le maire et monsieur l'instituteur, c'était lamentable, paraît-il. Enfin, c'est plus compliqué que cela. La vraie raison, je crois, était qu'il se sentait intouchable. Il avait derrière lui des siècles d'autorité et de silence.

– De silence ?

– Oui, cela va ensemble. Figure-toi que je n'avais pas de mots pour comprendre et raconter ce qui m'arrivait. Il était peut-être bête, l'abbé L***, mais moi aussi, et il avait l'intelligence de la bêtise des autres. Ce n'était pas un problème social, ni culturel... quoique... j'étais un lisard, tu sais, je passais mon temps dans les bouquins. Mais aucun des bouquins que je lisais ne racontait cela. C'est terrible tu sais. Je n'avais aucune prise. C'est bien simple, cela n'existait pas. Et j'y suis retourné. J'y suis retourné, au presbytère, le jeudi. Pas par plaisir, tu penses bien, mais pour jouer sur l'harmonium, parce que, littéralement, il ne s'était rien passé, rien passé que l'on puisse dire..., ce qui revient au même.

Je vois que mon ami est ému et en colère. Je me tais. Il se décide à continuer, avec une violence à peine contenue.

– Tu vois, t'es petit, tu comprends rien à rien, et un vieux mec te fourre sa main dans la culotte, et tu bandes. Eh oui, tu bandes parce que tu commences à grandir et qu'il suffit qu'on te touche, et hop, ça se déclenche. T'es pourri, après, tu contrôles pas ce qui se passe dans ta culotte et ailleurs, t'as honte parce que tu sens bien, confusément, même si tu n'as pas de mots pour cela, que c'est pas normal et que les gens voient ça d'un

mauvais œil. C'est tellement pas normal : ça relie des choses qui ne vont pas ensemble. Dieu, l'église et ses dorures, les parents, la loi, et ces drôles de trucs qui se passent dans des endroits pas propres et que tu viens à peine de découvrir. C'est ce doute, tu vois, ce trouble, qui t'imprime à jamais. Cela transmet la honte. C'est ça que je voulais que tu saches. J'ai longtemps eu des accès de honte. Des accès, je veux dire des crises, quoi. Tu marches dans un endroit un peu découvert. Des gens regardent, pas spécialement toi, mais ils regardent. Et toi, tu te sens englobé tout entier dans la réprobation. Tu crois qu'ils lisent dans ton corps, le bas de ton corps surtout, des tentations mauvaises, des habitudes honteuses, et ils te blâment. Pire, ils rigolent. Alors toi tu rougis, et tu ne peux plus marcher, et tu te demandes si tu vas pas montrer ton cul et ta bite sans le vouloir, si tu vas pas contre ton gré balancer les fesses comme une catin, parce qu'on t'a traité comme telle, et ils penseront que c'est vraiment toi qui t'exhibes et qui t'offres. Tu voudrais être ailleurs, et tu ne peux rien dire. Alors, les gens qui ne te regardaient pas, ils te regardent, du coup. Fixement. Si tu restes immobile tout rouge, ils vont se poser des questions. Si tu reprends ta marche, ils vont tout voir en toi, te voir tout nu, qui bande, et ils vont rigoler.

En entendant ce flot, je ne sais pas quoi dire, alors je ne dis rien. Nous sommes seuls. Tout le personnel du restaurant est parti faire la sieste. Il reste sur la table une carafe d'eau et deux verres, que je remplis.

Il a repris son souffle, et continue :

– Ce que cela corrompt, c'est ton identité la plus profonde. Tes désirs sont corrompus. Ils t'échappent…

J'essaie de faire un peu d'humour :

– Tu sais, c'est un phénomène assez courant.

– Tu ne comprends pas. Ce sont les objets du désir qui sont modifiés, pervertis, et le désir lui-même, qui ne se donne jamais libre cours. Mais bon, c'est de la théorie tout ça. À vivre, ce n'est vraiment pas drôle. On ne sait pas ce qu'on veut. On a peur de ce qu'on veut. On se retient de vouloir. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir une vie finalement assez normale. Enfin, j'ai sauvé les apparences…

Je me tais. Qu'il continue, s'il veut, ou qu'il se taise, dans les deux cas c'est bien. Il continue, mais en obliquant un peu :

– C'est pas accidentel, tu sais. C'est pas pour rien que le phénomène a des proportions industrielles. Je pense que l'Église

a besoin de ces êtres honteux, aussi bien dedans que dehors. Tu comprends, ils se sentent toujours coupables, alors les plus intelligents d'entre eux passent leur vie en prière. Les autres compensent en exerçant un pouvoir inflexible. Avec un peu de chance, ils changent de camp définitivement et ils n'ont plus besoin des femmes. Et voilà une société qui marche. Une, deux. Il y a beaucoup d'avantages. Je ne sais pas si tu as réfléchi à ça, mais, dans notre culture chrétienne...

– Tu parles pour toi...

– OK, dans la culture chrétienne, il n'y a pas de mythe pour la victime du pédophile, ou, je ne sais pas, moi, la femme frustrée et déprimée... Tu as quelques sculptures, quelques peintures de Saint Jean ou de Saint Sébastien un peu trop jeunes et jolis, ou des putti un peu montés en graine mais c'est tout. Comprenne qui pourra. Les Grecs, ils avaient des personnages pour toutes les situations, Ganymède, et Phèdre en l'occurrence, et, tu vois, cela existait. Cela n'excuse rien, mais il y avait des mots, des histoires, un support, quoi. Pas nous. L'Église a besoin de ce silence, son truc, c'est la police du péché, la meilleure des polices, parce que chaque suspect est son propre flic. Cela ne marche pas s'il y a des mots pour le dire...

– Mais elle ne marche pas, cette police...

– Oh si, oh si, pour la majorité. Mais les malins comme l'abbé L***, ils profitent des deux : la police pour les autres, le péché pour en jouir...

– Tu ne crois pas que tu deviens un peu cynique ?

– Non, les cyniques, ce sont les types comme mon gros abbé. Ils ont été tripotés, je veux bien le croire, et ils tripotent à leur tour, ou pire. Ils ont autant d'enfants qu'ils veulent. Toujours sous la main, c'est le cas de le dire. La prière, ils s'en foutent. Les remords, ils n'en ont pas. Ce qui leur importe, ce sont les avantages de la cure, en plus des enfants à volonté : ils sont logés, nourris, entretenus par une vieille bonne, et ils n'ont rien de difficile à faire hormis des sermons que personne n'écoute. Le mien avait un gros ventre et une deux-chevaux, alors, tu penses, pour un fils de paysan. C'est mieux que trente vaches à élever, et pas besoin de traire. Je suis sûr que ses parents ont payé et qu'il était bien vu de la hiérarchie. En somme, il avait réussi, il était protégé, et il durait, autant que possible, comme un rat dans un fromage.
Ce n'est pas pour ce genre de tirade qu'il s'est confié à moi. Je veux être sûr qu'il a vidé son sac de ce qu'il voulait, ou pouvait, me dire.

Je reprends :

– Écoute, tu ne t'en es pas mal tiré, dans l'ensemble, et puis, bon an, mal an, tu arrives à en parler…

– Oui, tu as raison. Je n'en fais pas une montagne, d'ailleurs, et j'ai réussi à vivre, malgré tout. C'est vrai que je m'en suis bien tiré, sur des tas de plans. Mais ces conneries-là m'ont freiné, ont gêné mes relations avec les autres, avec les femmes… Je n'ai jamais été bien dans mes bottes. C'est sans doute pour cela que je n'ai jamais eu qu'un seul ami à qui je puisse vraiment me confier, et que j'ai mis tout ce temps à t'en parler.

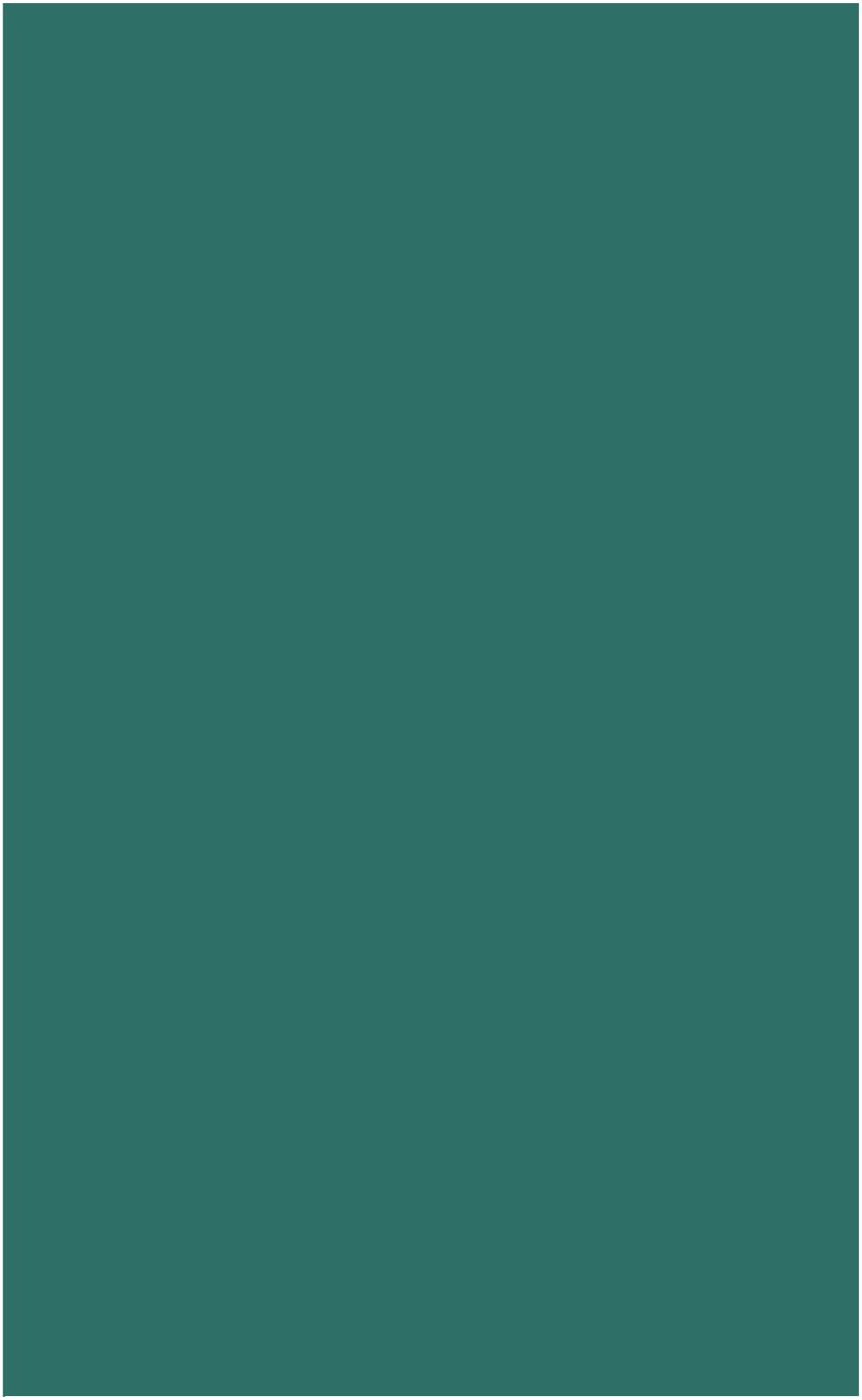
– Mais pourquoi ?

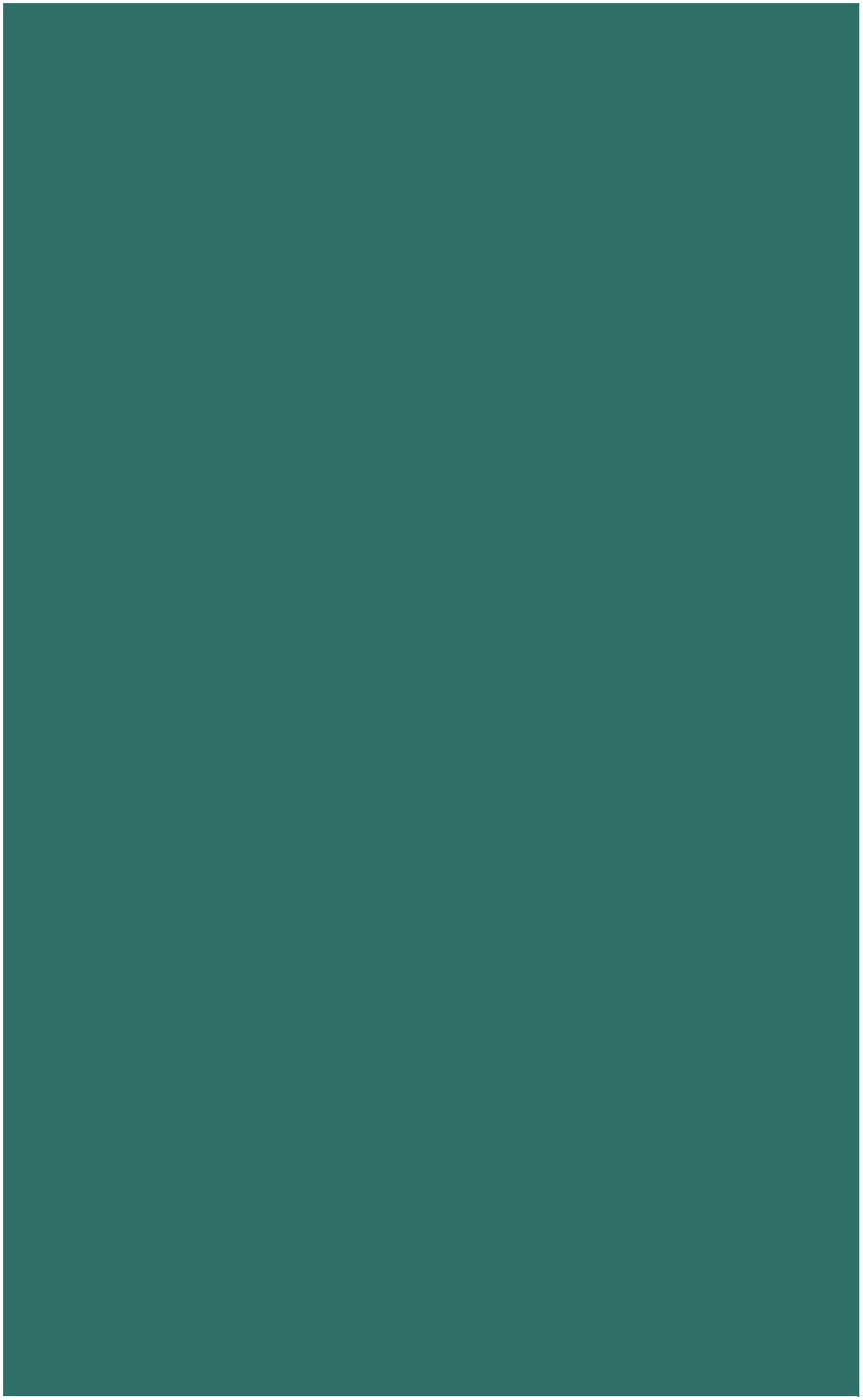
Il ne répond pas et se contente de me regarder. Nous sommes amis, et pourtant il est très rare que nous croisions nos regards. Je baisse la tête et je dis bêtement :

– Cela va mieux ?

– Oh, tu sais, il ne suffit pas d'en parler.

Nous en avons eu marre tous les deux en même temps. Nous nous sommes levés. Pour payer l'addition, il a fallu réveiller la patronne qui dormait avachie sur sa caisse enregistreuse.





Remerciements

Notre reconnaissance va à toutes celles et ceux sans lesquels il n'aurait tout simplement pas été possible de réaliser ce recueil. Nous adressons des remerciements particulièrement chaleureux à Camille Clausse-Pujo et Elena Doudka du secrétariat général, à Laëtitia Atlani-Duault pour sa contribution importante au recueil des textes, à Olivier Gariazzo et à l'équipe des rapporteurs de la commission qui ont travaillé dans l'ombre avec un dévouement exceptionnel, à Lucile Lafont, Françoise Neher, Sylvie Pantz et Marie-Pierre Porchy qui ont mis à notre service leur professionnalisme en renforçant les membres de la CIASE pour les auditions, à Géraldine Bouhedja et à l'équipe des écoutantes de France Victimes, notre partenaire de l'appel à témoignages qui ont fait un travail exemplaire, à Clara Mathieux qui a été la cheville ouvrière de cette compilation assistée de Lila Betoulaud, aux étudiantes de l'École de Psychologues Praticiens de Paris qui ont retranscrit les auditions par le truchement de la junior entreprise PsyInsight.

TB, AG, FR, ST

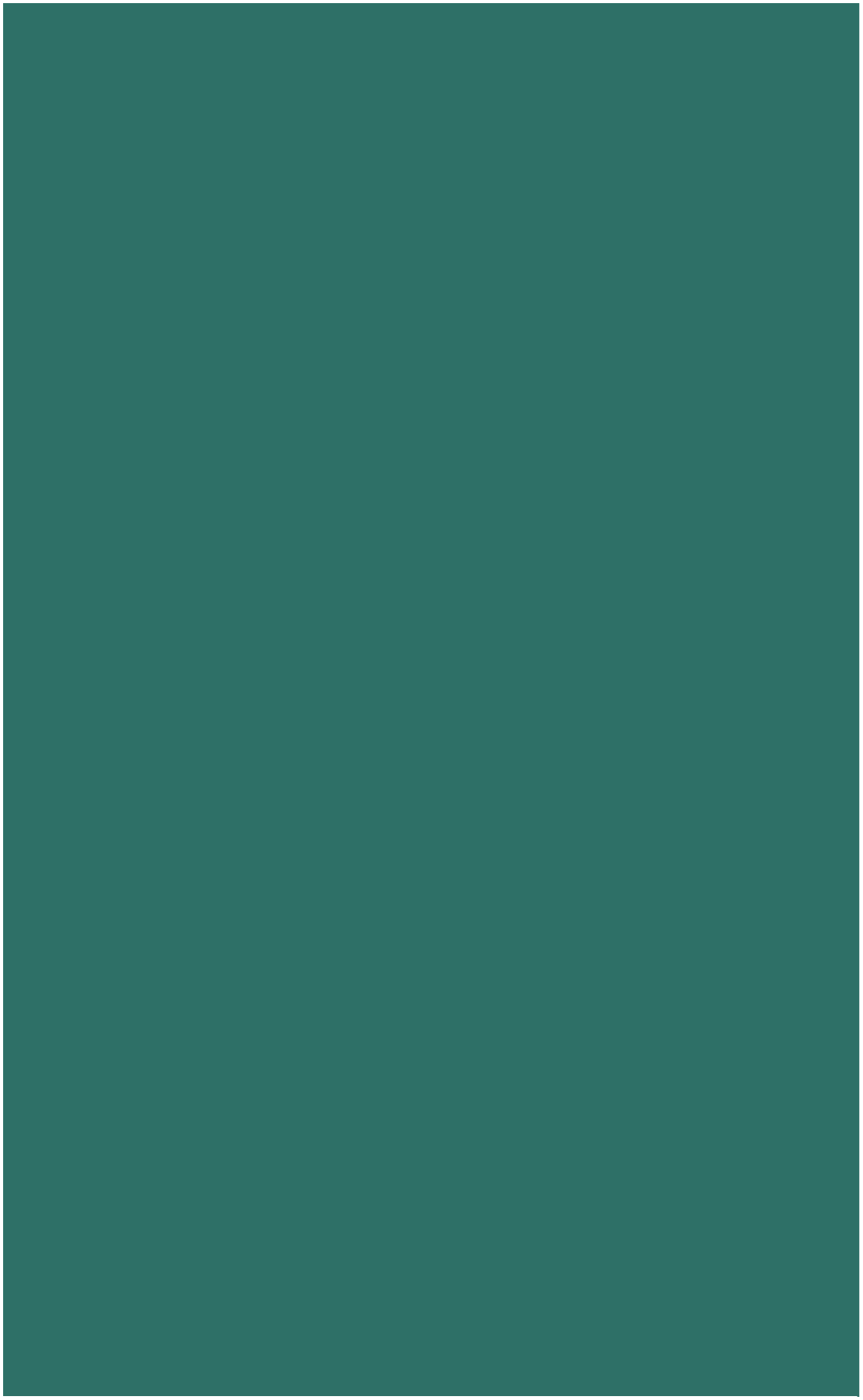


Table des matières

Préface 4
Avant-propos 6

Éclats **13**

I. Se décider à témoigner 15
II. Le choc 25
III. Effondrement 33
IV. Enfermements 45
V. Souvenirs obsédants 59
VI. Vers qui se tourner ? 69
VII. Éclaircies 83
VIII. En dépit de l'adversité 95
IX. Pardonner ? 101
X. Devenir témoin 109

De vive voix **127**

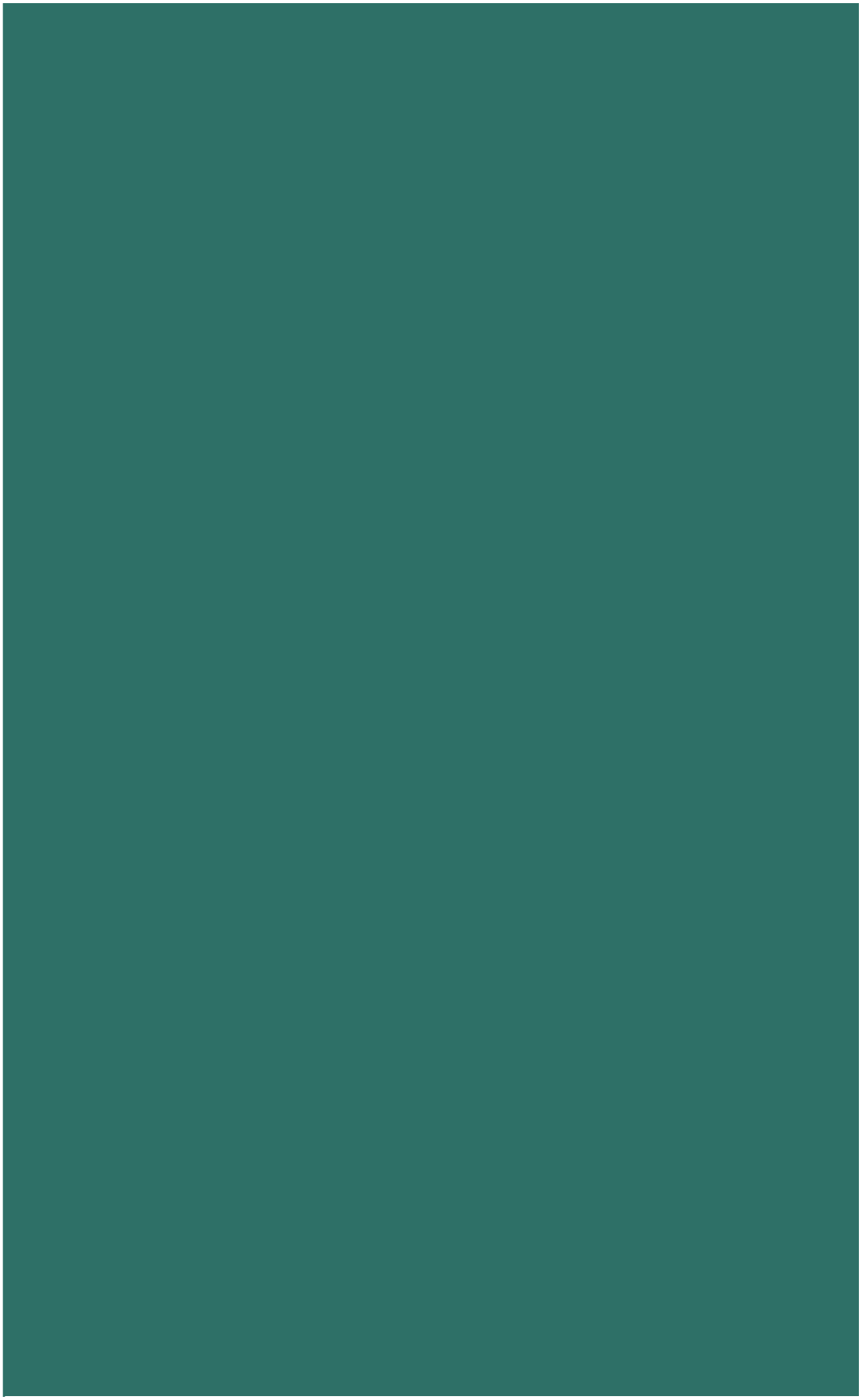
Extrait d'audition n° 1 129
Extrait d'audition n° 2 139
Extrait d'audition n° 3 147
Extrait d'audition n° 4 155
Extrait d'audition n° 5 161

Récit **171**

L'abbé L*** 173

Remerciements 199

Cette édition a été imprimée sur les presses de Die Keure (Bruges) en août 2021.
Elle a été dessinée par le studio Surfaces avec la typographie Bianco de la fonderie italienne AlfaType. ISBN : 978-2-9579630-0-3



Tu as trop vu à l'âge d'apprendre à voir.
Aujourd'hui un élan te manque.
Tu n'auras jamais pu croire les marionnettistes.

Qui peut savoir la douleur sourde et constante
de l'enfant qui a vu l'ami de ses parents pratiquer
un double langage et duper tout son entourage
du haut de sa chaire morale ?

Qui peut savoir le sang qui coule indéfiniment
de ce coup de poignard dans un corps d'enfant ?